BIBLIOTHÈQUE PAROISSIALE

DE

STE. ANNE DE LA POCATIERE.

No. 111

RB212909

Presented to the

LIBRARY *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

by

Joseph Pope

INSTRUCTIONS
CHRETIENNES
POUR
LES JEUNES GENS,

UTILES A TOUTES SORTES DE PERSONNES;
Mêlée de Traits Historiques et d'Exemples édifiants.

EDITION NOUVELLE,
D'apres la 14e édition d'Avignon.

QUEBEC :
W. COWAN ET FILS, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.
1843.

EXERCICE SPIRITUEL

Durant la sainte Messe.

Je vais, mon doux Jésus, avec vous au Calvaire ; faites-moi participant de la charité qui vous y conduisait. Donnez-moi les sentiments qu'eurent les filles de Sion, vous rencontrant chargé de votre croix, et la couronne d'épines sur la tête. Accordez-moi une résignation de ma volonté à la vôtre, telle qu'était celle de votre bienheureuse mère au pied de la croix, par les mérites de vos douleurs et de votre sainte constance en votre amour pour nous. Ainsi soit-il.

En entrant dans l'Eglise, dites :

Seigneur, j'approcherai de votre saint autel, j'y verrai le Saint des Saints, et je louerai votre saint nom.

Vous direz devant le saint Crucifix :

O amour crucifié ! qui vous a porté à souffrir tant de peines et une mort si cruelle pour moi misérable pécheur ?

O Dieu de mon âme ! attachez-moi à vous, et me détachez de moi-même.

Faites-moi cette grace, mon doux Jésus, que ma croix soit jointe à la vôtre, et que je la porte volontiers. Je présente à vos pieds mes intentions, mes actions, mes affections, désirant de tout mon cœur que vous soyez à jamais l'unique objet de mon amour. Mon Dieu, faites-moi miséricorde. Ainsi soit-il.

Au commencement de la Messe.

Très-doux Jésus, je me prosterne en toute humilité à vos pieds, désirant les arroser et les laver de mes larmes par le déplaisir des péchés que j'ai commis contre votre divine majesté, vous suppliant d'avoir pitié de cette pauvre et chétive créature, rachetée par votre précieux sang : ne la punissez pas selon ses mérites.

Seigneur, je reconnais mes fautes et m'en repens de bon cœur. Je vous en demande très-humblement pardon ; je me propose, moyennant votre sainte

grace, d'être mieux sur mes gardes, et de vous aimer de toutes les forces de mon âme. Ainsi soit-il.

Puis vous direz le Misereatur, *et le* Confiteor, *après le prêtre.*

A l'Introït de la Messe.

O Dieu éternel ! je me réjouis de ce que vous êtes seul celui qui est, et que pas un n'ait l'être que par vous. O grandeur infinie ! vous savez bien ce que vous êtes et ce que je suis : vous êtes tout et je ne suis rien, et cependant vous me cherchez !

Au Kyrie Eleison.

O très-miséricordieux Sauveur ! je vous demande humblement pardon pour tous ceux qui sont en péché mortel, et vous supplie par votre précieux sang, mort et passion, de leur inspirer une parfaite douleur et repentir de leurs péchés, afin que votre saint nom soit loué en eux et par eux.

Au Gloria in Excelsis.

Je me réjouis, ô mon Dieu, de vous voir adoré des Anges, et il me déplaît grandement que vous soyez si méconnu et oublié des hommes. Seigneur, je vous adore avec ces esprits bienheureux et souhaite extrêmement que tout le monde vous connaisse et vous adore. O roi de gloire, élevez mon cœur en haut, afin qu'il glorifie votre saint nom sur la terre comme les Anges le glorifient au ciel. Tout ce que je dirai et ferai sera pour votre gloire, sans rechercher la mienne ; j'aurai toujours en ma bouche : Gloire soit à Dieu.

Quand le prêtre dit Dominus vobiscum, *dites :*

Mon Dieu, demeurez toujours avec moi, et jamais ne vous en éloignez.

A l'Epitre.

O doux Sauveur, donnez-moi la lumière pour connaître et accomplir toujours votre sainte volonté ; et me faites la grace de porter patiemment pour votre amour les adversités qui m'arriveront. Ainsi soit-il.

A l'Evangile.

O Dieu de mon cœur, éclairez les yeux de mon entendement, et enflammez mon cœur et mes affections, afin que je puisse exécuter et garder vos commandements, vos conseils et vos saintes inspirations. Ainsi soit-il.

Au Credo.

O souveraine majesté ! je crois fermement que vous êtes un Dieu en trois personnes, Père, Fils, et Saint-Esprit, qui de rien avez créé toutes choses.

Je crois que votre seconde personne, qui est votre Fils, s'est faite homme et est née de la bienheureuse vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit ; qu'il est mort pour moi et qu'il doit juger le monde ; je crois les sept sacrements de la sainte Eglise Catholique, Apostolique et Romaine ; finalement, je crois tout ce que la même Eglise enseigne, et je veux vivre et mourir en cette foi, encore qu'il fût besoin d'endurer plusieurs tourments à l'imitation des saints martyrs.

A l'oblation de l'Hostie.

Père éternel, en l'union de votre saint amour et en mémoire de ce divin sacrifice qui vous fut offert sur l'arbre de la croix par mon Sauveur J. C. représenté par celui-ci, je vous offre tout moi-même, toutes mes pensées, paroles et œuvres, suppliant votre bonté infinie de les dresser toutes à votre honneur et gloire. Ainsi soit-il.

Au Sursùm corda.

Seigneur, que vos tabernacles sont désirables ! mon âme souhaite de s'unir à vous, plus ardemment que le cerf lassé ne cherche les eaux de rafraîchissement.

Tirez-moi après vous, ô mon tout, et je courrai après les odeurs de vos parfums, car sans vous je ne prétends plus rien au ciel ni en la terre. Oh ! si la mémoire de vos biens éternels demeurait toujours empreinte dans mon âme, je ne tiendrais plus compte des biens périssables de ce monde. O mon Dieu, quand vous irai-je voir clairement en votre gloire ? quand aurai-je le bonheur de me prosterner devant vous visiblement ?

Au Sanctus.

O Saint des Saints ! donnez-moi à connaître ce que vous êtes et votre être éternel afin que mon âme, éclairée de votre lumière, vous loue, vous glorifie et vous bénisse en l'éternité. Ainsi soit-il.

A l'élévation de l'Hostie.

O salutaris hostia, quæ cœli pandis ostium ! bella premunt hostilia : da robur, fer auxilium.

Ou autrement :

O Dieu tout-puissant ! ô bonté suprême ! ô grande miséricorde ! ô justice ! ô charité infinie ! ô Père éternel ! voilà mon Sauveur J. C. votre Fils bien-aimé, que je vous offre en satisfaction de toutes mes offenses, négligences et ingratitudes.

A l'élévation du Calice.

Très-précieux sang de mon Sauveur, lavez-moi, purifiez-moi par l'excès de l'amour par lequel vous fûtes répandu, et pénétrez-moi de la douleur par laquelle vous fûtes tiré des veines de mon doux Rédempteur. Ainsi soit-il.

1. O Père très-saint, qui habitez les hauts lieux, je me réjouis de votre sainteté ; donnez, je vous supplie, la lumière de la foi aux infidèles, la grace et la charité à tous les chrétiens, et un fervent amour à tous les justes ; afin que tous sanctifient votre nom sur la terre, comme les bienheureux au ciel.

2. O très-sainte Trinité, entrez en nous, demeurez et régnez en ceux qui vivent sur la terre, comme vous régnez en les saints qui vivent au ciel, afin que nous vous servions comme eux.

3. O grand Dieu, enseignez-moi à faire votre volonté, entièrement, avec promptitude, sans aucune répugnance, avec force et persévérance jusqu'à la fin, par amour et avec amour fervent.

4. O pain de vie, qui descendîtes du ciel pour donner la vie au monde, donnez vous à moi. Je remets de bon cœur les offenses qu'on m'a faites, afin que vous me remettiez celle dont je suis débiteur.

5. O Père céleste, voyez comme je suis combattu de plusieurs ennemis ; je ne refuse pas le combat puisqu'il vous plait : mais aidez-moi à remporter la victoire, qui tournera à votre gloire.

6. Seigneur, délivrez-moi de tous péchés, de votre colère, de l'esprit de fornication et de tout mal. Ainsi soit-il.

Au premier Agnus Dei.

Très-doux agneau, pardonnez-moi, s'il vous plait, tous mes péchés, et particulièrement celui auquel je suis le plus inclin.

Au second.

Très-innocent agneau, je vous demande, par les mérites de votre sainte passion, le pardon général de tous mes péchés.

Au troisième.

O très-adorable agneau de Dieu, donnez-moi votre paix, le repos de mes passions intérieures, et votre gloire en l'autre vie. Ainsi soit-il.

Quand le Prêtre communie.

Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantùm dic verbum, et sanabitur anima mea.

Pendant le dernier Evangile.

Dites un *Ave Maria* à la Mère de Dieu, pour la prier, et avec elle tous les Anges qui ont assisté au

saint sacrifice de la messe, spécialement votre ange gardien, ceux des assistants et du prêtre qu'ils louent et remercient Dieu pour vous, étant trop insuffisant pour le faire.

Bénédiction.

Le Seigneur Dieu Père, le Fils et le Saint-Esprit nous bénisse, nous défende de tout mal, et nous conduise à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

EXERCICE SPIRITUEL
POUR LA CONFESSION.

Actes des vertus théologales, insérés dans la bulle de Benoit XIV.

Acte de Foi.

Mon Dieu, je crois fermement toutes les vérités contenues dans le Symbole des Apôtres, et généralement toutes celles que l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine m'ordonne de croire, parce que c'est vous, ô souveraine vérité, qui les lui avez révélées.

Acte d'Espérance.

Mon Dieu, je désire de tout mon cœur de vous posséder éternellement. Fondé sur vos promesses, j'attends avec confiance de votre miséricorde infinie, par les mérites de J. C. ce souverain bonheur, et toutes les graces qui me sont nécessaires pour le mériter par l'observation de vos commandements.

Acte de Charité.

Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, et plus que toutes choses, parce que vous êtes infiniment bon

et infiniment aimable ; j'aime mon prochain sans exception comme moi-même, pour l'amour de vous.

Aux approches de la confession.

Animez-moi, ô mon Dieu, d'un saint zèle contre moi-même, pour réparer, en la manière qu'il vous plaira, les crimes que je déteste ; et puisque vous avez institué la confession des péchés que l'on a commis contre vous, j'embrasse avec joie ce moyen salutaire ; je veux m'abaisser aux pieds d'un homme pécheur comme moi, et lui déclarer, sans en réserver aucun, tous les péchés par lesquels j'ai eu le malheur de m'élever contre vous ; je veux lui découvrir, et rejeter loin de moi, par une haine mortelle, tous les crimes qui m'ont donné la mort ; je le veux, Seigneur, afin que ma conscience soit entièrement purgée de ce venin, afin que je retrouve un remède à mes maux en les fesant connaître, afin que les exposant tous à votre miséricorde j'en obtienne le pardon, afin que vous ratifiez dans le ciel la sentence d'absolution que le prêtre, que vous avez établi mon juge sur la terre, prononcera en ma faveur. Bannissez seulement de moi la malheureuse honte qui me ferait cacher au médecin de mon âme les maladies spirituelles dont elle est atteinte, et qui me ferait sortir du tribunal plus criminel que je n'y serais entré.

Après la confession.

Soyez à jamais béni, ô mon Dieu, d'avoir rompu mes liens, d'avoir écouté mes gémissements, et de m'avoir pardonné avec tant de miséricorde. Plus j'ai

reçu de graces de vous, ô mon Dieu, plus je reconnais la grandeur de mes péchés, plus je suis dans la crainte pour les péchés, que vous m'avez pardonnés ; je les ai toujours devant les yeux, et en vous conjurant de me laver et de me purifier de plus en plus de mes iniquités, je sens renouveler en moi et s'exciter davantage, la détestation et la haine que vous m'en avez fait concevoir. Le pardon que vous venez de m'accorder, a augmenté dans mon cœur l'amour que je vous ai promis, et le regret d'avoir offensé un Dieu si bon, un maître si doux, un père si aimable ; je vous en demande encore pardon par J. C. votre fils, et je vous supplie de ne point rejeter le sacrifice d'un esprit humilié et d'un cœur contrit, que je veux vous offrir tous les jours de ma vie.

Prière à Jésus-Christ.

Jésus qui m'avez aimé, et qui avez lavé mes péchés dans votre sang, c'est par vous que j'ai eu accès auprès de Dieu votre père, et que j'ai obtenu la rémission de mes péchés. Je me prosterne à vos pieds pour vous remercier comme le lépreux, de ce que vous m'avez purifié et guéri de la lèpre de mes péchés. Je vous adore, à l'exemple de saint Thomas converti, comme mon Seigneur et mon Dieu. Tout mon désir est de pouvoir dire avec l'apôtre saint Pierre, pénitent et affligé de son péché, que je vous aime et que je ne cesserai de vous donner des marques de ma pénitence, de ma reconnaissance, et de mon

amour : c'est dans ces dispositions que j'ose vous aller recevoir à la sainte table, afin que vous fortifiez par votre présence tous les sentiments que mon cœur vient de former par votre grace.

PREPARATION
A LA SAINTE COMMUNION.

Profession de foi sur le mystère de l'Eucharistie.

Je crois fermement, ô mon Dieu, que, par un excès d'amour et de bonté, vous nous donnez dans le sacrement de l'Eucharistie votre Fils unique J.C.N.S. et que ce même Fils que vous avez engendré avant tous les temps, et qui a été conçu du Saint-Esprit, qui est né de la vierge Marie, qui est mort et ressuscité, qui est monté aux cieux, qui est assis à votre droite, au-dessus de toutes les principautés, des puissances, des dominations, et de tous les esprits bienheureux, est abaissé sous les espèces du pain, pour être la vie et la nourriture de nos âmes.

Acte de Remercîment.

Mais en croyant ces grandes vérités, quelle reconnaissance ne vous dois-je pas, ô mon Sauveur, de tant de marques et d'effets de votre amour ! Recevez donc les très-humbles actions de graces que je vous rends, et pénétrez mon cœur de la plus tendre reconnaissance dont le cœur humain est capable.

Acte d'Amour.

Que ce cœur soit tout ardent de l'amour que je vous dois pour le vôtre ; que toutes ses affections

soient pour vous ; soyez l'objet de ses gémissements et de ses soupirs, et qu'il ne vous refuse aucune grace de son amour, puisqu'il ne peut jamais égaler ce qu'il reçoit du vôtre.

Il n'y a rien, Seigneur, que vous ne me donniez en vous donnant à moi en ce sacrement. Il ne me doit donc rien rester de moi-même que je ne vous donne. Je vous offre de bon cœur, ô mon Dieu, tout ce que je suis, mon corps, mon âme, ma santé, ma vie, mon esprit et ma volonté, et tout l'usage que je puis en faire, ne voulant plus vivre que pour vous.

Invocation.

Venez donc en moi, ô Jésus mon Sauveur et mon Dieu, venez dans ce corps pour le consacrer par le vôtre et sanctifier ma chair par la présence et par la vertu de la vôtre ; ruinez tout ce qui est en elle du vieil homme, et faites que, de même que par l'union qu'elle a avec lui elle est une source de crimes et d'impureté, par l'union qu'elle aura avec vous elle en soit une d'innocence et de sainteté. Venez, ô Jésus, venez sanctifier cet esprit de l'homme, qui est si opposé au vôtre, cet esprit orgueilleux qui ne cherche qu'à se satisfaire dans l'estime des créatures et dans les vaines idées dont il se remplit ; élevez cet esprit en l'unissant au vôtre : faites qu'il n'ait que du mépris pour lui-même, pour mettre en vous toute sa gloire et son bonheur.

Effets de l'Eucharistie.

Quelle gloire en effet, ô mon âme, et quel bonheur

de devenir une même chair et un même esprit avec Jésus-Christ, de n'avoir plus d'autres pensées et d'autres sentiments que les siens, et que notre corps ne soit plus qu'une hostie vivante et agréable à ses yeux ! Qui peut assez admirer tous ces heureux changements ?

ACTES APRÈS LA SAINTE COMMUNION.

Acte de Remercîment.

Quelles actions de grâces vous dois-je donc rendre, ô mon Dieu, pour tant de marques de bonté et d'amour ! Je vous en remercie de tout mon cœur ! Imprimez en moi pour toujours les sentiments de la reconnaissance la plus vive et la plus parfaite qui fût jamais, qui me lie et m'attache à vous, et qui mette mon cœur dans un mouvement continuel d'amour et de tendresse pour vous.

Acte d'Adoration.

Je vous adore en moi comme mon Dieu, et m'assujuttis à vous par un don total et sans réserve de tout ce que je suis, pour en disposer comme il vous plaira. Je vous appartiens déjà par tant de titres, ô mon Sauveur ! mais quand vous n'auriez aucun droit sur moi, pourrais-je vous refuser tout ce que je suis, après m'avoir fait libéralement le don de tout ce que vous êtes ?

Acte de Foi.

Oui, mon Dieu, je crois et je reconnais qu'en vous recevant j'ai reçu tout ce que vous êtes, votre corps,

votre sang, votre humanité, et votre divinité ; parce que n'étant plus séparable, vous ne pouvez plus vous donner, sans vous donner tout entier.

Acte de Pénitence.

Quel don, ô mon âme ! quel don que celui qu'un Dieu fait de lui-même à un pécheur ! quelle reconnaissance devons-nous à notre Dieu pour un don si grand et si inconcevable ! Et si l'on doit à proportion du bienfait qu'on reçoit, recevant en vous, ô mon Dieu, un bien d'autant plus grand que vous êtes au-dessus de tous les biens sensibles, je vous dois plus que si vous me donniez tous ceux de la terre et l'empire de tout le monde.

En effet, mon âme, quelle plus grande richesse que de posséder celui qui est le souverain bien ? quel plus grand bonheur que d'être élevé jusqu'à Dieu ? Quel bonheur et quel bien est donc comparable sur la terre à celui que tu reçois, en recevant le corps et le sang, l'âme et la divinité de ton Dieu ?

Que les riches du monde s'élèvent de leurs richesses ; que ceux qui approchent de plus près des souverains regardent comme bien au-dessus d'eux ceux qui n'y peuvent avoir d'accès que par eux : quelle différence y a-t-il entre l'honneur d'approcher d'un prince, et celui de posséder son Dieu, et de lui être si étroitement uni, qu'on ne soit qu'un corps et qu'un esprit avec lui ! Oui, mon Dieu, je préfère cet honneur et ces biens à tous ceux de la terre, auxquel je renonce de tout mon cœur.

INSTRUCTIONS

Chrétiennes

POUR LES JEUNES GENS.

CHAPITRE I.

La vertu consiste principalement dans la crainte de Dieu : quelle doit être cette crainte.

I. Il n'y a personne qui n'estime la vertu, mais il y en a peu qui s'empressent de l'acquérir ; il faut la connaître et discerner la véritable ; discernement que tous ne font pas. On voudrait être vertueux, et souvent on ne sait ce que c'est que vertu, parce que chacun s'en forme une idée selon son inclination. Les uns s'imaginent qu'on est vertueux, quand on n'est pas vicieux et méchant. Les autres font consister la vertu à s'abstenir de certains péchés et certains défauts grossiers, quoiqu'ils soient sujets à d'autres défauts énormes, qu'ils ne connaissent peut-être pas, parce qu'ils ne veulent pas prendre la peine de les remarquer. D'autres enfin croient avoir de la vertu, parce qu'ils pratiquent certaines actions extérieures de piété, tandis qu'ils négligent l'intérieur de leur conscience et les devoirs de leur état. Les

uns et les autres sont dans l'erreur, et sont d'autant plus à plaindre que, croyant être dans le chemin du ciel, ils sont dans le chemin de la perdition. *Il y a une voie*, dit le Sage, *qui semble droite à l'homme, dont les extrémités conduisent à la mort.*

La vertu, mon fils, ne dépend pas de l'idée des hommes ; c'est de Dieu qu'il en faut prendre la règle, parce qu'il n'y a que lui qui puisse prescrire comme il veut être servi. Écoutez ce qu'il dit lui-même dans les divines Écritures ; il vous apprendra que la sagesse et la vertu consistent *à craindre Dieu, et à fuir ce qui lui déplait.* Le tout-puissant, dit Job, a enseigné à l'homme, *que la crainte de Dieu est la véritable sagesse, et que la parfaite intelligence est dans celui qui s'éloigne du péché.* Celui qui craint le Seigneur est donc véritablement sage et vertueux.

Craignez Dieu, dit le Saint-Esprit, *et observez ses commandements, car cela est tout l'homme ;* c'est-à-dire, tout le devoir, toute la vertu, toute la perfection et tout le bonheur de l'homme. C'est pour cela qu'il est né, voilà sa fin en cette vie, et ce qui le conduit à sa véritable félicité. C'est pourquoi la crainte de Dieu est appelée dans l'Écriture, tantôt *le commencement de la sagesse*, tantôt *la sagesse même, la plénitude et la couronne de la sagesse.*

IV. Cette crainte de Dieu n'est pas celle qui est purement servile, c'est-à-dire, qui craint la peine sans détester le péché ; mais elle est cette crainte salutaire qui vient du Saint-Esprit, qui nous éloigne

du péché à la vue des peines dont la justice divine le punit, et à la vue du malheur de ceux qui sont séparés de Dieu par le péché. Elle est principalement cette crainte des enfants de Dieu, qui les fait haïr le péché, parce qu'il déplait à Dieu, et aimer le bien, parce qu'il lui plaît.

Il faut craindre le Seigneur, parce qu'il est notre maître, le plus grand de tous les maîtres, et le plus terrible des juges : craignons donc de l'irriter contre nous, et de devenir ses ennemis. S'il est notre créateur et le meilleur de tous les pères, craignons donc de lui déplaire et de l'affliger. S'il est notre Dieu et notre souverain bien, craignons donc de nous séparer de lui et de le perdre. Or il n'y a que le péché qui lui déplaise ; il n'y a que le péché qui l'afflige et l'irrite contre nous ; il n'y a que le péché qui nous sépare de lui et qui nous le fasse perdre : c'est donc craindre Dieu que de craindre le péché. Voilà la véritable vertu ; tout ce qui s'éloigne de cette règle, est une fausse vertu. Celui qui ne craint pas d'offenser Dieu, n'est donc pas vertueux, ou n'a qu'une fausse et hypocrite vertu.

Demandez souvent au Seigneur sa crainte, mon fils : quand vous l'aurez, vous serez heureux, vous serez protégé et béni de Dieu ; toute la malice des hommes et des démons ne pourra vous ébranler. *Celui qui craint Dieu*, dit le Saint-Esprit, *n'a rien à craindre*. Eccl. 34. 16. Vous en serez convaincu par les exemples suivants, qui sont rapportés dans les livres saints.

EXEMPLE.

Dan. 13.—Lorsque les Juifs étaient captifs à Babylone, une jeune dame nommée Suzanne donna un exemple bien éclatant de fidélité et de crainte de Dieu. Etant un jour allée seule au bain, deux vieillards qui étaient les juges du peuple, l'ayant apperçue, conçurent le dessein honteux de la solliciter au crime. Ils la suivirent ; et lui ayant proposé l'infâme désir qu'ils avaient formé, elle en eut horreur et en rougit, leva les yeux au ciel et leur répondit : " Je me vois dans l'embarras de toute " part ; nous sommes ici en la présence de Dieu qui " nous voit : si je consens à votre passion honteuse, je " n'échapperai pas à la main de Dieu ; il est mon " juge, et il me fera un jour rendre compte d'une " action si lâche et si criminelle : si au contraire je " ne consens pas à votre désir, je n'échapperai pas à " votre ressentiment, et je vois que vous me ferez " mourir ; mais je crains Dieu, et j'aime mieux " souffrir tous les supplices et tomber en vos cruelles " mains, que d'offenser mon Dieu en sa présence, et " de tomber entre les mains de sa justice." Ces impudiques vieillards se voyant rebutés, sortirent en colère, et publièrent aussitôt que Suzanne était une adultère, et qu'ils l'avaient surprise avec un jeune homme. On les crut, et sur leur témoignage, cette sainte femme fut condamnée à mort.

Lorsqu'on la conduisait au supplice, un enfant âgé de douze ans, (on croit que c'était le jeune prophète

Daniel,) s'écria du milieu de la foule : *Que faites-vous, peuple d'Israël ? Est-ce donc ainsi que vous condamnez le juste ? Je vous déclare que je ne prends point de part au crime que vous allez commettre en versant le sang de cette innocente.* Le peuple écouta cet enfant, et ce jeune prophète s'étant placé parmi les anciens, les deux vieillards sans crainte de Dieu et sans pudeur eurent l'effronterie de lever le voile qui couvrait la face de Suzanne, afin de satisfaire au moins leur passion par leurs regards impurs. Le jeune Daniel les fit séparer ; et les ayant interrogés l'un après l'autre, il les confondit devant tout le peuple, et faisant connaître leur imposture et leur crime il fit voir l'innocence de Suzanne. Cette sainte dame bénit aussitôt le Seigneur, non pas tant de ce qu'il faisait connaître son innocence, que de ce qu'il l'avait préservée du péché. Les deux vieillards furent condamnés et mis à mort, et la chaste Suzanne fut conduite en triomphe dans la maison de son époux. Voilà ce que la crainte de Dieu opéra en Suzanne. Cette sainte et vertueuse femme sera à jamais la gloire de son sexe, comme on peut dire que ces détestables vieillards seront à jamais la honte de ceux qui ont perdu la crainte de Dieu.

AUTRE EXEMPLE.

Dans tous les temps, le Seigneur a permis que ses plus fidèles serviteurs fussent éprouvés, pour faire paraître davantage leur crainte de Dieu et leur vertu ; c'est ce qui arriva surtout sous le règne du roi

Antiochus. Ce cruel tyran, persécuteur du peuple de Dieu, commanda aux Juifs, sous peine de mort, de manger des chairs défendues par la loi de Dieu. Un saint vieillard nommé Éléazar, qui avait toujours vécu dans la crainte du Seigneur, refusa courageusement d'obéir au tyran ; on voulut l'y forcer, mais il résista constamment, et fut enfin condamné à mort. " Il ne " tient qu'à vous, lui dirent ses amis par compassion " pour son grand âge, il ne tient qu'à vous de vous " sauver la vie ; faites semblant de manger des viandes " défendues ; quand même vous n'en mangeriez " point,cette petite dissimulation appaisera le tyran." Le saint vieillard leur répondit : " Croyez-vous que " j'aie tant d'attache au peu de vie qui me reste, " que de la préférer à ce que je dois à Dieu ? Et " quand, par cette lâche complaisance, j'échapperais " à la fureur du tyran, échapperais-je aux vengeances " de Dieu ? Non, non, j'aime mieux mourir que de " déshonorer sa religion ; il ne sera pas dit qu'à " l'âge de quatre-vingts-dix ans j'abandonne la loi " de Dieu et que je devienne le scandale de ma " postérité. Je veux, en mourant ainsi, laisser aux " jeunes gens un exemple de courage et de force, " leur apprendre qu'ils doivent craindre Dieu et ne " jamais abandonner son service." On conduisit ce généreux vieillard au supplice,et lorsque les bourreaux le tourmentaient, on l'entendait s'écrier : *Ah ! Seigneur, je souffre de cruelles douleurs, mais c'est parce que je crains de vous déplaire que je les endure,*

et votre crainte me les fait supporter avec consolation. O le bel exemple de crainte de Dieu.

AUTRE EXEMPLE.

Vous verrez dans l'exemple suivant ce que peut la crainte de Dieu dans une âme, et à quel degré de perfection elle peut l'élever : c'est l'exemple de Job.

Il était un prince si craignant Dieu, que le Seigneur lui-même demanda au démon *s'il avait vu sur la terre un homme aussi fidèle et aussi craignant Dieu que Job?* Le démon répondit au Seigneur : " Il n'est " pas étonnant que Job vous serve, et qu'il vous soit " fidèle, puisque vous comblez sa maison de biens " et de gloire ; mais vous n'avez qu'à étendre votre " main sur lui et le frapper, l'on verra que sa fidélité " et sa vertu ne sont qu'en apparence." Dieu donna ce pouvoir au démon et lui dit : *Va, je te permets de l'éprouver et de le frapper, mais conserve lui la vie.* Le démon se servit du pouvoir que lui donna le tout-puissant : il affligea Job d'une manière sensible et cruelle, lui suscita des ennemis qui ravagèrent ses campagnes, qui enlevèrent tous ses troupeaux, qui lui ôtèrent toutes ses richesses ; le démon enfin renversa toutes ses maisons et fit écraser ses enfants sous les débris d'un édifice.

Cet homme craignant Dieu, n'ayant plus rien au monde, et dépouillé de tout, ne se plaignit cependant point, ni contre le démon, ni contre ses ennemis ; mais toujours résigné et soumis à son Dieu, il s'écria : *Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout*

ôté ; que son saint nom soit béni ! Le démon, confus de n'avoir pu ébranler cet homme juste, s'en prit à sa personne ; il le chargea de plaies et d'ulcères d'une manière si horrible, que tout le monde le fuyait, qu'il fut même obligé de se retirer sur un fumier, et de racler, avec des restes de brique et de pots cassés, les vers et le pus qui sortaient de toutes les parties de son corps. Trois princes, ses amis, vinrent lui rendre visite dans cette extrême misère ; mais ils ne lui donnèrent ni secours ni consolation. Il ne lui restait plus rien au monde que sa femme, qui loin de consoler son époux affligé, venait encore l'insulter dans son malheur. *Tu es donc toujours dans ta simplicité*, lui dit-elle : *de quoi te sert-il d'avoir servi Dieu ? Il ne te reste plus que de le maudire avant de mourir, puisqu'il t'abandonne dans tes disgrâces.* Job, sans s'émouvoir, toujours aimant et craignant son Dieu, lui répondit : " Allez, ma femme, vous parlez sans " raison et comme une insensée ; Dieu nous doit-il " quelque chose ? Et prétendez-vous qu'il ne soit pas " le maître de me traiter comme il lui plaira ? Si " nous avons reçu des biens de sa main libérale, n'est-" il pas juste que nous recevions aussi des maux de sa " main paternelle ? " Vous voyez par cet exemple qu'un homme qui craint Dieu est toujours content.

AUTRE EXEMPLE.

Tobie, si loué dans la sainte Écriture, sera à jamais le modèle des jeunes gens, des pères craignant Dieu. Il eut soin dès sa jeunesse d'éviter tout ce qui pouvait

souiller la pureté de son cœur. Dans son enfance même, il ne fit rien paraître que de grave et de modeste, n'ayant point de goût pour les puérilités et les badinages des autres enfants. Il avait en horreur les impiétés de son peuple ; et tandis que les autres allaient adorer les idoles, et se livraient à de sacriléges réjouissances, le jeune Tobie allait au temple adorer son Dieu, en lui consacrant son bien et sa personne.

Il se maria ; il eut un fils à qui il donna son nom, et lui apprit à craindre Dieu. Étant pris avec sa tribu par le roi des Assyriens, il fut conduit à Ninive. Ce roi défendit, sous peine de mort, qu'on donnât la sépulture aux Juifs : mais, malgré cette défense, Tobie ensevelissait par charité les corps des défunts. Le roi l'ayant appris, commanda qu'on fit mourir Tobie, qui se sauva pour éviter le supplice. Après la mort du roi, Tobie s'en revint et fit préparer un petit festin pour se réjouir avec ses amis. *Allez*, dit-il à son fils, *inviter quelques uns de vos frères, mais n'invitez que des gens craignant Dieu, pour manger avec nous*. Sur le point de se mettre à table, on vint lui dire qu'un homme mort était sur la place sans sépulture ; Tobie y courut, apporta le corps sur ses épaules pour lui rendre les devoirs funèbres et l'ensevelir. " Pourquoi agissez-vous de la sorte, lui dirent " ses voisins. Vous savez que le roi l'a défendu, et " que vous avez failli perdre la vie pour avoir désobéi." Tobie répondit : " En craignant Dieu je n'ai rien à " craindre de toutes les puissances de la terre."

Fatigué par des occupations si pénibles, un jour qu'il se reposait au pied d'un mur, quelques ordures d'un nid d'hirondelles étant tombées dans ses yeux, il en devint aveugle ; mais loin de murmurer de cet accident, il en bénit le Seigneur. L'état de cet homme juste paraissait bien affligeant ; il était aveugle, délaissé de ses amis, captif sous un roi barbare, pauvre et dépouillé de la plus grande partie de ses biens ; mais il n'en fut pas moins soumis aux ordres de Dieu : versant des larmes sur les misères de son peuple, et sur ses péchés, il s'adressa à Dieu : " Vous " êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont toujours " adorables ; de quelque manière que vous nous " traitiez, c'est toujours avec équité et avec miséri- " corde. C'est à présent, ô mon Dieu ! que vous " pensez à moi, mais ne me punissez pas selon que " mes péchés le méritent ; oubliez mes iniquités, " celles de ma famille et de mes frères. Nous " méritons, Seigneur, l'opprobre où nous sommes, " parce que nous n'avons pas été fidèles à votre loi ; " nous nous sommes éloignés de vous ; mais je ne " vous demande qu'une chose, ô mon Dieu, c'est " d'être toujours soumis à votre sainte volonté, et de " mourir dans votre crainte et dans votre paix."

Les disgrâces ne firent jamais perdre à cet homme craignant Dieu, la patience, ni la paix de son cœur ; et la pauvreté ne lui fit jamais rien faire contre la justice. Un soir, ayant entendu un chevreau inconnu qui bêlait dans son étable : *Prenez garde*, dit-il à son

épouse ; *cet animal que j'entends n'est peut-être pas à nous ; qu'on le rende promptement à son maître ; il ne nous est pas permis de manger ni même de laisser dans notre maison le bien d'autrui.*

Tobie, quoique chéri de Dieu, ne laissait pas d'être méprisé ; ses voisins, ses parents, et son épouse même, l'insultaient dans son affliction, et lui disaient avec raillerie d'aller chercher la récompense de ses aumônes et de sa charité. " Pourquoi parlez-vous de la sorte, " leur répondit ce saint homme ? Ne savez-vous pas " que nous sommes les enfants des saints patriarches, " et que si nous imitons leurs vertus, nous aurons " part à cette vie immortelle que Dieu réserve à " ceux qui lui sont fidèles et qui le craignent ?"

Tobie affaibli, et croyant mourir, fit venir son fils, et lui parla en père craignant Dieu. " Écoutez, lui " dit-il, mon cher enfant, les dernières paroles de " votre père, et gravez les dans votre cœur. Tous " les jours de votre vie, ayez la présence de Dieu dans " l'esprit pour ne jamais consentir à aucun péché. " Souvenez-vous d'avoir toujours du respect pour " votre mère : n'oubliez jamais ce qu'elle a fait et " souffert pour vous. Faites toujours l'aumône ; ne re- " butez jamais aucun pauvre. Si vous avez beaucoup, " donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez de bon " cœur ce que vous pourrez. L'aumône délivrera votre " âme de la mort éternelle. Ah ! mon fils ! qu'on est " content de paraître devant Dieu lorsqu'on a aimé " et soulagé les pauvres ! Prenez garde, mon cher

" fils, de ne jamais consentir à aucune impureté, et
" vivez saintement avec l'épouse que Dieu vous
" donnera. Ne soyez point orgueilleux et superbe
" dans vos pensées, ni dans vos paroles. Que jamais
" le salaire de l'ouvrier et du domestique ne reste
" dans votre maison. Soulagez par vos aumônes les
" justes défunts. Fuyez la compagnie des libertins
" et des pécheurs ; ne mangez pas avec eux. Ne
" faites jamais aux autres ce que vous ne voudriez
" pas qu'on vous fît. Ne vous fiez pas à vous-même
" et prenez toujours conseil des gens de bien. Soyez
" toujours fidèle à Dieu ; bénissez-le, quoiqu'il vous
" arrive, et consultez-le dans toutes vos entreprises.
" Ne craignez rien, mon fils ; nous sommes pauvres,
" il est vrai, mais nous aurons toujours beaucoup de
" bien si nous avons la crainte de Dieu."

Tels furent les avis que donna Tobie à son fils, lorsqu'il croyait mourir. O ! qu'un enfant est heureux, quand il a un père qui lui apprend ainsi les maximes de la sagesse et de la crainte de Dieu.

Tobie ne mourut pas encore, et Dieu le consola après l'avoir éprouvé. Il répandit ses bénédictions sur ses biens et sur sa famille, et lui rendit la vue par le ministère de son fils et de l'ange Raphaël. Il eut la consolation de voir, dans l'alliance que fit son fils avec une sainte épouse, un mariage heureux et béni du ciel. Voyant approcher sa dernière heure, il fit venir toute sa famille, et après leur avoir recommandé, avec les larmes et avec la tendresse d'un bon père,

d'être toujours fidèles à Dieu, justes et charitables au prochain, il mourut en paix, âgé de cent deux ans.

Apprenez, dans cet exemple, quelle doit être la conduite d'une jeune personne et d'un père craignant Dieu, et n'oubliez jamais que Dieu bénit et protège ceux qui le servent avec fidélité, et qui le craignent. *Bienheureux est celui qui craint Dieu*, dit le Saint-Esprit.

CHAPITRE II.

De l'Amour de Dieu.

I. Souvenez-*vous de votre Créateur dans les jours de votre jeunesse*, dit le Saint-Esprit ; c'est-à-dire, consacrez à Dieu les prémices de votre vie, et les premières affections de votre âme. Serait-il juste que le démon s'emparât le premier de votre cœur, et que les plus beaux jours d'une vie qui doit être toute à Dieu, fussent employés à aimer les plaisirs et les vanités du monde ?

Il n'y a que Dieu qui puisse contenter votre cœur. Lui seul mérite tout votre amour, puisque lui seul renferme plus d'amabilités, de perfections et de charmes, que toutes les créatures ensemble. Toutes les beautés et tous les attraits des plus parfaites intelligences, réunies, ne sont en comparaison de Dieu qu'obscurité et laideur.

Le bonheur et la joie des saints dans le ciel, c'est

de voir et d'aimer Dieu. Si les damnés pouvaient le voir et l'aimer pendant un quart d'heure après cent ans de tourments, ils seraient tous consolés et se réjouiraient ; ils souhaiteraient d'aimer et posséder Dieu, mais ils ne le peuvent plus. Vous le pouvez, mon fils ; oui, vous pouvez aimer Dieu, et si vous ne l'aimez pas, vous avez le cœur plus dur qu'un démon.

II. Dieu vous a aimé le premier : *je vous aime*, dit-il, *d'un amour éternel*. Il vous a aimé avant que vous fussiez capable de le connaître, avant même que vous fussiez né ; il vous a mis au monde préférablement à tant d'autres qui l'eussent mieux servi que vous. Il vous a donné son Fils pour vous racheter. Ce Fils adorable a donné sa vie et son sang pour vous sauver.

Tout ce que vous avez est de Dieu. Il vous a fait ce que vous êtes, et vous a donné tout ce que vous possédez. Il n'y a point de mère au monde qui ait fait pour son enfant ce que Dieu a fait pour vous ; point de mère qui ait autant d'amour pour son fils, que Dieu en a pour vous. Pour toute reconnaissance, il vous demande seulement votre cœur. Il vous promet sa gloire, si vous l'aimez et si vous lui êtes fidèle. *Mon fils, ma fille*, vous dit-il, *donnez-moi votre cœur, soyez-moi fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie.* O ! que vous seriez donc ingrat, si vous refusiez de l'aimer, et de l'aimer de tout votre cœur !

III. Vous devez l'aimer, non-seulement pour les faveurs et les graces qu'il vous a faites, pour les biens

et pour la gloire qu'il vous promet ; mais vous devez l'aimer encore pour ses infinies perfections, c'est-à-dire, pour l'amour de lui-même, parce qu'il le mérite et qu'il le veut. Pouvez-vous avoir un objet plus grand, plus noble et plus digne de votre amour ?

L'amour de Dieu s'appelle *charité*. Cette charité, cet amour de Dieu, est un amour affectif, ou un amour de préférence. Si vous n'avez pas cet amour affectif, c'est-à-dire, si vous ne sentez pas pour lui des mouvements affectueux et des sentiments de tendresse, il faut au moins que vous ayez pour lui un amour de préférence, c'est-à-dire, que vous préfériez Dieu à toutes choses ; que vous soyez disposé à renoncer à vos plaisirs, plutôt que de renoncer à l'amitié de Dieu ; de perdre tout ce que vous avez au monde, plutôt que de perdre la grace de Dieu ; en un mot, être prêt à souffrir plutôt la mort que de vous séparer de Dieu par un péché mortel.

Il faut que vous puissiez dire comme Saint Paul : *Qui est-ce qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ ? sera-ce l'affection ou le chagrin, ou la faim, ou la pauvreté, ou les dangers, ou la violence ? Non, je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les démons, ni les puissances, ni aucune créature, ne pourront jamais me séparer de la charité de Dieu qui est en Jésus-Christ.*

Sans la charité, je ne suis rien, dit Saint Paul, c'est-à-dire, que, sans l'amour de Dieu, on ne peut ni mériter ni acquérir le Ciel. Si vous mourez dans ce divin amour, vous serez un prédestiné. Or, pour y

mourir, il faut s'y exercer pendant la vie. Demandez souvent à Dieu la grace de l'aimer, désirez ardemment ce saint amour, et vous l'obtiendrez.

EXEMPLE.

Deux solitaires ayant long-temps demandé à Dieu de leur faire connaître la manière de le servir parfaitement, entendirent une voix qui leur dit d'aller dans la ville d'Alexandrie, où il y avait un homme nommé Euchariste, dont la femme s'appelait Marie, qui servait Dieu plus parfaitement qu'eux, et qu'ils apprendraient de cet homme comment ils devaient aimer et honorer Dieu.

Ces solitaires étant arrivés dans Alexandrie, s'informèrent pendant plusieurs jours d'Euchariste, sans trouver personne qui le connût. Ils crurent s'être trompés, et prenant le parti de s'en retourner, ils apperçurent une pauvre femme sur la porte de sa maison ; et lui ayant demandé comme par hazard si elle connaissait un nommé Euchariste : C'est mon mari, répondit cette femme. Vous vous appelez donc Marie, lui dirent les solitaires. Mes pères, leur dit-elle, qui vous a appris mon nom ? Nous l'avons appris avec celui de votre époux par une voix surnaturelle, et nous venons ici pour lui parler.

Euchariste arriva sur le soir, conduisant un petit troupeau de moutons. Les solitaires aussitôt l'embrassèrent, et le prièrent de dire quel était son genre de vie : Je suis, leur dit-il, un pauvre berger. Ce n'est pas ce que nous vous demandons, répliquèrent

les solitaires : dites-nous la manière dont vous et votre femme servez Dieu. Mes pères, c'est à vous de me l'apprendre ; je ne suis qu'un pauvre ignorant, qui ne sais ni aimer ni servir Dieu. N'importe, lui dirent-ils, nous sommes venus ici de la part de Dieu, pour savoir de vous comment vous le servez.

Puisque vous me l'ordonnez, répondit Eucharistе, je vous dirai que j'avais une mère craignant Dieu, qui dès mon enfance m'a recommandé de tout faire et de tout souffrir pour l'amour de Dieu. J'ai suivi ce conseil dès ma petite jeunesse : j'obéissais pour l'amour de Dieu ; je souffrais la correction pour l'amour de Dieu ; je me privais de certaines petites gourmandises si ordinaires aux enfants, ou de certaines récréations avec ceux de mon âge, pour l'amour de Dieu.

J'ai continué toute ma vie dans cette pratique, en tâchant de tout rapporter à Dieu. Le matin je me lève pour l'amour de lui. Je fais ma prière, et lui offre la journée pour son amour. Je vais à l'ouvrage, parce qu'il le veut, et je travaille pour l'amour de lui. Je prends mon repos et mes repas pour l'amour de Dieu, qui me nourrit. Je prends un peu de récréation, quand j'en ai besoin, pour l'amour de Dieu, et pour le mieux servir. Je souffre la faim, le froid ou le chaud, ma pauvreté, mes maladies, les mauvaises années, pour l'amour de Dieu. Je n'ai point d'enfants, j'ai toujours vécu avec ma femme comme avec ma sœur et dans une grande paix. Voilà tout ce que je fais, et ma femme fait comme moi.

Avez-vous du bien, lui dirent-ils ? J'ai peu de chose avec ce petit troupeau de moutons que j'ai eu par la succession de mes pères, répondit Euchariste : mais Dieu bénit le peu que je possède, et j'ai du reste. Je fais trois parts de mon petit revenu : j'en donne une part à l'Église, d'une autre j'en soulage les pauvres et les passants, et du reste nous vivons ma femme et moi. Je suis nourri très-pauvrement, mais je ne me plains jamais de ma nourriture ; je l'accepte telle qu'elle est, pour l'amour de Dieu.

Avez-vous des ennemis ? lui dirent ces deux solitaires. Hé ! qui est-ce qui n'en a pas ? répondit Euchariste ; je tâche de ne faire de mal à personne, et jamais je ne dis de mal de qui que ce soit : cependant je ne laisse pas d'avoir des ennemis et des envieux ; mais loin de leur souhaiter du mal je les aime, je cherche à leur rendre service, et je les vais voir de bon cœur, pour l'amour de Dieu. Si on parle mal de moi ou de ma femme, et si on me fait tort, je le souffre en paix pour l'amour de Dieu. Voilà, mes pères, toute ma conduite et celle de Marie ma femme. Ces solitaires s'en retournèrent pleins d'admiration, consolés d'avoir appris un moyen si facile d'arriver à la perfection.

Suivez, mon fils, l'exemple d'Euchariste ; accoutumez-vous de bonne heure à faire toutes vos actions en vue de Dieu, dans le dessein de lui plaire et pour son amour, et vous serez un prédestiné.

CHAPITRE III.

Il faut imiter Notre Seigneur dans la jeunesse et pendant toute la vie.

Pour arriver à la sainteté, il faut imiter notre Seigneur Jésus-Christ ; il est le Saint des Saints et le plus parfait modèle de toute sainteté.

Ce grand maître, descendu du Ciel pour instruire et sauver les hommes, a voulu passer par les différents âges pour les sanctifier tous. Il s'est rendu semblable à nous, pour nous attirer tous à son imitation. *Pour cette raison*, dit Saint Irénée, *il s'est fait enfant pour les enfants, afin de les sanctifier : il s'est abaissé jusqu'aux petits, afin de les élever jusqu'à lui ; il s'est fait jeune pour les jeunes gens, afin de leur apprendre la sagesse, en les appelant à sa suite.*

C'est sur ce divin modèle de la jeunesse qu'il faut former la vôtre et régler vos actions. Or nous trouvons dans l'Évangile quatre choses dont le Fils de Dieu vous a donné l'exemple pendant la jeunesse de sa vie mortelle.

La première est sa vie humble et cachée. Pendant trente années il a mené une vie inconnue au monde, ne se faisant connaître qu'à sa très-sainte mère et à saint Joseph, pour apprendre aux jeunes gens à fuir la vaine gloire, et à ne pas chercher à être estimés et connus du monde, mais à chercher à plaire à Dieu dans la retraite, à contenter leurs parents et leurs maîtres par l'humilité et le silence.

La seconde, est l'exemple de religion que le Fils de Dieu a donné dans sa jeunesse, en allant au temple pour y rendre ses devoirs à Dieu son père : c'est là qu'il écoutait les docteurs, quoiqu'il fût leur maître. Exemple admirable qui montre aux jeunes gens qu'ils doivent avoir un grand désir de s'instruire, et qui leur fait connaître que leur premier soin doit être de servir Dieu, d'apprendre la science du salut dans les instructions de leurs pasteurs, et de ceux que Dieu leur a donnés pour maîtres.

La troisième chose dont l'enfant Jésus a donné l'exemple, c'est l'obéissance admirable qu'il a rendue à ses parents. *Il retourna avec eux en Nazareth, et il leur était soumis*, dit l'Évangile. Exemple qui est bien capable de confondre les jeunes gens. Quelle honte pour vous, lorsque vous manquez de respect à ceux de qui vous tenez la vie ou l'instruction, ayant devant les yeux l'exemple d'un Dieu qui obéit à ses créatures ! Que répondrez-vous au Fils de Dieu sur vos désobéissances, quand il vous reprochera qu'il a voulu être soumis lui-même pour vous servir de modèle ?

La quatrième chose que l'Évangile nous apprend de la jeunesse de ce divin enfant, c'est *qu'à mesure qu'il croissait en âge, il croissait en sagesse et en grace :* c'est-à-dire, qu'il faisait paraître de jour en jour ses divines perfections, comme un soleil qui ayant toujours la même lumière paraît néanmoins toujours plus brillant à mesure qu'il avance vers son midi.

L'Évangile fait cette remarque, pour donner aux jeunes gens le plus important de tous les avertissements, et leur apprendre que le temps de la jeunesse doit être employé à croître en sagesse, et non en malice, comme la plupart, qui semblent n'avancer en âge que pour affaiblir ou pour perdre leur innocence.

Malheur déplorable qu'ils ne comprennent pas ! Peut-on voir, sans être touché jusqu'aux larmes, les jeunes gens, les enfants même se pervertir à mesure qu'ils croissent ? Leur âge tendre semble ne se fortifier que dans le vice. Les premiers mouvements de leurs cœurs, qui ne devraient être que pour leur créateur, sont pour le démon. Les premiers rayons de leur raison ne leur servent que pour apprendre le mensonge et le péché. La robe d'innocence qu'ils doivent conserver toute leur vie, est d'abord souillée par la désobéissance et le libertinage. Enfants de Jésus-Christ, est-ce ainsi que vous imitez votre maître ? Il se fait enfant pour vous apprendre à passer vos premières années dans la vertu, et vous les employez à apprendre le vice et à vous perdre ; *jetez les yeux sur ce divin exemplaire*, pour réformer l'abus que vous faites de votre jeunesse ; apprenez de lui comment vous devez vivre.

Ce n'est pas assez d'imiter Jésus-Christ dans les vertus qu'il a pratiquées dans son enfance, imitez-le encore dans la vie pénitente et laborieuse qu'il a menée sur la terre, suivez surtout les exemples d'humilité, de charité, de résignation, et de patience

qu'il nous a donnés dans sa passion. Il n'y a point de déshonneur de suivre et imiter un Dieu qui marche devant nous. Il est au contraire honteux pour nous de le voir marcher seul dans le chemin des vertus, sans que personne le suive ; de le voir aller au ciel par un chemin d'épines, tandis que nous prétendons y aller par un chemin de roses. *Il a fallu qu'il souffrît*, et qu'il subît la croix, *pour entrer dans sa gloire.* Nous ne devons donc pas espérer d'y arriver par les plaisirs ; Saint Paul nous apprend *qu'aucun ne sera prédestiné s'il ne conforme sa vie à celle de Jésus-Christ.* Pensez-y sérieusement, puisque c'est pour imiter la vie de Jésus-Christ que vous êtes chrétiens.

EXEMPLE.

Il est bien important d'inspirer aux jeunes gens quelques pratiques de piété envers Jésus-Christ, surtout de les porter à l'imiter. En avançant en âge ils continueront avec facilité les saintes pratiques qu'on leur aura inspirées dans la jeunesse. En voici un exemple bien remarquable.

Une femme veuve qui avoit peu de bien, mais qui avait de la vertu et du zèle pour l'éducation de ses enfants, avait une fille âgée de dix ans nommée Dorothée. Cette petite fille était vive et portée à la dissipation. La mère craignant que cette enfant ne se pervertît avec ses petites compagnes, n'ayant pas d'ailleurs le loisir de s'appliquer, comme il était nécessaire, à l'éducation de sa fille, la mit, nonobstant

sa pauvreté, en pension chez une vertueuse maîtresse d'école, pour la former à la piété, et l'élever.

La petite Dorothée demeura deux ans chez sa maîtresse ; elle y fit un progrès admirable dans la piéte, et retint dans son cœur tous les avis de sa charitable maîtresse, mais surtout celui de se proposer notre Seigneur Jésus-Christ pour modèle dans toutes ses actions.

Lorsqu'elle fut rendue à sa mère, Dorothée était l'exemple et la consolation de toute sa famille ; patiente, douce, obéissante ; elle ne se plaignait jamais de rien ; elle parlait peu, mais à propos ; toujours contente, d'une humeur égale dans les croix qui lui arrivaient ; chaste, ennemie de toute vanité; respectant tout le monde, ne parlant mal de personne, aimant à rendre service, recueillie et toujours unie à Dieu.

Une telle conduite la rendit bientôt un objet d'estime à toute la paroisse ; mais la jalousie lui suscita des ennemis. Quelques compagnes envieuses entreprirent de noircir sa réputation, la traitèrent d'hypocrite et de fausse dévote. Dorothée souffrit tout en silence pour l'amour de Jésus-Christ ; donna toujours des marques d'amitié à celles qui parlaient mal d'elle. Le public reconnut enfin l'innocence de Dorothée, et les discours calomnieux de ses ennemis tournèrent à leur confusion.

Le curé de la paroisse admirant en elle les effets de la grace, et les fruits que faisait cette fille parmi

toutes celles qui la fréquentaient, lui dit un jour : « Dorothée, je vous prie de me dire, en confiance, comment vous vivez, et comment vous vous comportez avec vos compagnes.» « Monsieur, lui répondit Dorothée, il me semble que je fais peu de chose en comparaison de ce que je devrais faire. Je me suis toujours souvenue d'un avis que me donna ma maîtresse, lorsque je n'avais encore que onze ans : elle me répéta plusieurs fois de me proposer Jésus-Christ pour modèle dans toutes mes actions et dans toutes mes peines : c'est ce que je tâche de faire, et je le fais de cette manière.

« Lorsque je m'éveille et que je me lève, je me réprésente l'enfant Jésus, qui à son réveil s'offrait à Dieu son Père en sacrifice. Pour l'imiter, je m'offre en sacrifice à Dieu, en lui consacrant ma journée et mes travaux : lorsque je prie, je me représente Jésus priant qui adorait son Père, et dans mon cœur je m'unis à ses divines dispositions. Lorsque je travaille, je pense que Jésus-Christ a sué, fatigué, travaillé pour mon salut, et loin de me plaindre, j'unis avec amour et avec résignation mes travaux aux siens. Quand on me commande quelque chose, je me représente que Jésus-Christ était soumis et obéissant à la Sainte Vierge et à Saint Joseph ; et dans le moment j'unis mon obéissance à la sienne. Si l'on me commande quelque chose de dur et pénible, je pense aussitôt que Jésus-Christ s'est soumis à la mort de la croix pour mon amour ; ensuite j'accepte

de bon cœur tout ce qu'on me commande, quelque difficile qu'il soit.

« Si on parle de moi, si on me dit des duretés et des injures, je ne réponds rien, je le souffre en patience, me souvenant que Jésus-Christ a souffert en silence, sans se plaindre, les accusations, les calomnies, les tourments et les opprobres les plus cruels : je pense alors que Jésus était innocent, et ne méritait pas ce qu'on lui faisait endurer, au lieu que je suis une pécheresse, et que j'en mérite plus qu'on ne peut m'en faire souffrir.

« Lorsque je prends mes repas, je me représente Jésus-Christ prenant les siens avec modestie et frugalité, pour travailler à la gloire de son Père. Si je mange quelque chose de dégoûtant, je pense aussitôt au fiel que Jésus-Christ a goûté sur la Croix, je lui fais le sacrifice de ma sensualité. Quand j'ai faim, ou que je n'ai pas de quoi me rassasier, je ne laisse pas d'être contente, en me souvenant que Jésus-Christ a jeûné quarante jours et quarante nuits, qu'il a souffert une cruelle faim pour mon amour et pour expier les intempérances des hommes.»

Le curé ne pouvant se lasser d'admirer tant de lumières dans une jeune et pauvre villageoise, lui dit : « O Dorothée, que vous êtes heureuse ! que de consolations n'avez-vous pas dans votre état ! »

« Il est vrai, répondit Dorothée, que j'ai de grandes consolations dans le service de Dieu : mais je vous avoue que je ne laisse pas d'avoir des peines et des

combats à soutenir ; il me faut faire de grandes violences pour supporter les railleries de ceux qui se moquent de moi, et pour surmonter mes passions qui sont très-vives."

Que faites-vous, lui dit le curé, pour surmonter vos répugnances et vos tentations ? Dorothée lui répondit ingénument : " Lorsque je suis dans la tristesse et le dégoût, je me représente le Sauveur au jardin des Oliviers, abattu, triste et affligé jusqu'à la mort, ou bien je me le représente délaissé et sans consolation sur la croix ; m'unissant à lui, je dis aussitôt dans mon cœur ces paroles qu'il proféra lui-même si souvent dans le jardin des Oliviers ; *Mon Père, que votre volonté soit faite.*"

Dans les conversations que vous avez avec vos compagnes, lui dit le curé, de quoi vous entretenez-vous ? Je les entretiens, répondit Dorothée, des mêmes choses dont j'ai pris la liberté de vous entretenir. Je leur dis de se proposer Jésus-Christ pour modèle dans leurs actions, de se souvenir dans la prières et dans le repos, dans le travail, dans la conversation et dans les peines de la vie comment Jésus-Christ se comportait lui-même dans ces occasions, et de s'unir à ses divines intentions. Je leur dis que je me sers de cette sainte pratique, et que je m'en trouve bien ; qu'il n'y a rien de plus grand, de plus noble, que de suivre et d'imiter un Dieu ; rien de plus doux que de servir un si bon maître." Allez, Dorothée, lui dit son pasteur, profitez des graces

dont le ciel vous favorise ; le Seigneur a sur vous de grands desseins de miséricorde et de prédestination. O qu'heureuse est une ame qui imite ainsi Jésus-Christ !

CHAPITRE VIII.

De l'amour, de l'honneur dus à ses père et mère.

Celui *qui craint Dieu*, dit le Sainr-Esprit, *honore son père et sa mère. Il servira comme ses maîtres ceux qui lui ont donné la vie.* Oui, mon fils, si vous avez la crainte de Dieu, vous honorerez vos parents, et vous respecterez ceux qui ont autorité sur vous.

En effet, serait-ce craindre Dieu, que de mepriser les menaces de Dieu même, et ce qu'il vous ordonne ? Écoutez-les, ces menaces qu'il fait contre les enfants indociles : *Celui qui afflige son père*, dit le Seigneur, *et qui méprise les avis de sa mère, périra et sa lumière* (c'est-à-dire, *sa vie*) *sera éteinte dans les ténèbres*, (c'est-à-dire, *dans la mort.*) *L'œil qui se moque de son père, et de la mère qui l'a enfanté, mérite d'être arraché par les corbeaux, et dévoré par les aigles. Celui qui abandonne son père, est perdu d'honneur devant les hommes, et celui qui aigrit sa mère est maudit de Dieu.* O plût au ciel que ces menaces fussent gravées profondément dans l'esprit de ceux qui oublient ce qu'ils doivent à leur père et à leur mère !

Ajoutons à ces menaces la loi rigoureuse que Dieu avait établie dans l'ancien Testement. *S'il arrive,*

dit la loi de Dieu, *qu'un enfant soit rebelle aux commandements de son père et de sa mère, qu'après le châtiment il refuse encore d'obéir ; le père et la mère le conduiront devant les anciens, où se tient le siége de la justice, et y feront leurs plaintes. Alors* (ajoute la loi) *il sera lapidé par le peuple et mis à mort, afin que vous ôtiez ce méchant du milieu de vous, et que tout le peuple soit saisi de crainte à la vue de cette punition.*

Voilà la loi sévère que Dieu avait portée contre les enfants indociles, pour leur faire comprendre combien ils doivent appréhender sa justice, qui tôt ou tard punit par des châtiments exemplaires, ceux qui manquent à un devoir si légitime et si saint.

Mais laissons ces motifs de terreur et de crainte pour les esprits rebelles qu'on ne peut porter à leur devoir par raison et par amour. Pour vous qui voulez servir Dieu, c'est assez pour vous engager à honorer vos parents, de vous dire *qu'il est juste et que Dieu le veut*, deux motifs par lesquels Saint Paul persuade aux enfants cette obligation. *Enfants*, dit-il, *obéissez à vos parents, parce qu'il est juste. Obéissez en tout, parce que cela plaît à Dieu*, Dieu, dis-je, cet Être souverain et tout-puissant, dont la volonté doit être la règle de nos actions, et dont le bon plaisir est le plus puissant motif des âmes généreuses.

II. Cet honneur, que vous devez à vos père et mère, comprend quatre devoirs principaux : le respect, l'amour, l'obéissance et le service.

1. Ayez pour eux un grand respect, les considérant comme ceux de qui, après Dieu, vous avez reçu l'être et la vie. Gardez-vous de les mépriser, même dans leur vieillesse, pour quelque sujet que ce soit, ni intérieurement par aucune pensée désavantageuse, ni extérieurement par des paroles, des gestes, ou des manières peu séantes. Recevez avec docilité leurs instructions et leurs corrections. *Ecoutez*, dit le Saint-Esprit, *les avis de votre père, et n'abandonnez pas la loi de votre mère ; il n'appartient qu'à un insensé de se moquer de la correction de son père.*

2. Vous devez les aimer d'un amour singulier. *Souvenez-vous*, dit le Sage, *que vous tenez d'eux la naissance : soyez reconnaissants de ce grand bien.* Vous ne pouvez leur témoigner votre reconnaissance qu'en les aimant ; mais cet amour ne doit pas être seulement un amour naturel, il faut encore que ce soit un amour raisonnable, et selon Dieu ; c'est-à-dire, qu'il faut les aimer parce que Dieu le veut, et donner des marques de cet amour en leur rendant service, en souffrant avec patience leur mauvaise humeur et leurs défauts. Montrez, surtout que vous les aimez, en tâchant de procurer par vos prières et par d'autres moyens, leur conversion et leur salut pendant leur vie, et en vous intéressant au repos de leurs âmes après leur mort.

3. Obéissez à leurs commandements, soyez prompts à faire leur volonté ; mais obéissez comme Saint Paul le prescrit, *en vue de Dieu*, c'est-à-dire, en

regardant l'autorité de Dieu, dans leurs commandements. C'est Dieu qui vous commande de leur obéir ; ainsi, quand vous leur obéissez, vous obéissez à Dieu. Au contraire, ne leur obéissant pas, vous désobéissez à Dieu même ; à moins qu'on ne vous commande quelque chose contre sa loi et contre votre conscience ; mais soyez discret en cette occasion ; et quand vous doutez si le commandement de vos parents est juste, il faut prendre avis des personnes éclairées.

4. Vous devez enfin les servir et les assister dans leurs maladies, dans leur pauvreté, dans leur vieillesse et dans leurs nécessités temporelles ou spirituelles. Les abandonner, c'est un crime qui demande vengeance à Dieu, et qui tôt ou tard est puni.

Pour vous tenir dans les bornes de votre devoir envers vos parents, ayez souvent devant les yeux ces deux exemples. Regardez d'un côté le malheureux Absalon, qui ayant violé le devoir d'un enfant envers son père, trouva enfin le juste châtiment de son crime dans une mort funeste et misérable. Et d'un autre côté, considérez l'exemple du Fils de Dieu, qui, étant le souverain maître du monde, a voulu néanmoins être soumis à sa très-sainte mère et à Saint Joseph, pour apprendre à tous les enfants l'honneur qu'ils doivent à leurs parents, et leur faire comprendre combien il est criminel qu'une misérable créature refuse d'obéir à ceux de qui elle tient la naissance et l'instruction, après que le Dieu du ciel

a voulu être soumis à celle dont il a reçu une naissance temporelle.

CHAPITRE V.

Suite du même sujet. Du respect dû à ses Père et Mère, Maîtres et Maîtresses.

1. Prenez garde de résister à vos pères et mères, et à vos maîtres, dans ce qu'ils vous défendent ou dans ce qu'ils vous commandent pour le réglement de vos mœurs. Ils sont tellement chargés de veiller sur votre conduite et votre instruction, que si vous commettez quelques fautes par leur négligence, ils en sont responsables à Dieu.

Vos pères et mères, de même que vos maîtres et maîtresses, sont obligés en conscience de vous défendre les occasions de péché, les veillées dangereuses, les fréquentations du cabaret et des personnes de différent sexe, les bals, les danses, l'assiduité aux jeux. S'ils étaient négligents jusqu'au point de vous laisser vivre à votre liberté, vous ne laisseriez pas que d'exposer votre conscience en vous trouvant dans ces occasions ; mais quand ils vous les défendent, vous faites un péché bien plus énorme en leur désobéissant.

Vos mères, filles chrétiennes, et vos maîtresses, aussi bien que vos pères et vos maîtres, sont de même obligés de veiller sur votre conduite et sur vos démarches, de prendre garde que vous soyez toujours habillées avec modestie, et décemment couvertes :

d'empêcher vos vanités et vos fréquentations mondaines. Si votre père et votre mère ne vous le défendent pas, ils pèchent ; vous péchez vous-même, si vous faites ces choses ; mais quand ils vous les défendent, votre péché, par votre désobéissance, en est plus grand.

Bien plus : (remarquez cet avis, jeunes gens,) vous devez tellement respecter les commandements de ceux qui sont chargés de votre éducation, que, quand même vous ne feriez aucun mal avec les personnes que vous fréquentez, vous ne laisseriez pas de pécher en les fréquentant, quand on vous l'a défendu ; parce que la défense de vos pères et mères, ou de vos maîtres, quand elle est légitime, est pour vous un commandement de Dieu même.

II. Si vos pères et mères vous donnent mauvais exemple par leurs paroles, par leur luxe, par leur vanité, par leurs débauches, et par leurs impiétés, ou par leurs larcins et leurs colères, ils sont criminels, et gardez vous bien de les imiter. S'ils vous maudissent et s'ils vous édifient mal, malheur à eux ; il faudrait mieux, pour un père et une mère, qu'ils fussent précipités au fond de la mer, que de scandaliser ainsi leurs enfants.

Mais aussi malheur à vous, si vous vivez comme eux, et si vous les imitez dans leurs vices. S'ils se damnent, ne vous damnez pas vous-même. Priez tous les jours pour eux : vous ne pouvez exercer une plus grande charité, que d'offrir à Dieu vos prières

et vos bonnes œuvres pour leur conversion. Prenez garde de jamais les scandaliser ; malheur à vous, si vous contribuez à leur colère et à leur damnation par votre indocilité et par votre libertinage.

III. N'oubliez pas, jeunes gens, que votre père, votre mère et vos maîtres, ont droit de vous corriger. Ils y sont même obligés quand vous le méritez. S une légère correction ne suffit pas, ils doivent en employer une forte. Il est même quelque fois louable aux parents de faire renfermer dans une maison de force un enfant indocile et vicieux. Si vos parents vous corrigent, quand vous l'avez mérité, vous devez les en aimer avec plus d'affection; ils ne vous corrigent que pour votre bien et pour vous rendre sage. Si vous n'avez pas mérité cette correction, souffrez-la avec patience, en vous souvenant que vos péchés en méritent bien davantage, et que Jésus-Christ a souffert sans se plaindre, la croix et la mort, quoiqu'il fût innocent.

Ne dérobez rien à vos parents. *Celui*, dit le Saint-Esprit, *qui dérobe à ses père et mère, et dit qu'il n'y a point de mal, est participant et coupable d'homicide.* Si vous dérobez pour la vanité, pour la débauche, pour le jeu, votre péché en est plus énorme.

Gardez-vous bien de jamais parler mal de vos père et mère, ou de vos maîtres. Ne vous plaignez jamais de votre beau-père ni de votre belle-mère ; supportez avec charité et en vue de Dieu leurs mauvaises humeurs, leurs imperfections ; ne parlez point

de leurs défauts, ni des disgrâces qu'ils vous font souffrir. Si on vous fait quelques chagrins, ayez patience : Jésus-Christ en a bien plus souffert de la part des Juifs : regarderez-vous comme un malheur pour vous de souffrir quelque chose pour son amour ?

En un mot, aimez, obéissez, respectez, assistez vos pères et mères ; consultez-les dans vos entreprises, surtout pour le choix de votre vocation. En quelque état, en quelque âge que vous soyez, n'oubliez jamais que Dieu vous commande de les honorer. Si vous le faites, soyez assuré que Dieu vous récompensera, et qu'il bénira votre famille. Au contraire, (je vous le répète,) si vous leur êtes dur et méchant, si vous les abandonnez, tôt ou tard, Dieu vous punira dans votre personne ou dans vos enfants. Lisez les exemples suivants, et profitez des instructions importantes qu'ils renferment.

EXEMPLE.

Il est rapporté dans les histoires du Japon un exemple digne d'admiration, et bien capable d'apprendre aux enfants combien grand doit être l'amour qu'ils doivent à ceux qui leur ont donné la vie. Trois jeunes hommes qui étaient pauvres, avaient leur mère depuis longtemps malade ; aimant tendrement cette mère, ils étaient très-affligés de voir que leurs travaux ne pouvaient suffire pour la nourrir et la soulager.

Il y avait alors une troupe de voleurs dans les forêts voisines de la ville de Méaco, capitale de

l'empire. L'empereur du Japon fit un édit, et promit une récompense à ceux qui amèneraient à la ville quelques-uns de ces voleurs. A cette nouvelle, le plus jeune des frères dont nous venons de parler s'avisa d'un expédient bien singulier pour avoir de quoi soulager leur pauvre mère. Il pria ses frères de le lier et de le faire passer pour voleur des forêts voisines. Ses frères eurent peine à consentir à une si étrange proposition. *Que craignez-vous*, leur dit ce jeune homme, *croyez-vous que Dieu m'abandonnera ? Et, après tout, si l'on me fait mourir, je suis content de sacrifier ma vie, pourvu que je puisse conserver celle de ma mère, et lui procurer du soulagement.*

Les deux frères, voyant son courage, consentirent à sa proposition, conduisirent ce jeune homme à Méaco, le garrottèrent et le présentèrent comme un voleur au Juge criminel, qui fit mettre celui-ci en prison, et donna aux deux autres une récompense. Mais comme le sang ne peut se démentir, on s'aperçut qu'ils avaient les larmes aux yeux quand ils se séparèrent, et qu'on mit le cadet en prison. On soupçonna du mystère, et un officier reçut ordre de les suivre secrètement pour savoir de quoi il s'agissait.

A peine furent-ils arrivés à la maison, que la mère leur demanda d'où ils venaient. Nous avons fait une bonne journée, lui dirent-ils ; voyez, ma mère, combien d'argent nous avons gagné pour vous

soulager. Dieu soit béni, dit-elle ; mais où est votre jeune frère ? N'en soyez pas en peine, lui répondirent-ils. Je veux savoir où il est, continua la mère ; qu'en avez-vous fait ? Vous ne me répondez pas ! Ah malheureux ! vous n'avez pas coutume de gagner tant d'argent en si peu de temps. Vous avez sans doute volé cet argent et fait quelque mauvais coup : peut-être que votre frère était avec vous, et que quelque accident lui est arrivé. Ces deux jeunes hommes voyant que leur mère s'affligeait de leur silence, lui dirent naïvement de quoi il s'agissait, lui racontèrent tout. La mère aussitôt poussa des cris et des lamentations en pleurant, demandant son fils qu'elle croyait perdu.

Dans ce moment l'officier, qui écoutait à la porte et qui avait entendu tout ce dialogue, entra, et dit à cette mère désolée : Rassurez-vous, pauvre femme, votre fils est vivant, il ne lui sera fait aucun mal. En effet, l'Empereur étant informé de ce fait, admira le courage de ce jeune homme, et l'amour qu'il avait pour sa mère ; il lui fit sa fortune et donna à la mère une pension pour le reste de ses jours.

Admirez dans cet exemple combien grande est la providence de Dieu envers les enfants qui aiment et qui assistent leurs pères et mères.

AUTRE EXEMPLE.

Une Dame de qualité, veuve, nommée Alexandrine, avait deux fils. L'aîné qui n'avait que dix ans, commençait déjà à dire de petites impertinences, des

paroles sales et des jurements. Sa mère le reprit et lui dit : " Quoi, mon fils, vous tenez de pareils dis-
" cours en ma présence ! Est-ce moi qui vous ai
" appris à parler de la sorte ? et quand même je se-
" rais assez malheureuse pour dire de telles paroles
" vous ne devriez jamais les prononcer ; apprenez
" que de tels discours ne conviennent qu'à des liber-
" tins, à des esprits malfaits ; à des enfants sans édu-
" cation et sans honneur."

L'enfant profita de cet avertissement, et n'osa jamais plus dire aucune mauvaise parole en présence de sa mère, mais il continuait d'en dire avec ses petits compagnons, La mère en fut avertie, et dit à son fils :—" Vous ne dites plus de mauvaises pa-
" roles en ma présence, mais vous en dites devant
" les autres, et vous n'avez point honte de les
" scandaliser. Et quoi, mon fils ! vous perdez donc
" la crainte de Dieu ? ne savez-vous pas que Dieu
" vous entend et vous voit partout ? Vous n'osez par-
" ler mal devant moi, et vous l'osez devant Dieu.
" Sachez que vous devez craindre Dieu plus que moi : il est votre Créateur, votre premier Père et votre Juge ; et il vaudrait mieux dire cent mau-
"vaises paroles devant moi, que d'en dire une en la
" présence de Dieu. Changez de conduite, mon fils ;
" car j'aimerais mieux vous voir mort à mes pieds,
" que de vous voir vivre dans une telle habitude, et
" je vous défends de ne plus fréquenter les compa-
" gnons qui vous ont appris à parler de la sorte."

Ces paroles firent une telle impression dans l'esprit de cet enfant, qu'il se corrigea et fut toujours soumis à sa mère. Dieu récompensa sa soumission : étant en âge, il entra en religion, où il fit de grands progrès dans les sciences et dans la vertu.

Le second fils d'Alexandrine ne fut pas d'un si bon naturel que l'aîné, mais il ne laissait pas d'être plus aimé de sa mère ; (car il arrive souvent que les pères et mères s'aveuglent, et qu'ils aiment plus un enfant vicieux que les autres.) Alexandrine reprenait son fils, mais il se moquait de tous ses avis, et fréquentait malgré elle de jeunes libertins qui lui gâtaient l'esprit, qui ne lui parlaient que de divertissements et de plaisirs, et ne lui inspiraient que du dégoût pour le travail, et du mépris pour sa mère. De telles fréquentations pervertirent tellement le cœur du jeune homme, qu'il perdit enfin tout respect à sa mère, s'abandonna à la débauche, à l'impureté et aux jeux. La mère en pleurait et l'avertissait ; mais ce n'était pas assez, il fallait le corriger sévèrement, quand il était temps, ou le faire mettre dans une prison pour arrêter ses désordres.

Ce jeune homme, malgré la défense de sa mère fréquentait une fille qui l'attirait, et qui ne lui convenait pas. Il se maria avec elle, fit même un procès à Alexandrine sa mère, pour jouir du bien de feu son père, mais il n'en jouit pas longtemps. Étant un jour allé à la promenade avec sa nouvelle épouse, il fit un faux pas, se laissa tomber à la porte de la

ville, et fut écrasé sous les roues d'un carrosse qui passait. La nouvelle en fut d'abord portée à sa mère : " Ah, mon Dieu ! s'écria-t-elle, " voilà la punition des désobéissances de mon fils et " des chagrins qu'il m'a faits. Je demande au moins " au Seigneur, que ce misérable enfant ait le temps " de se reconnaître, et de rentrer dans la grace de " Dieu." Cette mère éplorée courut voir son fils ; à peine fut-elle arrivée, qu'il expira entre ses bras, sans confession et sans sacrements.

N'oubliez jamais cet exemple, et souvenez-vous que si vous faites des chagrins à vos père et mère, tôt ou tard il vous arrivera quelque accident funeste. *Celui-là est maudit de Dieu*, dit l'Ecriture, *qui chagrine sa mère.*

CHAPITRE VI.

De l'Humilité et de la Superbe.

L'HUMILITE' est le fondement des autres vertus, elle les conserve et les fait croître ; la superbe au contraire les fait perdre, ou empêche de les acquérir.

La superbe est une estime déréglée de nous-même, une vaine complaisance en nos bonnes qualités, et un désir outré d'être estimé des autres. Ce vice pernicieux se glisse dans l'esprit des jeunes gens, à mesure qu'ils croissent en âge, et qu'ils se croient savants ou riches, ou plus parfaits que les

autres. Cet orgueil les rend incapables d'une saine éducation, rend inutiles en eux les instructions et les impressions de la grace, les éloigne de Dieu ; et *Dieu*, à son tour, *leur résiste*, et se retire de leur cœur. L'orgueil enfin les aveugle, et les conduit à leur perte.

" Mon fils, prends garde que la superbe ne domine jamais en ta pensée ni en tes paroles, parce qu'elle est la première cause de tous les malheurs," disait le saint homme Tobie à son fils. Pour combattre l'orgueil, il faut s'appliquer à la pratique de l'humilité ; je n'entends pas une humilité hypocrite, qui ne consiste qu'en paroles, et en une vaine démonstration de bas sentiments de soi-même. Telle est la fausse humilité de certaines personnes qui paraissent humbles au dehors tandis qu'elles ont au dedans un cœur superbe. L'humilité doit être sincère ; que cette humilité soit dans le cœur ; qu'elle paraisse dans votre conduite. Pratiquez cette vertu, par rapport à vous, à Dieu, et aux hommes.

I. Soyez humble par rapport à vous-même. " Ne vous élevez pas en votre pensée," dit le Sage ; c'est-à-dire, ne vous estimez point vous-même ni pour votre beauté et vos agréments : la gloire que l'on tire de ces choses est basse et frivole, elle est une marque d'un esprit faible et vain. Ne vous estimez jamais pour vos talents, pour votre industrie, pour votre esprit ni pour votre science ; ce sont des dons de Dieu ; or vous faites injure à Dieu, quand vous cherchez votre propre gloire dans ses dons.

Vous faites encore plus d'injure à Dieu, quand vous vous estimez pour votre vertu, parce qu'elle vient encore moins de vous. S'en glorifier, c'est la perdre. Croire avoir de la vertu, c'est manquer de la vertu principale, qui est l'humilité : il arrive même souvent, que tel qui croit avoir quelques vertus, n'en a peut-être aucune. Vous vous rassurez sur quelques bonnes qualités que vous croyez avoir, tandis que vous avez lieu de trembler à la vue des vertus qui vous manquent. Ne savez-vous pas d'ailleurs, qu'un de vos défauts caché a vos yeux, est capable de l'emporter sur vos prétendues vertus ; et que *vos justices*, vos bonnes œuvres, sont devant Dieu, selon la parole du Prophète Isaïe, *comme un linge souillé* ? S'il y a en nous quelque chose de bon, nous devons en donner toute la gloire à Dieu seul, qui en est l'auteur, et non pas à nous, qui n'avons de notre fonds que l'ignorance, le péché et la misère.

II. Soyez humble envers Dieu, dans la considération de sa grandeur, devant laquelle vous êtes *comme un rien*. Humiliez-vous à la vue de sa puissance et de sa majesté souveraine, qui fait trembler les Anges mêmes. Reconnaissez les offenses que vous avez commises contre cette grandeur infinie ; les bienfaits sans nombre que vous avez reçus de sa bonté ; l'abus que vous avez fait de ses graces, sans lesquelles vous ne pouvez rien faire pour le salut ; le compte que vous en rendrez au Jugement, et le danger de damnation où vous êtes continuelle-

ment exposé. Si vous faites ces réflexions, vous ne trouverez que trop de sujets de vous humilier et de vous confondre devant celui qui doit vous juger.

III. Soyez humble envers les hommes. Il est facile d'être humble à l'égard de Dieu ; car comment une misérable créature ne s'abaisserait-elle pas devant son Créateur et son Juge ? mais il n'est pas facile d'être humble envers tous les hommes ; il est néanmoins nécessaire de l'être. Or, parmi les hommes, les uns sont au-dessus de vous, les autres vous sont égaux, et les autres sont vos inférieurs.

1. Quant aux premiers, soyez respectueux et obéissant envers tous ceux qui ont autorité sur vous ; trouvez bon qu'on vous avertisse de vos defauts, qu'on vous reprenne, qu'on vous corrige ; et soyez soumis à ceux qui ont droit de vous commander. Honorez tous ceux qui vous surpassent en âge, en science, en qualité, &c. Respectez les vieillards, prenez garde de les insulter, de contrefaire leurs manières, de vous moquer de leurs faiblesses, de leur parler avec mépris et avec hauteur, de leur faire des grimaces, des menaces, de les chagriner. L'exemple que l'Ecriture Sainte nous rapporte de quarante enfants, qui, s'étant moqués du Prophète Elisée, qui était un saint vieillard, en l'appelant par raillerie, *tête chauve*, furent en punition dévorés par des ours ; cet exemple, dis-je, doit nous faire comprendre, que ces sortes de péchés attirent quelquefois les châtiments de Dieu sur ceux qui en sont coupables.

2. Quant à vos égaux, traitez-les tous avec déférence, sans vous en faire accroire, sans être enflé de votre rang, et des honneurs qui vous sont dus, sans vouloir précéder les autres. Laissez ces vanités aux âmes faibles, et aux esprits bas. Un esprit bien fait ne se repaît jamais de ces honneurs imaginaires ; il conserve son rang avec modestie, quand il est nécessaire : mais il le conserve sans orgueil et sans faste, sans contestation et sans aigreur.

Ceux qui vivent dans une même famille, les enfants et les domestiques, les beaux-frères et les belles-sœurs doivent avoir les uns envers les autres beaucoup de condescendance et d'humilité ; se soulager, s'entr'aider, se supporter avec patience et ne jamais se quereller ; que les plus grands aiment et excusent les petits, que les petits aient du respect pour les grands. Qu'il n'y ait jamais entr'eux aucune envie, parce que l'envie est le vice du démon, et met le désordre partout.

Les jeunes gens doivent être serviables et complaisants ; faire volontiers ce qui se présente ; prévoir ce qui est à faire dans la maison ; prévenir les besoins des autres, faire eux-mêmes ce qu'un domestique devrait faire, pour le soulager ; ne pas faire attention si les autres font autant d'ouvrage qu'eux, et ne pas s'en plaindre ; mais au contraire, par une sainte émulation, tâcher de faire plus que les autres. Ceux qui sont ainsi prévenants et patients, et qui aiment à rendre service, sont véritablement humbles et sont biens de Dieu.

3. Quant aux inférieurs, c'est-à-dire, à ceux qui sont au-dessous de vous, soyez affable, et à tous ceux qui vous servent, les considérant comme vos frères et vos sœurs, " Maîtres, dit l'Apôtre St. Paul, traitez vos domestiques avec douceur, n'usant ni de menace ni de rigueur, vous souvenant que vous avez un maître commun avec eux dans le ciel, qui n'a égard ni à la qualité de maître, ni à celle de serviteur." Rendez-vous accessible et aimable à tous les autres qui sont de moindre condition que vous, surtout envers les pauvres selon ce précepte du Sage : *Rendez-vous affable aux pauvres gens* : ils sont peut-être plus élevés que vous devant celui qui sonde les cœurs. Soyez prompt à leur rendre service, et à les secourir dans leurs besoins.

4. Enfin pour réprimer la superbe et l'orgueil, considérez ce que c'est que l'homme, et ce qui suit après la mort. " De quoi te glorifies-tu, ô terre ! ô cendre ! s'écrie le Sage. Les puissants d'entre les hommes n'ont qu'une vie courte : aujourd'hui roi, demain rien. Et quand l'homme sera mort, son corps deviendra la pâture des bêtes, des serpents et des vers." Quel sujet de s'humilier !

Ne considérez pas ce qui est au dehors de vous. Ces biens que vous possédez, ces vêtements brillants qui vous environnent, cette beauté qui vous rend si vain, ces amis qui vous flattent, cet emploi, ce crédit qui vous élèvent au-dessus des autres, tout cela n'est pas vous, ne vient pas de vous, et ne vous rend pas

meilleur, ni plus honnête homme ; c'est peut-être ce qui fera un jour votre malheur et votre perte. Mais considérez ce que vous êtes dans vous-même, et ce qui vient de vous. C'est l'avis de Saint Bernard : " Si l'homme, dit ce saint docteur, se considère " attentivement, il ne trouvera en lui-même que des " sujets de confusion et d'humilité. Sa conception est " dans le péché, sa naissance dans la misère ; sa vie " une suite de travaux : sa mort inévitable ; et après " sa mort, il ne lui restera que l'infection, la pourriture " et la poussière. Voilà toute la destinée de son corps " en cette vie ; mais pour l'âme, il lui reste à subir " le jugement de Dieu, pour y recevoir la décision " de son bonheur ou de son malheur éternel ; et ce " jugement sera terrible aux plus saints." Voilà, créature vaine et pécheresse, ce que vous êtes ! De quoi donc vous glorifiez-vous ? Loin de chercher à paraître, allez plutôt vous cacher et vous confondre, et pensez bien plus à gémir sur votre misère, sur votre néant et sur vos crimes qu'à vous élever.

CHAPITRE VII.

De l'obéissance.

L'OBEISSANCE est un effet de l'humilité. Or, le vrai caractère d'un esprit humble est d'être soumis à ceux qui ont autorité sur nous, et de se dépouiller de sa propre volonté pour faire celle des autres. O que cette vertu est rare ! mais qu'elle est nécessaire,

puisque sans l'obéissance et le détachement de sa propre volonté on ne peut parvenir à la sainteté. *L'esprit du juste*, dit le Saint-Esprit, *méditera l'obéissance*. Un enfant désobéissant, est un monstre par les déréglements et les crimes dans lesquels son indocilité l'entraîne ; c'est pour cette raison que St. Paul faisant un dénombrement des grands pécheurs, place dans ce rang *les enfants sans obéissance*.

Aimez donc l'obéissance, jeunes gens, soumettez-vous avec humilité et avec amour à vos parents, à vos maîtres, et à tous ceux qui ont autorité sur vous. Je vous dis d'obéir avec humilité et avec amour, parce que ce n'est pas obéir comme il le faut, si on n'obéit pas saintement, et en vue de Dieu. L'obéissance rendue par une crainte purement servile, ou par force, est une obéissance d'esclave, qui n'a aucun mérite, et qui n'est pas une vertu. Obéissez dans le désir de plaire à Dieu, et de faire votre devoir.

Estimez-vous plus heureux de faire la volonté des autres, que la vôtre. C'est leur propre volonté qui cause la perte des hommes, surtout des jeunes gens. Elle est un mauvais guide qui les conduit dans le précipice. Ecoutez cet oracle du Saint-Esprit : *l'homme obéissant racontera ses victoires*, c'est-à-dire, si vous êtes soumis, vous jouirez du fruit des victoires que vous aurez remportées sur vos plus dangereux ennemis, qui sont votre propre esprit et vos mauvaises inclinations. Vous reconnaîtrez avec consolation combien l'obéissance vous aura été avantageuse,

puisqu'elle vous attirera les faveurs et les bénédictions de Dieu.

EXEMPLE.

Être soumis et obéissant à un père, à une mère qui sont intraitables et austères, les aimer malgré leurs vices grossiers et leur ingratitude est une vertu rare, et d'un grand mérite ; telle fut la vertu d'un jeune homme nommé Joachim. Il avait un père et une mère qui étaient pauvres, mais très-méchants et jureurs. Des parents si mal élevés n'étaient pas capables de donner à leur fils une éducation chrétienne ; mais ce fils tomba heureusement entre les mains d'un zélé confesseur, qui lui inspira tant d'amour et de respect pour ses père et mère, que ce jeune homme ne s'écarta jamais de son devoir en ce point et fut toujours docile et soumis.

Quand il eut quinze ans, son père lui dit d'aller servir, parce qu'il ne pouvait plus le nourrir. Joachim obéit. Il eut le bonheur de rencontrer un bourgeois, nommé Eugène, homme riche et craignant Dieu, qui le prit à son service. Jamais domestique ne fut plus affectionné à son maître, ni enfant plus attaché à ses père et mère que Joachim, leur donnant pour les aider à vivre, tout ce qu'il gagnait. Au bout de huit ans, ses sœurs se marièrent : son père et sa mère qui étaient âgés, restèrent seuls, et lui mandèrent de s'en retourner. Joachim ne balança pas un moment, se fit un devoir de quitter Eugène son bon maître, pour obéir à son père.

Ce maître tâcha de le retenir, lui promit d'augmenter ses gages, s'il voulait rester avec lui. J'aime mieux obéir à mon père et à ma mère, répondit Joachim, que de gagner les plus gros gages : je puis me passer de vos gages, mais mes parents ne peuvent se passer de moi. N'en sois point en peine, lui dit son maître, j'aurai soin de leur entretien : et après tout, tes père et mère ne méritent guères tes services, puisque tu n'as reçu d'eux que des coups et des malédictions. N'importe, répondit Joachim, je ne veux pas les abandonner dans leur vieillesse. Quelque mauvais qu'ils soient, ils sont toujours mes père et mère ; je suis toujours leur enfant ; et je sens ce que Dieu et la nature demandent de moi à leur égard. Va, mon cher ami, dit Eugène, Dieu te bénira, parce que tu es un enfant d'obéissance. Joachim retourna donc auprès de son père et de sa mère. On ne peut dire combien de peine il eut pour les nourrir et pour gagner leur vie. Pour toute récompense de son obéissance et de ses services, il ne recevait d'eux que des injures ; mais il souffrait tout en silence et sans se plaindre.

Une obéissance et une patience si courageuses ne furent pas sans récompense. Joachim par sa vertu mérita de trouver une fille vertueuse qui lui donna du bien, à laquelle il se maria : il vécut avec elle dans la crainte de Dieu, et dans une grande paix. Sur le point de mourir, il fit venir ses enfants, et leur dit : « Mes chers enfants, la plus grande consolation

" que j'ai eue en ma vie, et la plus grande que j'aie à
" présent, c'est d'avoir toujours été soumis à mes
" père et mère. C'est à cette obéissance que je dois
" ma fortune ; j'espère qu'en vue de cette obéissance
" que j'ai toujours eue en vue de Dieu, et pour son
" amour, le Seigneur me fera miséricorde. Je vous
" recommande d'avoir de même toujours Dieu en
" vue, et beaucoup de soumission et de respect pour
" vos père et mère. Si vous suivez ce dernier avis
" que je vous donne, Dieu ne vous abandonnera
" jamais."

CHAPITRE VIII.

De quelle manière les jeunes gens doivent recevoir les avis et les corrections.

I. La sagesse et la raison se trouvent rarement dans l'enfance et dans la jeunesse ; c'est pour cela que le Saint-Esprit a dit que *la folie est comme l'apanage des jeunes gens, et que la correction les met en fuite ;* c'est-à-dire la crainte du châtiment fait dans la jeunesse, ce que la raison même ne peut encore faire.

Un père n'est donc pas un bon père, mais un méchant père ; une mère est de même une mauvaise mère, lorsqu'ils ne font ni réprimande ni correction à leurs enfants. *C'est haïr ses enfants*, dit le Sage, *que de leur épargner la verge.* Les défauts qu'on laisse croître dans le cœur causeront un jour leur perte, et seront une source de chagrins pour leurs parents.

Il faut corriger les enfants de bonne heure : c'est en vain qu'on entreprendrait de redresser ou d'arracher un vieil arbre tortu ; de même aussi c'est vainement ou très-difficilement qu'on prétendrait redresser la conduite d'une personne qui a pris un mauvais pli dans sa jeunesse, et qu'on tâcherait d'arracher des vices qui ont jeté de profondes racines dans son cœur.

Trop de complaisance et de douceur aux jeunes gens les conduit aux enfers ; une sage sévérité, un châtiment raisonnable les en délivre, dit le Sage. Ce serait une cruauté de ne pas retenir un enfant qui va étourdiment se jeter dans un feu ou dans un abîme : pourquoi donc ne le corrigez-vous pas, lorsque par ses vices il se précipite en enfer ?

II. Souvenez-vous donc, jeunes gens, que si vos parents et vos maîtres sont obligés de vous reprendre et de vous corriger par charité, vous êtes obligés d'écouter leurs réprimandes et leurs avis avec docilité, et de recevoir leurs corrections avec patience et soumission. Ils doivent vous reprendre quand vous avez péché ; les avis et les instructions, qu'ils vous donnent, sont, dit le St. Esprit, *une loi que vous ne devez pas mépriser.* Si leurs réprimandes ne vous rendent pas sages, ils doivent y ajouter le châtiment.

Quand il vous semble que vous ne méritez pas le châtiment, faites réflexion que si vous ne le méritez pas pour cette faute, vous le méritez pour beaucoup d'autres, et qu'il vaut mieux souffrir étant innocent, dit St. Pierre, que de souffrir étant coupable ;

qu'enfin il faut vous accoutumer de bonne heure à souffrir avec patience, à l'exemple de J. C., qui a souffert innocemment et sans se plaindre, les supplices et la mort.

Si vos parents et vos maîtres vous châtient lorsque vous avez péché, juré, menti ou dérobé ; lorsque vous vous êtes querellé et battu ; lorsque vous dites des paroles trop libres et peu séantes ; lorsque vous fréquentez certaines compagnies, ou que vous sortez malgré eux ; lorsque vous vous livrez à la vanité, ou lorsque vous leur parlez avec hauteur et sans respect ; souvenez-vous qu'ils font leur devoir, en vous reprenant et en vous corrigeant. Gardez-vous bien d'en murmurer, ne vous en plaignez pas, même à vos amis : mais bénissez Dieu de vous avoir donné des parents et des maîtres, qui par charité veillent sur vous, pour vous empêcher de devenir vicieux et de vous perdre.

Si vous êtes sage, demandez vous-même la correction à votre père ou à votre mère, lorsque vous êtes tombé dans quelque faute. Si vous connaissez le prix d'une sainte et prudente correction, vous vous réjouirez bien plus d'être châtié que d'être épargné. Le jour viendra peut-être, que vous pleurerez amèrement de ce qu'on ne vous aura pas corrigé dans votre jeunesse. Combien de malfaiteurs condamnés à mort par la justice, qui, se voyant entre les mains du bourreau, ont dit publiquement sur l'échafaud ces lamentables paroles ; *Jeunes gens, profitez de mon*

triste exemple ; vous, pères et mères, apprenez à corriger vos enfants. Si j'avais été corrigé dans ma jeunesse, je ne serais pas tombé dans le malheur où vous me voyez.

EXEMPLE.

Saint Augustin, sans un miracle de la grace se fût perdu sans ressource par la liberté dans laquelle il fut élevé dès son enfance. Patrice, son père, loin de le reprendre et de veiller sur sa conduite, ne faisait que rire de ces petites impertinences, comptait pour rien ses petites sottises, les fréquentes vivacités, et la continuelle dissipation de cet enfant ; comme font encore aujourd'hui plusieurs pères idolâtres de leurs enfants, qui les aiment éperdument. Ste. Monique, sa mère, l'avertissait, le reprenait et le corrigeait. Mais de quoi servent les faibles corrections d'une mère, lorsqu'elles ne sont pas soutenues par la vigilance et l'autorité du père ? Patrice mourut, et la liberté dans laquelle il avait laissé vivre Augustin son fils, entraîna ce jeune homme dans toutes sortes de désordres, et même dans l'hérésie des manichéens.

Dieu touché des larmes de Monique, et des prières que cette sainte veuve faisait incessamment pour la conversion de ce jeune libertin, se servit des instructions de Saint Ambroise, son pasteur pour lui ouvrir les yeux sur ses égarements. Augustin étant converti, ne cessa de pleurer le reste de sa vie les déréglements de sa jeunesse, et la mauvaise éducation que son père lui avait donnée. *Ah, mon Dieu !*

s'écriait-il, *que j'étais à plaindre dans les jours de mon aveugle jeunesse ! Je m'éloignais de vous, Seigneur, en suivant le penchant de mes folles passions ; et mon père, loin de me corriger et de me reprendre, riait de tout. Je me perdais, et il avait la cruauté de me voir courir à ma perte. Tous les vices croissaient dans mon cœur, comme de mauvaises herbes dans une terre inculte ; et il n'y avait point de main charitable pour les arracher.*

Profitez des sentiments de ce grand saint, jeunes gens, et regardez comme une faveur du ciel lorsque vous avez des parents et des maîtres qui ont la charité de veiller sur vous, et de vous reprendre. Plus ils vous corrigent à propos, plus vous devez les aimer.

CHAPITRE IX.

De l'amour du prochain.

L'AMOUR du prochain est une vertu fondamentale du christianisme ; puisque toute la morale de Jésus-Christ est fondée sur deux lois : *Aimer Dieu sur toutes choses, et le prochain comme soi-même.* Vertu néanmoins rare et mal observée.

La plupart croient que pour aimer le prochain c'est assez d'aimer ses parents, ses amis, ceux de qui on attend quelque avantage et qu'on peut-être indifférent pour les autres. Aimer de la sorte, ce n'est pas aimer le prochain, mais c'est s'aimer soi-même.

On élève les jeunes gens dans cette erreur. On leur apprend à n'aimer que ceux qui leur font du bien,

et on leur inspire de haïr ceux qui leur font du mal. Les pères et mères ne parlent souvent dans leur famille que des défauts, des vices, des mauvaises manières, de la mauvaise foi des voisins, de ceux qui leur portent envie et qui leur font du tort. Ils détruisent ainsi par leur exemple et par leurs discours l'esprit de charité pour le prochain dans leurs enfants. Ces pères et mères imprudents font-ils réflexion aux funestes suites du défaut de charité ? N'est-ce pas de ce défaut de charité que vient le peu d'estime et de respect que les hommes ont les uns pour les autres ? les trahisons et les rancunes, les impatiences et les murmures, la dureté pour les pauvres et les misérables, les divisions des familles, les querelles, les jalousies, les médisances ? De là enfin tant de désordres qui déshonorent la religion, et qui perdent les chrétiens.

Il est donc important d'instruire la jeunesse sur ce point, et de la désabuser d'une erreur si funeste. Cette erreur vient de l'ignorance de trois choses ; ils ne savent point quel est le prochain qu'il faut aimer, par quel motif il le faut aimer, ni en quoi consiste cet amour.

I. Le prochain qu'il faut aimer, sont tous les hommes, pauvres et riches, bons et méchants, amis et ennemis, et même ceux qui nous font le plus de mal. Cette obligation d'aimer tous les hommes est si étroite, que, sans cet amour, sans cet esprit de charité, on ne peut être sauvé. Quand de tous les hommes qui sont sur la terre, il n'y en aurait qu'un

seul que je n'aimasse pas, ou que je haïsse, ce serait assez pour être damné.

II. Le motif pour lequel il les faut aimer, est qu'ils sont tous enfants de Dieu, créés à son image, rachetés du sang de Jésus-Christ ; que Dieu qui est notre père commun, veut que nous les aimions tous comme nos frères ; que Jésus-Christ notre Sauveur nous a commandé de les aimer, et que lui-même les aime tous. Ce serait être bien déraisonnable de ne pas aimer ceux qu'un Dieu a aimés plus que sa vie, et pour lesquels, quelqu'indignes qu'ils fussent, il a voulu mourir.

III. Cet amour consiste en trois choses :

1er. Vouloir du bien à tous. 2e. En faire quand on on le peut. 3e. Supporter, excuser et cacher leurs défauts. Voilà la vraie charité du prochain, la marque du vrai Chrétien, sans laquelle on ne peut plaire à Dieu.

1. Souhaitez du bien à tous, et soyez véritablement affligé lorsqu'il leur arrive du mal : considérant tous les hommes, même vos ennemis, comme vos frères. Soyez affable, doux et complaisant. Ayez compassion de ceux qui sont affligés. Ne portez point envie aux riches, ni à ceux qui sont en prospérité. Aimez les bons à cause de leur vertu, les méchants afin qu'ils deviennent bons ; souhaitez de la persévérance aux premiers, et la conversion aux autres. Si un homme est méchant et grand pécheur, il faut haïr son péché, qui est l'ouvrage de l'homme,

mais il faut aimer sa personne, qui est l'ouvrage de Dieu.

2. Faites du bien à tous, car c'est peu de chose de vouloir du bien, si on ne le fait quand on le peut. Nous pouvons procurer trois sortes de biens au prochain ; les biens du corps, les biens de l'honneur, et les biens de l'âme.

Quand aux biens du corps, vous devez faire deux choses. 1. Ne jamais rien dérober à qui que ce soit, et ne rien faire contre le droit d'autrui. Outre le péché que vous feriez, vous contracteriez encore l'obligation de rendre ce que vons auriez pris, et de réparer le droit que vous auriez violé. O le funeste vice, dans une jeune personne, que d'être porté au larcin ! Il est bien à craindre que ceux qui s'accoutument à faire de petits et de fréquents larcins, soit en fruits, soit en grains, soit en d'autres choses, ne soient un jour de grands larrons, et ne fassent une fin misérable. 2. Assistez le prochain dans ses nécessités par des libéralités, par de fréquentes aumônes. O l'admirable vertu dans les jeunes gens que la miséricorde et la compassion pour les pauvres ! Heureux ceux qui peuveut dire avec Job, *que la compassion a crû avec eux dès leur enfance !* Elle attirera sur eux les bénédictions de Dieu pendant leur vie et à leur mort.

Quant à l'honneur, vous devez le conserver au prochain. N'en parlez jamais désavantageusement quelque méchant qu'il soit, quelque tort même qu'il vous ait fait, si ce n'est pour son bien, ou pour une

autre bonne fin. Évitez les calomnies et les médisances empêchez même, si vous le pouvez, qu'on n'en fasse en votre présence. Si on accuse le prochain d'une faute qu'il n'a point faite, prenez sa défense. Si on découvre le mal qu'il a fait, tâchez de l'excuser, empêchez qu'on n'en parle davantage. Dites le bien qu'il a fait, ou quelqu'une de ses bonnes qualités. Témoignez que la médisance vous déplaît et engagez, celui qui parle, à épargner la réputation d'autrui.

Les biens de l'âme, qui sont la vertu et le salut, étant les plus grands de tous les biens, il faut tâcher de les procurer au prochain. Vous le ferez en priant pour lui, en le retirant du vice et des occasions, par quelques sages avis ; en l'avertissant avec douceur de son devoir, ou en le faisant avertir ; en lui donnant de prudents conseils et de bons exemples.

Tâchez de remplir ces devoirs de charité, surtout envers vos amis, vos compagnons, vos domestiques, et envers ceux avec qui vous vivez. C'est véritablement aimer le prochain, que de l'aimer pour le bien de son âme et pour son salut ; mais c'est le haïr, c'est manquer de charité, que de faire tort à son âme en le portant au péché, et en le scandalisant par des paroles et par des exemples pernicieux.

3. Une troisième marque de l'amour du prochain, c'est de supporter ses défauts, d'excuser les fautes d'autrui autant que la prudence le permet, et de penser avantageusement de tout le monde. C'est pourquoi il ne faut pas être prompt à blâmer et à juger les autres, ni les reprendre sans savoir surement

s'ils ont tort. Souvent on se trompe dans le jugement qu'on forme sur le compte d'une personne, ou parce qu'ordinairement on est mal informé, ou parce qu'on est prévenu, ou parce qu'on ne l'aime pas, ou qu'on a de l'envie. Quand on reprend les autres, que ce soit avec prudence et jamais avec aigreur. Ne reprenez pas une personne, quand une répréhension ne servira de rien à son amendement, ni à l'édification des autres. Si, en ne le reprenant pas, vous sembliez approuver le vice, dans ce cas reprenez avec discrétion.

Enfin, la grande règle de l'amour du prochain consiste *à juger du prochain par nous-meme*, et à pratiquer cette importante maxime, que l'Écriture et la nature nous enseignent : *Ne faites jamais à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse ;* au contraire, faites aux autres le bien que raisonnablement vous voudriez qu'on fît à vous-même. Souffrez, supportez les défauts d'autrui avec charité, comme vous voudriez qu'on supportât les vôtres, qui sont encore plus grands. Ce n'est pas aimer le prochain que de ne vouloir rien souffrir de lui. Dieu nous souffre longtemps, quelque misérables que nous soyons à ses yeux ; pourquoi ne souffririons-nous pas les autres ?

EXEMPLE.

Nous lisons dans la vie des Saints Pères du désert, un exemple de charité bien singulier. Un solitaire rencontra dans le chemin un pauvre estropié couvert

d'ulcères et de pourriture ; et dans un état si misérable, qu'il ne pouvait ni gagner sa vie, ni se traîner. Le solitaire, touché de compassion, le porta dans sa cellule, et lui donna les soulagements qu'il put. Ce pauvre ayant repris des forces, le solitaire lui dit : Voulez-vous, mon cher frère, demeurer avec moi ? je ferai ce que je pourrai pour vous nourrir : nous prierons et nous servirons Dieu ensemble. O que vous me causez de joie, répondit le pauvre ; que je suis heureux de trouver dans votre charité une ressource à ma misère !

Le solitaire, qui avait peine à gagner sa vie, redoubla son travail pour avoir de quoi nourrir son pauvre, et le nourrissait même mieux que lui ; mais au bout de quelque temps ce pauvre commença à murmurer contre son hôte, et se plaignit qu'il le nourrissait mal. Hélas ! mon cher ami, lui dit le solitaire, je vous nourris mieux que moi-même : je ne puis faire autre chose pour vous que ce que je fais. Quelques jours après, cet ingrat recommença ses plaintes, et vomit contre son bienfaiteur un torrent d'injures. Le solitaire les souffrit avec patience, sans répondre une parole. Le pauvre fut honteux d'avoir parlé de la sorte à un saint homme qui ne lui faisait que du bien, et lui demanda pardon ; mais il tomba bientôt dans ses inquiétudes, et prit une telle haine contre ce bon solitaire, qu'il ne pouvait plus le supporter. Je suis ennuyé de vivre avec toi, lui dit-il ; je veux que tu me reportes dans le chemin où tu

m'as trouvé ; je ne suis pas accoutumé d'être si mal nourri. Le solitaire lui demanda pardon, lui promettant qu'il tâcherait de le mieux traiter.

Il fut inspiré d'aller chez un honnête bourgeois du voisinage, demander un peu de meilleure nourriture pour cet estropié. Venez tous les jours, lui dit le bourgeois, chercher de quoi le nourrir. Le pauvre en parut content ; mais au bout de quelques semaines, il commença à faire de nouveaux et de piquants reproches au solitaire Va, lui dit-il, tu n'es qu'un hypocrite, tu fais semblant d'aller chercher l'aumône pour me nourrir, et c'est pour toi, tu manges le meilleur en secret et tu ne me donnes que tes restes. Ah ! mon frère, lui dit le solitaire, vous me faites tort ; je vous assure que je ne demande jamais rien pour moi, que je ne touche pas même un morceau de ce qu'on me donne pour vous. Si vous n'êtes pas content des services que je vous rends, ayez au moins patience pour l'amour de Jésus-Christ, en attendant que je fasse mieux. Va, je n'ai pas besoin de tes remontrances, lui répliqua ce pauvre, et tout de suite il se saisit d'un caillou, le jeta à la tête du solitaire, qui évita le coup ; ensuite ce malheureux prit un gros bâton dont il se servait pour se traîner, et en donna un si rude coup au solitaire, qu'il le fit tomber. Dieu vous pardonne, lui dit le solitaire ; pour moi je vous pardonne, pour l'amour de lui, le mauvais traitement que vous me faites. Tu dis que tu me pardonnes, répliqua le pauvre, mais ce n'est

que du bout des lèvres ; car tu voudrais déjà me voir mort. Je vous assure, mon frère, lui dit tendrement le solitaire, que c'est de tout mon cœur que je vous pardonne. Ce bon solitaire voulut l'embrasser pour marque de réconciliation : dans le moment le pauvre le prit par la gorge, lui déchira le visage avec les ongles, et voulut l'étrangler. Le solitaire s'étant débarrassé de ses mains, ce furieux lui dit : Va, tu ne mourras jamais que de mes mains.

Ce charitable solitaire eut patience avec lui pendant trois ou quatre années. Pendant tout ce temps on ne peut dire les indignités et les cruautés que ce pauvre lui fit essuyer, lui disant à tout moment qu'il voulait qu'il le reportât où il l'avait trouvé, qu'il aimait mieux mourir de faim ou de froid, ou être dévoré par les bêtes, que de vivre avec lui.

Le solitaire ne savait à quoi se déterminer ; d'un côté il craignait qu'en reportant ce pauvre où il l'avait trouvé, il ne périt de misère ; d'un autre côté, il appréhendait de perdre la patience avec lui. Dans cette perplexité, il alla consulter saint Antoine sur ce qu'il devait faire.

Saint Antoine lui parla en homme inspiré de Dieu, et lui dit : Ah ! mon fils, prenez garde ; la pensée que vous avez de quitter ce pauvre, est une tentation du démon qui veut vous ôter votre couronne. Si vous l'abandonnez, Dieu ne l'abandonnera pas. Mais mon père, reprit le jeune solitaire, je crains de perdre la patience avec lui. Et pourquoi la perdriez-

vous, répliqua le saint ? Ne savez-vous pas que c'est envers ceux qui nous font le plus de mal qu'il faut exercer plus généreusement notre charité ? Quel mérite auriez-vous d'avoir de la patience avec une personne qui ne vous ferait jamais de mal ? La charité est une vertu courageuse, qui ne regarde pas les vices de l'homme, mais qui ne regarde que Dieu. Ainsi, mon fils, gardez ce pauvre ; plus il est méchant, plus vous devez avoir pitié de lui. Tout ce que vous lui ferez par charité, Jésus-Christ le tiendra fait à lui-même. Faites voir par votre patience que vous êtes disciple d'un Dieu souffrant : et souvenez-vous que c'est par la patience et par la charité qu'on reconnait un chrétien. Regardez ce pauvre comme celui dont Dieu se sert pour travailler à votre couronne.

Le solitaire suivit l'avis de saint Antoine ; il eut plus de charité pour ce misérable qu'auparavant, et ne cessait de prier pour lui. Dieu bénit une patience si courageuse. Ce pauvre se convertit enfin, et vécut le reste de ses jours dans la pénitence et la sainteté.

O bel exemple de charité, qui confondra un jour tant de gens qui ne veulent pas seulement souffrir une parole ou une injure. Sans charité vous ne serez jamais sauvé quand même vous feriez des miracles. Or il n'y a point de charité où il n'y a point de patience. Ce n'est pas aimer le prochain selon Dieu, quand on ne veut pas souffrir de lui, ni supporter ses défauts : ce n'est pas assez de le

souffrir et de les supporter une fois, il faut toujours les supporter.

CHAPITRE X.

De la chasteté.

L'HUMILITE' et l'obéissance empêchent les déréglements de l'esprit et du cœur; et la chasteté ceux du corps.

La chasteté est une vertu qui déteste les plaisirs illicites de la chair; qui réprime les pensées, les désirs et les sentiments des sales voluptés, parce qu'elles déplaisent à Dieu et souillent l'âme.

La chasteté convenable à chaque état est nécessaire dans tous les âges ; mais il n'y en a point où elle soit plus avantageuse et plus méritoire que dans la jeunesse. Si la chasteté (selon la pensée des saints pères) nous rend semblable aux anges dans un corps fragile, c'est surtout dans les jeunes gens, parce que leur âge étant moins souillé par le péché, leur chasteté approche plus de la pureté des esprits célestes.

La chasteté, au sentiment de saint Jérôme, à quelque part à la gloire du martyre, par ses combats ; mais c'est principalement à la jeunesse que cette gloire est réservée, parce que ses combats sont ordinairement plus grands et plus fréquents ; ce qui fait dire à saint Bernard, qu'outre le martyre de sang, il y a encore trois espèces de martyre : *la modération*

dans l'abondance, que David et Job ont exercée ; *la sagesse dans la pauvreté*, pratiquée par Tobie ; *et la chasteté dans la jeunesse*, conservée par le jeune Joseph en Égypte.

C'est principalement dans les jeunes gens qu'on peut dire avec les saints pères que la chasteté est *l'ornement des mœurs, l'honneur des corps, et le fondement de la sainteté.* L'on peut tout espérer d'un enfant chaste ; car comme l'esprit de Dieu ne peut habiter dans les cœurs impurs, aussi prend-il plaisir à se communiquer aux ames chastes.

Conservez donc, jeunes gens, votre cœur dans la pureté et l'innocence ; estimez la chasteté ; demandez-la à Dieu : elle est la perle des vertus, l'ornement de votre ame et le bonheur de votre vie, puisque, sans la chasteté, on n'a ni l'amour de Dieu, ni sa crainte, ni le repos de la conscience. Mais souvenez-vous que cette vertu est fragile ; qu'elle se perd facilement ; que les pensées et les désirs, aussi bien que les paroles et les actions, peuvent la faire perdre ; qu'il ne suffit pas d'être chaste du corps, mais qu'il faut encore l'être de cœur et d'esprit. Souvenez-vous enfin que la plus grande consolation que vous aurez à votre mort, ce sera d'avoir passé votre jeunesse et votre vie dans la pureté ; et c'est un grand sujet de repentir et de larmes à un mourant, quand il voit que pour avoir trop aimé les plaisirs du corps, il a perdu son ame.

EXEMPLE.

Le jeune Joseph, dont il est parlé dans l'écriture sainte, est un exemple bien sensible pour apprendre aux jeunes gens avec quel soin ils doivent conserver la pureté de leurs cœurs dans les occasions périlleuses. Ce saint jeune homme avait été trahi par ses frères et livré à des marchands étrangers ; ces marchands le vendirent à Putiphar, un des premiers officiers du roi Pharaon. La femme de Putiphar ayant conçu un amour criminel pour ce jeune esclave résolut de le tenter. Elle entra dans la chambre de Joseph, et le sollicitant à un crime détestable et honteux, elle lui promit de faire sa fortune, s'il y consentait ; et le menaça de son ressentiment, s'il refusait.

Ce chaste jeune homme rappela aussitôt dans son cœur la crainte de Dieu ; et se représentant toute l'horreur du crime qu'on lui proposait, il répondit à sa maîtresse, qu'il aimait mieux mourir que de souiller son ame par une telle infidélité. Cette femme effrontée voulut lui faire violence ; il résista avec courage. Elle le saisit par son manteau ; mais ce ce jeune homme, en se défendant, lui laissa le manteau entre les mains, et s'enfuit. Cette dame en fureur cria aussitôt que Joseph avait voulu attenter à son honneur, qu'il l'avait sollicitée au crime, et que pour marque de la vérité, elle lui avait arraché ce manteau. Elle le porta à son mari, qui crut l'imposture et le mensonge de sa femme, et fit mettre l'innocent Joseph en prison, où il resta quelques années.

Le roi Pharaon ayant entendu parler de Joseph, le fit venir en sa présence ; il fut si charmé de la modestie, de la sagesse et de la vertu de ce jeune homme, qu'il le fit son premier ministre, et lui donna le gouvernement de tout le royaume. Souvenez-vous de cet exemple pour vous soutenir par la présence de Dieu dans les occasions périlleuses ; et si vous êtes fidèle à Dieu, comme Joseph, il vous protégera.

CHAPITRE XI.

Des moyens de conserver la chasteté,

1. Le premier moyen est de résister d'abord aux tentations et aux pensées de l'esprit avant que le démon se rende maître du cœur : voilà le grand remède contre ce péché. Quand on néglige de repousser la tentation et la pensée, on s'engage peu-à-peu dans le vice, et souvent si profondément, qu'on ne s'en relève presque jamais, ou qu'avec de grands efforts. La grande maxime pour toutes les maladies, c'est d'appliquer le remède dès le commencement ; maxime importante pour se précautionner contre le péché impur ; péché qui porte aux plus grands désordres, quand on ne l'arrête pas dès ses premières impressions.

Craignez, jeunes gens, ce vice honteux, et craignez-le plus que la mort. Veillez sur votre esprit ; détestez avec horreur les représentations sales que le démon ou que le penchant vous inspire ; donnez

aussitôt le change à votre imagination, et pensez promptement à d'autres choses, en considérant que Dieu est présent. Le Seigneur vous offre son secours ; et si vous succombez à la tentation, c'est par votre faute. Ah ! que cette chûte est à craindre, et que les suites en sont funestes ! Méditez avec attention cet avis de saint Bernard.

" Rejettez, dit ce saint docteur, la mauvaise " pensée dès qu'elle commence, et dès qu'elle se " présente à votre esprit. Si vous la rejetez, elle " vous quittera, ou si elle ne vous quitte pas, elle " ne vous souillera point, tandis que vous l'aurez en " horreur. La pensée qui n'est pas rejetée, cause le " plaisir ; ce plaisir fait naître le consentement ; le " consentement produit l'action ; de l'action vient " l'habitude ; de l'habitude suit une espèce de néces- " sité, qui entraîne enfin l'âme dans l'impénitence et " le désespoir. Et comme la vipère est tuée par les " petits qu'elle porte dans son sein, aussi nous rece- " vons la mort par nos mauvaises pensées quand nous " les nourrissons dans nos cœurs. "

Profitez des avis de ce grand saint : soyez fidèle à Dieu dans la tentation, et ne disputez jamais avec elle. Si vous l'écoutez, vous vous perdrez : en l'écoutant, la raison s'aveugle, jusqu'à prendre le péché pour des bagatelles, ou pour des effets d'un penchant qu'on ne saurait vaincre, ou pour des péchés de faiblesse dont il ne faut que s'accuser pour être absous. O combien d'ames ont été séduites et aveuglées par ce piége !

L'impureté, dit saint Jérome, est comme un serpent dont il faut écraser la tête dès qu'on l'apperçoit. Il tâche de se glisser dans le cœur ; s'il peut y entrer, il l'infecte bientôt par un poison subtil et mortel. L'impureté, dit saint Grégoire, s'allume dans un cœur dissipé, comme le feu dans la paille. Si on ne l'éteint pas promptement, il cause en peu de temps un embrasement auquel il est difficile d'apporter du remède. Pour allumer ce feu criminel et impur, il ne faut qu'une pensée volontaire de l'esprit, qu'un regard délibéré, qu'une parole, qu'une chanson, qu'une familiarité, &c. Tenez-vous sur vos gardes.

La raison de cette maxime si recommandée par les saints, est qu'il est facile de résister au péché dans ses commencements; mais qu'il est difficile de le surmonter quand il est fortifié par quelque attache, par une affection criminelle, ou par l'habitude d'une familiarité dangereuse.

II. Le second moyen pour vivre chastement est de fuir l'oisiveté. Elle est la source de tous les vices, surtout de l'impureté. L'oisiveté ouvre la porte aux pensées et aux désirs qui croissent successivement dans un esprit oisif. Dans l'oisiveté, l'impureté est comme une flamme ardente qu'on ne peut presque plus éteindre ; de là vient que les tentations sont bien plus dangereuses et plus fréquentes dans les personnes qui n'ont rien à faire, et qui ne pensent qu'à leurs plaisirs, que dans les autres. O que la fainéantise et l'oisiveté ont perdu de jeunes gens !

III. Le troisième moyen, c'est la tempérance dans le boire et le manger. Sans cette vertu, on ne peut conserver la chasteté en quelque âge que ce soit, mais surtout dans la jeunesse. La chaleur du sang à cet âge excite les voluptés sensuelles; mais quand elle est fortifiée par le vin, par la bonne chère, ou par le trop de nourriture, elle fait un embrasement funeste. Ecoutez saint Jérome : " Le Mont Etna, " dit-il, le Mont Vésuve et le Mont Olympe, qui " vomissent continuellement des feux et des flam- " mes, ne brûlent pas avec tant d'ardeur, que le " sang des jeunes gens, lorsqu'il est enflammé par " le vin, et par l'excès de nourriture. "

" Si je suis capable, dit-il ailleurs, de donner " quelque conseil ; si on croit à l'expérience que " j'en ai, j'avertis et je conjure l'ame qui veut vivre " dans la grâce de Jésus-Christ, et conserver sa " pureté, de craindre le vin comme un poison mortel. " Ce sont là les premières armes du démon contre " les jeunes gens ; le vin avec la jeunesse fait un " double embrasement de la volupté. Pourquoi " donnez-vous à ce corps, déjà trop ardent, de quoi " le faire brûler ? "

Souvenez-vous que Sodome fut réduite en cendres par le feu du Ciel, pour s'être abandonnée aux plaisirs de l'intempérance et de l'impureté ; que le peuple Hébreu s'attira de terribles fléaux pour s'être mis à manger, à boire et à danser autour du Veau d'or ; que l'impie Hérode perdit toute pudeur, et fit

mourir le plus saint des hommes, pour n'avoir écouté que sa passion au milieu d'un festin et d'une danse voluptueuse.

IV. Le quatrième moyen pour conserver la chasteté, est de fuir les mauvaises compagnies, les maisons où se retire la jeunesse, les veillées et assemblées nocturnes, et toutes sortes de discours dangereux et trop libres ; voilà les piéges où se perdent les jeunes gens. Combien y en a-t-il qui ne sont tombés dans le péché qu'après l'avoir appris dans une veillée, ou dans la conversation d'un esprit dissolu, par quelques paroles contre la pudeur ? Paroles et discours qui, étant tombés dans un jeune esprit comme une éteincelle dans la paille, y ont allumé un feu impur. *Ne vous laissez pas tromper*, dit St. Paul, *les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs.*

V. Le cinquième moyen, est d'éviter la conversation familière avec des personnes de différent sexe. C'est là où la chasteté trouve sa perte et sa ruine. Après avoir été préservée des autres dangers, elle vient faire ici un déplorable naufrage. L'amour sensuel n'entre que trop facilement dans le cœur; mais quand il est aidé par la présence des personnes, il s'allume et s'embrase. C'est pour cela que le sage nous donne cet avertissement important : *Ne demeurez point parmi les personnes d'autre sexe, parceque de leur conversation vient la corruption et la perte de l'ame ; comme des habits se forme le ver qui les ronge.*

Que si la compagnie de différent sexe est si dangereuse, elle devient funeste et criminelle quand elle passe aux familiarités, aux entretiens trop libres et passionnés, aux caresses et démonstrations tendres d'une amitié sensuelle, aux embrassements familiers et autres semblables privautés, qui n'ont ordinairement pour principe que la sensualité et une affection dangereuse, et sont l'occasion d'une foule de péchés, de pensées, de désirs impurs ; c'est pourquoi un auteur appelle ces familiarités libres, *les morsures du diable, et les arbres du péché ;* et saint Jérôme, *les agonies d'une chasteté mourante.*

VI. Il faut joindre à cette fatale cause du péché déshonnête, les regards impurs ou curieux, sur lesquels il est important de veiller, si l'on veut conserver un cœur pur. L'amour profane et le péché entrent par les yeux, et quelquefois un regard curieux, quoique sans mauvais dessein, peut attirer après soi de fâcheuses suites. Ecoutez ce que le Saint-Esprit vous enseigne par la bouche du Sage : " Ne vous ar-
" rêtez pas à regarder une jeune personne de peur
" que sa beauté ne soit une pierre de scandale, qui
" vous fasse tomber. Détournez votre vue d'une
" personne parée, et ne la regardez pas curieusement.
" La beauté des visages a été funeste à plusieurs,
" qui ont commencé leur perte par des regards ; ces
" regards ont enfin allumé le feu impur dans le
" cœur." O le grand avertissement ! gravez-le dans votre mémoire. Ayez soin de retenir votre vue ; et

s'il lui arrive de tomber sur des objets dangereux, qu'elle ne s'y arrête pas. Ayez la même réserve à l'égard de toutes les peintures ou figures lascives, qui sont autant d'écueils de la pureté du cœur.

Pour cette raison, une fille ne doit point chercher à voir ni à être regardée. Lorsque Dina, fille de Jacob, s'échappa de la compagnie de ses frères, elle n'avait d'autre désir que de voir ou d'être vue ; mais cette légèreté coûta cher. L'enlèvement de cette fille, le saccagement d'une ville et le meurtre de ses habitants, furent la suite de sa curiosité. Triste exemple, qui fait voir que quand on néglige, en cette matière, ce qui semble de peu d'importance, on s'expose à d'étranges suites.

VII. Les livres dangereux sont encore une source féconde d'impureté ; c'est une peste qui corrompt l'esprit et le cœur. La lecture d'un roman de galanterie, ou d'un livre contre la religion, fera dans votre âme des plaies si profondes, qu'elles seront peut-être sans remède ; elle vous fera perdre insensiblement sans que vous y preniez garde, la pudeur et la foi, et vous jetera enfin dans un aveuglement dont vous ne reviendrez peut-être pas. Malheur à ceux qui composent, qui vendent et qui débitent de tels livres, ou qui les communiquent aux autres !

VIII. Le penchant au plaisir est la principale cause et le plus dangereux piége de l'impureté. Mais souvenez-vous que ce plaisir est un venin mortel, caché sous une fausse douceur : si les commen-

cements sont agréables, les suites en sont bien amères. Seriez-vous assez aveugle pour aimer un plaisir qui répugne à la raison, et qui déplait à Dieu ?

Pour rappeler en peu de mots tout ce que nous avons dit en cet article important, et le réduire en pratique, suivez ces avis :—

1. N'attachez jamais vos pensées et vos regards à des objets qui peuvent souiller votre esprit et votre cœur, quelqu'agréables qu'ils vous paraissent.

2. Ne vous permettez ni actions, ni libertés, ni gestes contraires à la modestie et la pudeur, et ne souffrez jamais que les autres s'en permettent avec vous.

3. Ayez même du scrupule de vous amuser trop au miroir : il vaut mieux examiner votre ame que votre visage, et songer à vos défauts qu'à vos parures.

4. Ne vous divertissez jamais à de certains jeux de bouffonnerie, qui ordinairement sont accompagnés de ris excessifs, d'actions libres, et dont les badinages indécents sont souvent des crimes.

5. N'allez point vous récréer ni vous promener avec des personnes et dans des lieux où votre ame est en danger. Les libertés peu séantes et familières qu'on se permet dans ces récréations et dans ces promenades, sont funestes à l'innocence.

6. Evitez la compagnie des personnes qui, par leurs manières, leurs lectures ou leurs discours, vous apprennent ce que vous devriez toujours ignorer.

S'ils vous flattent, dit le Saint-Esprit, *ne les écoutez point ; éloignez vos pas de leurs sentiers ; ils ne tendent qu'au mal et à votre perte.*

IX. Si vous avez de la religion et de la pudeur, vous éviterez les spectacles, les comédies, les danses et les bals. L'ame y reçoit souvent, sans y prendre garde, de mortelles atteintes, et la pudeur affoiblie y est toujours en danger d'y faire naufrage. *Si on y vient chaste*, dit Saint Cyprien, *on s'en retourne souillé.* Ces sortes d'assemblées sont un reste du paganisme, opposé à la sainteté de la religion, et aux maximes de J. C., et sont un violement des vœux du baptême.

Ne vous laissez pas entraîner par l'exemple des autres, mais gémissez sur leur scandale, d'autant plus déplorable qu'il est plus étendu. Déplorez leur aveuglement qui les empêche de voir le mal qu'ils font, et le mal dont ils sont la funeste cause. Ces assemblées, selon les Saints Pères, sont *la peste des mœurs, une dérision de l'Evangile, une profession publique d'impureté et d'impiété, et l'écueil de la jeunesse.* Si vous y assistez, si vous vous y affectionnez, vous vous exposez à périr, et vous y pécherez ; en voici les raisons :

1. Si la vue d'un seul objet sensuel fit tomber David, quoiqu'il fût prévenu de tant de grâces, pourriez-vous dire que la vue de tant d'objets lascifs, qu'on voit à la danse et aux spectacles, accompagnés de libertés folâtres, d'airs passionnés, de paroles dissolues, ne souilleront point votre cœur ? Et d'ailleurs,

n'est-ce pas pécher que de faire ce que l'Eglise vous défend, et ce que Dieu condamne? N'est-ce pas pécher que de s'exposer témérairement au péché? N'est-ce pas pécher, que d'aider les autres à pécher, et de contribuer par sa présence aux péchés d'autrui? Or, n'est-ce pas ce qui arrive dans ces sortes d'occasions?

2. Pourquoi va-t-on aux spectacles, aux danses? et qu'y fait-on? On y va par curiosité, par orgueil, par dissipation; on y demeure sans pudeur; on n'en sort qu'avec dissolution. C'est là où les sens se dissipent, où l'esprit s'émancipe, où le cœur s'épanche, où l'on se permet des choses dont il faudrait rougir, et qu'à force de s'étourdir et de s'aveugler, on se fait un passe-temps du vice et du libertinage.

Profitez de ces avis, et craignez un malheur pareil à celui de cette femme curieuse dont parle Tertullien, laquelle étant allée aux danses et aux spectacles publics, où les chrétiens ne se trouvaient alors jamais, fut tout à coup possédée d'un démon furieux. Les prêtres étant appelés au secours, pressèrent le démon, dans leurs exorcismes, de dire pourquoi il avait osé s'emparer ainsi d'une femme chrétienne: *J'en avais droit*, répondit le démon, *puisqu'elle était dans un lieu de mon domaine et qui m'appartient.*

Apprenez de cet exemple, que c'est dans ces sortes d'assemblées que le démon règne avec plus d'empire; c'est là qu'il emploie ses plus dangereux artifices pour affaiblir la pudeur, et faire perdre la

chasteté. " Eloignez-vous donc de ces lieux où les " pécheurs s'assemblent, dit le Saint-Esprit, et " n'ayez point de part à leurs folies, de peur d'être " enveloppé dans leurs crimes ; car s'ils sont dignes " de mort en faisant ce qu'ils font: ceux qui les " suivent et qui les approuvent, n'en sont pas moins " dignes."

CHAPITRE XII.

Autres moyens de conserver la vertu de chasteté.

I. Le premier est un moyen efficace pour obtenir et pour conserver cette admirable vertu. La continence est un don de Dieu, et il ne le refuse pas à ceux qui *l'invoquent avec un cœur droit.* Implorez donc souvent le secours du ciel, et la grâce du Tout-puissant, pour résister à cette concupiscence aveugle qui se révolte contre l'esprit. *Mon Dieu, donnez-moi un cœur pur et un esprit droit, éloignez de toute souillure.* Recommandez-vous souvent à la mère de Dieu, la reine des vierges, et à votre ange tutélaire, surtout dans la tentation.

II. La confession fréquente à un confesseur exact et éclairé, est un autre moyen pour conserver la chasteté. Sans ce remède, il est moralement impossible de vaincre l'impureté ; et avec ce secours on la surmonte, quand on suit les avis du guide qui nous conduit. Saint Augustin gémissant sur les désordres de sa jeunesse, pleurait de ce qu'il n'avait

pas rencontré une main sage et habile, qui déracinât les honteuses passions qui croissaient dans son ame.

Saint Jérôme, après avoir fait le récit de la sainte et ingéniense adresse avec laquelle un supérieur délivra un jeune homme des tentations dont il était agité, fait cette réflexion : *Si ce jeune homme eut été seul, il était perdu ; car comment eut-il surmonté ses tentations ?* Apprenez par ce trait combien le conseil d'un directeur éclairé est nécessaire pour vaincre le péché impur.

III. Le troisième moyen est la lecture et la méditation des choses saintes, qui remplisent l'esprit de pensées salutaires, en chassent les mauvaises, et le fortifie dans les tentations.

EXEMPLE.

Le roi Hérode se livra tellement à l'impureté, qu'il n'eut point de honte de déshonorer Hérodias, qui était la femme de son frère. Saint Jean-Baptiste, inspiré de Dieu, vint reprocher à ce voluptueux l'horreur de son crime et de ses scandales. Les paroles de ce grand prophète, qui en avait converti tant d'autres, ne touchèrent point le cœur de ce roi. Il arriva même qu'Hérode étant à souper avec les princes de sa cour, la fille d'Hérodias entra dans la salle du festin, et dansa en sa présence. Le démon de l'impureté était dans les yeux, et sur le visage, dans les airs, dans les gestes, dans les pas et dans les agréments de cette fille impudente. Elle plut au roi qui en devint passionné, jusqu'à lui jurer de lui accorder tout ce

qu'elle lui demanderait. Elle prit l'avis d'Hérodias sa mère. Tu sais, lui dit cette mère abominable, que Jean-Baptiste est un prédicateur importun, qui dit au roi qu'il ne lui est pas permis d'avoir un commerce d'amitié avec moi ; le roi a du respect pour lui, et je crains qu'il ne se laisse persuader ; ainsi, ma fille, il faut que tu demandes au roi qu'il fasse mourir Jean-Baptiste, et qu'il te fasse apporter sa tête dans un bassin. Le roi, malgré le respect qu'il avait pour la sainteté de Jean-Baptiste, eut la complaisance de consentir à l'exécrable proposition de cette fille, et fit couper la tête de ce grand saint. Voilà le fruit d'une danse ; un roi parjure et meurtrier, un royaume scandalisé, le plus grand et le plus saint des prophètes mis à mort.

" Que pensez-vous de tout cela, femmes chrétien-
" nes ? dit saint Ambroise ; apprenez ce que vous de-
" vez inspirer à vos filles, et ce que vous devez leur
" faire craindre. Vous voyez ici une fille qui danse,
" mais quelle fille ? C'est la fille d'une mère adul-
" tère, car ce n'est qu'à de telles personnes qu'il con-
" vient de danser ; mais pour celles qui ont de la re-
" ligion et de la pudeur, elles doivent inspirer la mo-
" destie et la crainte de Dieu à leurs filles, et non pas
" la danse. " N'oubliez jamais les paroles de ce grand saint, et gravez dans votre esprit les suivantes :
" Gardez-vous bien, dit le Saint-Esprit, de fréquenter
" une danseuse et de l'écouter, crainte de vous expo-
" ser à pécher, et de périr par ses attraits. "

La fille d'Hérodias, dont nous venons de parler, fut punie comme elle le méritait. L'histoire ecclésiastique nous apprend que cette fille passant un jour sur la glace avec ses compagnes, la glace se rompit sous ses pas ; elle tomba dans l'eau jusqu'au cou ; et les glaçons s'étant réunis, lui coupèrent la tête. Son corps étant suspendu dans l'eau, ses pieds s'agitaient et se remuaient par des mouvements irréguliers, assez semblables aux mouvements de la danse ; de manière qu'elle mourut la tête coupée, et comme en dansant dans l'eau, châtiment assez convenable à son crime, d'avoir impudiquement dansé devant Hérode, et fait couper la tête à Saint Jean.

CHAPITRE XIII.

Sentiments de Saint François de Sales sur les danses et les bals.

Saint François de Sales avait trop de lumières pour rien enseigner qui fût contraire aux sentiments de l'église et des saints pères. Et quand même ce grand saint, ou quelque autre père, aurait avancé quelque chose pour autoriser les danses et les bals, son sentiment ne prévaudrait jamais contre une autorité supérieure, telle qu'est l'autorité des livres saints, des conciles et de tout les saints docteurs. Mais il s'en faut beaucoup que ce saint évêque ait rien décidé en cette matière contre l'esprit de l'église et contre la tradition ; c'est ce que nous allons démontrer pour

fermer la bouche à ceux qui ont la témérité d'alléguer que saint François de Sales a permis indifféremment les danses et les bals.

Dans les chapitres 33 et 34 de son livre de l'*Introduction à la vie dévote*, il fait voir les écueils et le venin des danses, et propose les motifs les plus pressants pour en détourner les fidèles. Il dit premièrement : " Que les danses et les bals sont deux choses " indifférentes de leur nature ; mais que leur usage " est tellement déterminé au mal par les circons- " tances, que l'ame se trouve dans de grands dan- " gers." Or, saint François de Sales n'a jamais dit qu'il était permis d'aimer le danger, et de s'y exposer volontairement.

Il ajoute : " Que ces divertisssements, si suscep- " tibles de mal, étant pris pendant la nuit, il est fa- " cile, pendant les ténèbres, qui ne sont jamais suffi- " samment éclairées par les illuminations, d'y glisser " beaucoup de choses dangereuses ; que les veillées " qu'on y prolonge, faisant perdre une partie du " matin du jour suivant, et dérobant le temps qu'on " doit au service de Dieu, c'est toujours une folie de " faire du jour la nuit, et de la nuit le jour, et de " laisser ce que l'on doit à Dieu pour de folâtres " plaisirs ; qu'enfin on porte au bal la vanité à l'en- " vi les uns des autres : vanité qui est une si grande " disposition au mal, que les mauvaises affections, les " amours dangereux et blâmables, sont la suite ordi- " naire de ces assemblées." De pareilles réflexions

d'un saint sont-elles les réflexions d'un homme qui approuve la danse.

" Je vous parle donc des bals, continue St. Fran-
" çois de Sales, comme les médecins parlent des
" champignons : les meilleurs ne valent rien ; de
" même les meilleurs bals ne sont guère bons. Les
" champignons attirent l'infection et le venin des
" serpents qui les approchent ; de même aussi ces
" assemblées ténébreuses attirent ordinairement les
" péchés qui règnent dans un lieu ; jalousies, raille-
" ries, bouffonneries, querelles, amours insensés.
" D'ailleurs, l'appareil de ces assemblées, le tumulte
" l'enjouement, l'air de liberté qui y règne, agitent
" l'imagination, et ouvrent le cœur au plaisir. Il ne
" faut qu'une parole libre, une cajolerie, un regard,
" pour souiller l'ame, qui, dans ces occasions où se
" trouvent le serpent et le basilic, est toute disposée
" à en recevoir le venin." Telle est la doctrine de saint François de Sales. Or, peut-on dire qu'une telle doctrine autorise les danses et les bals ? " Ces
" ridicules divertissements, ajoute ce grand saint,
" dissipent l'esprit de piété, affaiblissent les bons dé-
" sirs de la volonté, refroidissent l'amour de Dieu, et
" réveillent dans l'ame mille sortes de mauvaises dis-
" positions.

" C'est pourquoi, continue ce saint évêque, on
" ne doit jamais se les permettre, dans la nécessité
" même, qu'avec de grandes précautions."

Remarquez ces dernières paroles, et comprenez

dans quel sens et pourquoi il parle de la sorte, de peur que le monde ou quelque faux Docteur ne vous fasse ici tomber dans l'erreur et dans le piége ; c'est que ce grand saint, connaissant qu'il y a dans le monde certains dangers inévitables, sachant d'ailleurs que, selon la parole du sauveur, eu égard à la corruption du siècle, *il est nécessaire qu'il arrive des scandales ;* et que les personnes, même vertueuses, se trouvent quelquefois obligées d'en être témoins ; ce saint évêque, par charité pour les bonnes ames, a cru devoir donner des avis pour les précautionner dans ces périlleuses occasions où elles se trouvent engagées comme par nécessité.

Mais quel est le cas de nécessité dont parle St. François de Sales ? Il s'en explique lui-même : *C'est* dit-il, *dans une occasion d'où vous ne pouvez absolument vous dégager, lorsque la prudence et la discrétion l'exigent par complaisance pour une compagnie.* Or, ces occasions dont on ne peut se dégager, sont rares, dit ce saint prélat ; c'est-à-dire qu'il n'arrive presque jamais qu'on se trouve dans cette nécessité malgré soi, parcequ'on doit craindre, prévoir et éviter les occasions. Si vous aimez ces dangereuses occasions, et si vous vous y engagez, pouvant les éviter avec bienséance, alors elles sont volontaires, et vous n'êtes pas innocent devant Dieu de vous y trouver, parceque, aimant le danger, vous vous exposez à y périr. Voilà la doctrine de l'Esprit Saint : *Quiconque aime le danger y périra.*

Que si vous vous trouvez, sans votre faute, dans ces occasions de bals et de danses, et que vous ne puissiez absolument vous en dégager, alors tirez-vous de ce pas glissant avec discrétion, en prenant les sages précautions que saint François de Sales prescrit : " S'il faut " manger des champignons, dit-il, on doit les bien " assaisonner, et en manger peu, autrement leur ma- " lignité devient un poison. De même, si vous êtes " dans la nécessité de vous trouver à la danse, il faut " qu'elle dure peu de temps, et qu'elle soit assaison- " née dans toutes ses circonstances par le souvenir de " la présence de Dieu, par la bonne intention de plaire " à Dieu et par la modestie. Il faut, après ces as- " semblées, où vous vous êtes trouvé comme par né- " cessité, faire des réflexions salutaires pour effacer " les dangereuses impressions que le vain plaisir aurait " pu faire dans votre cœur. Voici, dit saint François " de Sales, les réflexions que vous pouvez faire.

1. " Pensez que, lorsque vous dansiez, plusieurs " brûlaient dans l'enfer pour des péchés commis à la " danse. 2. Que plusieurs personnes de piété étaient " prosternées devant Dieu, et pleuraient leurs péchés, " pendant que vous étiez au bal. 3. Que des mil- " liers de personnes ont souffert des maladies cruel- " les, et sont mortes dans les plus violentes douleurs, " pendant que vous ne pensiez qu'au plaisir ; et " qu'un jour vous gémirez comme elles dans la dou- " leur. 4. Que pendant cet amusement ridicule, " vous avez déplu à N.S. à la sainte Vierge et aux

"saints. Qu'enfin pendant la danse votre temps
" passe, la mort s'est avancée, et que bientôt elle
" vous fera comparaître au jugement de Dieu."

On n'est pas obligé de prendre des précautions pour faire une chose qui est innocente, ou qui est sans danger ; ainsi puisqu'un homme, aussi modéré et aussi éclairé que St. François de Sales, exige tant de précautions pour la danse et le bal, c'est une marque qu'il reconnaît que ces sortes de divertissements sont illicites ou dangereux, et qu'on doit faire son possible pour les éviter.

S'il était permis d'aller à la danse, ce ne serait point à ceux qui l'aiment et qui la cherchent ; aux personnes volages et dissipées qui n'ont que peu ou point d'amour de Dieu, ou peu de crainte de l'offenser ; les danses selon la doctrine de ce grand saint, leur seraient pernicieuses. Les ames saintes, ennemies des vanités et des folies du monde, profondément enracinées dans l'amour de Dieu, y risqueraient moins que les autres. Telle était sainte Elizabeth, reine de Hongrie ; obligées de se trouver en certaines assemblées de divertissements profanes, elle en sortait le cœur rempli d'une plus grande dévotion.

Telle était encore la reine Esther, qui, ne pouvant se dispenser de s'habiller avec un appareil fastueux pour paraître dans certaines cérémonies avec le roi, détestait dans son cœur tout ce pompeux appareil de vaines parures, s'unissant de plus en plus à son Dieu. Tout contribue à la sanctification des

ames qui aiment Dieu sincèrement. Ce qui pour les autres est un danger ou un mal, elles le changent en bien. Ces ames fortes conservent la grâce de Dieu et le feu de son amour, où les autres les perdent ; comme les grands feux, dit St. François de Sales, qui s'enflamment aux vents, tandis que les petits s'y éteignent.

Voilà la doctrine du saint évêqne sur les danses et les bals, dans laquelle vous devez remarquer qu'il n'a point parlé des bals qui se font en masque, ne jugeant pas qu'il fût nécessaire d'avertir des chrétiens que de tels divertissements sont toujours illicites, puis qu'il n'est point de fidèles éclairés qui ne voient que de pareils abus sont non seulement indignes d'un chrétien, mais encore d'une personne sensée. Si le paganisme a condamné de tels désordres, à plus forte raison la religion les reprouve et les défend.

CHAPITRE XIV.

De la retenue dans les paroles.

On connaît le sage par ses paroles, dit le Saint-Esprit. Or, pour parler sagement, il faut deux choses : 1. Ne rien dire de mauvais ni de dangereux. 2. Dire des bonnes choses, et les dire à propos.

1. Ne dites jamais aucune parole indécente et contre la pudeur. St. Paul défend de la part de Jésus-Christ de rien nommer d'impur ; combien plus d'en parler, avec plaisir ou avec scandale. *Celui qui tient de mauvais discours*, dit le Sage, *ne pourra*

cacher sa confusion, et il n'échappera pas le Jugement de Dieu.

Les entretiens déshonnêtes, les chansons et les discours qui tendent à un sale amour ou qui y font penser, sont l'écueil de la pudeur et de l'innocence : ils souillent l'esprit de ceux qui les tiennent et qui les écoutent avec plaisir. Etre dans l'habitude de tenir ces sortes de discours libres, et dire qu'on n'y entend point de mal, c'est une marque qu'on a l'esprit et le cœur corrompus. Fuyez aussi les paroles d'un sens artificieux et caché, ou à double sens, qui peuvent donner aux autres des occasions de penser au mal ; c'est en riant et en faisant rire, qu'elles souillent l'ame. Plus le sens en est caché et insinuant, plus elles sont dangereuses. Un serpent caché sous l'herbe est bien plus à craindre qu'un serpent qui paraît à découvert.

Evitez enfin les paroles grossières et les jurements sales, que certaines personnes mal élevées ont si souvent dans la bouche. Si ces paroles sont odieuses et insupportables dans les plus libertins et les débauchés, combien plus le sont-elles dans des personnes qui ont de l'éducation et de l'honneur.

Quand aux railleries, médisances, et autres excès dans les paroles, nous en traiterons ci-après.

II. Ne parlez donc jamais mal, et parlez toujours bien. Mais, dans les discours qui sont bons ou indifférents, ne soyez pas prompt et indiscret à dire même de bonnes choses. Il y a des esprits qui sont toujours

les premiers à parler et les derniers à se taire, qui raisonnent et qui disent leur sentiment sur les choses même qu'ils ne savent pas : c'est la marque d'un esprit volage et superbe. *Quand une personne est légère à parler*, dit le Sage, *il faut attendre d'elle plus de folie que de sagesse.*

Pour bien régler votre langue, voici les maximes que vous devez suivre : 1. Parlez peu, et écoutez beaucoup. L'écriture dit, que *celui qui sait régler ses paroles, est sage et prudent ;* et que le silence est une grande marque de prudence, que *quand il se trouve même dans une personne insensée, il la faut estimer sage.* Je ne parle pas d'un silence morne et trop sérieux qui vient de timidité ou de mélancolie, mais d'un silence discret, que l'on garde par modestie.

2. Dans les entretiens prenez garde à trois choses. Ne parlez point avant que vous ayez entendu ce qu'on dit. N'interrompez point celui qui parle. Ne vous hasardez pas de dire votre sentiment, quand on parle de quelque chose que vous ne savez pas. Ces trois maximes sont celles du Sage, renfermée dans les avis suivants : *Avant que vous ayez entendu ne dites mot. Ne parlez pas au milieu du discours. Apprenez avant que de parler ; car celui qui parle avant qu'il entende, montre qu'il est un insensé.*

Quand vous serez en quelque compagnie honorable, voici ce que le Saint-Esprit vous conseille, 1. Que vous parliez peu, seulement quand on vous

interrogera, et que votre réponse soit courte. 2. Que dans les entretiens vous ne fassiez pas le bel esprit et le savant, mais que vous vous comportiez comme sachant peu, et non par dissimulation, mais par modestie. 3. Que vous écoutiez les autres et que vous demandiez leur avis en peu de mots, pour apprendre d'eux ce que vous ne savez pas. 4. Lorsque Dieu sera offensé en votre présence, que vous n'y preniez point de plaisir.

CHAPITRE XV.

De la Médisance et de la Calomnie.

1. Médire, c'est faire connaître un défaut ou une faute du prochain, capable de nuire à sa réputation. Si le mal qu'on dit du prochain est faux, c'est calomnie. Si le mal qu'on en dit est vrai, et si ce mal n'est pas connu, c'est médisance, quand on le fait connaître sans raison légitime. Tandis que la faute d'autrui est secrète, c'est lui faire injure que de le faire connaître à ceux qui ne la savent point ; et quand même elle serait publique, c'est ordinairement manquer de charité que d'en parler.

Les jeunes gens doivent d'autant plus craindre ce vice, que peu de personnes en sont exemptes ; et ce qui est déplorable, souvent même des gens éclairés n'en font aucun scrupule. On tombe dans ce péché en plusieurs manières, et très-souvent sans attention, parcequ'on ne veille pas sur soi-même.

1. On y tombe lorsqu'on dit positivement du mal d'autrui, ainsi que nous venons de l'expliquer.

2. Lorsqu'on exagère, qu'on augmente une chose qui est déjà connue, et qu'on en fait connaître plus que les autres n'en savent.

3. Lorsqu'on tourne en ridicule la conduite, les manières, ou la famille d'autrui ; lorsqu'on donne un mauvais sens à ce qu'il dit et à ce qu'il fait ; et (ce qui est bien plus criminel) lorsqu'on interprète mal ces bonnes intentions et ses bonnes œuvres, ou qu'on en diminue l'estime. Combien de gens, qui passent pour vertueux, tombent dans cette faute, qui n'y prennent même pas garde, parceque l'envie les aveugle !

4. On peut même par le silence tomber dans la médisance. Voici le cas : on loue en votre présence une personne qu'on sait être connue de vous, et vous n'en dites rien, ou vous ne la louez que faiblement : votre silence et votre affectation, font penser qu'il y a quelque chose sur le compte de cette personne dont vous cachez les bonnes qualités. Un silence qui serait plus marqué, serait encore plus criminel ; par exemple : *Si j'osais parler, j'aurais bien des choses à dire sur le compte de cette personne ; mais pour ne pas blesser la charité je veux me taire.* Un tel discours est une médisance des plus malignes, qui fait penser d'autrui plus de mal qu'il n'y en a.

5. D'autres médisent par compassion : *Vous ne savez pas*, disent-ils, *ah ! quel dommage, quel malheur, de si honnêtes gens, une fille si sage, une servante si*

fidèle ! l'auriez-vous cru ? telle chose est arrivée. Une pareille médisance (fut-elle sortie d'une bouche dévote) est, dit saint François de Sales, comme un trait envenimé qu'on trempe dans l'huile, afin qu'il passe plus avant.

6. Enfin, un geste, un souris, un *mais*, un coup de tête, un petit air de mépris ou de dédain, un seul mot, en parlant d'autrui suffisent pour en faire penser plus qu'on ne voudrait, et pour porter coup à sa réputation.

II. Le principe et le motif de la médisance n'est pas le même dans tous ; les uns médisent par malice, par haine, par envie, par vengeance, par ressentiment et avec dessein de nuire au prochain ; les autres par indiscrétion, par légèreté d'esprit et par une facilité de dire tout ce qu'ils savent. Quoique les premiers soient les plus criminels, les seconds ne sont pas sans péché, puisqu'ils flétrissent également la réputation d'autrui.

Il faut cependant remarquer que ce n'est pas médisance de découvrir un vice ou un défaut d'autrui, lorsque c'est pour le bien de l'état, pour l'honneur de la religion, pour l'édification des autres, ou pour l'avantage de celui de qui on parle, ou pour empêcher qu'il ne nuise à d'autres, pourvu qu'on n'en parle qu'à des personnes prudentes, qui puissent y apporter du remède ; c'est même charité d'en parler de la sorte, et quelquefois il y a obligation. Ce serait une charité scrupuleuse et mal réglée que de ménager mal à

propos la réputation d'un homme de mauvaise foi et d'un scélérat, lorsqu'elle est préjudiciable au public.

III. Si la médisance est légère, et de peu de conséquence, elle n'est que péché véniel ; mais la médisance, en matière de conséquence, est un péché considérable. Vous jugerez de son énormité par les vertus qu'elle combat ; elle est contraire à la justice, à la charité, à la prudence, et à l'humilité.

1. La médisance est un péché *d'injustice*, parceque la justice et la raison défendent de faire tort aux autres. Or, ne faites-vous pas tort à ceux qui vous écoutent médire, puisque vous les scandalisez, s'ils consentent à votre médisance ? Ne faites-vous pas tort à la personne de qui vous parlez, puisque vous lui ôtez sa réputation ? Quoiqu'elle ait fait une faute, et qu'elle ait plusieurs défauts, elle ne laisse pas d'avoir droit à sa réputation ; et lorsque par la médisance vous lui ôtez cette réputation, vous lui faites plus de tort que si vous lui enleviez une partie de son bien, puisque *la réputation*, selon la parole du Sage, *est un bien plus précieux que les richesses ;* d'où il suit que la médisance est de soi, toute proportion gardé, un plus grand péché que le larcin.

2. Le médisant ne blesse pas seulement la justice, il blesse encore la plus nécessaire de toutes les vertus, qui est la *Charité*, parcequ'il fait aux autres ce qu'il ne voudrait pas raisonablement qu'on lui fît. Jugez-en par vous même : vous vous offensez, et vous êtes piqué jusqu'au vif lorsqu'on parle mal de

vous ; pourquoi donc parlez vous mal des autres ? Sont-ils moins sensibles que vous à leur réputation ? Une parole qu'on aura dite sur votre compte vous afflige et vous irrite ; et vous comptez pour rien cent paroles que vous dites sur le compte d'autrui ; n'est-ce pas une marque que vous n'aimez que vous-même, que vous n'avez ni amour, ni charité pour les autres ; et que l'envie, le ressentiment ou la prévention vous aveuglent ?

3. Le médisant est un homme sans *prudence*, c'est un indiscret qui ne peut modérer sa langue, qui parle de tout sans discernement et qui n'épargne personne. Ses paroles sont comme autant de flèches qu'il lance au hasard, sans prévoir les coups qu'il porte. Tel est le caractère de ces parleurs insupportables, de ces femmes babillardes qui répandent des torrents de paroles, où souvent il n'y a pas une goutte de bon sens. Les jeunes gens sujets à ce vice causeront un jour de grands maux, s'ils ne se corrigent.

4. Le médisant est un homme sans *humilité* : c'est un orgueilleux qui ne parle ordinairement des autres que pour les mépriser et pour se faire valoir, et qui s'imagine ne faire paraître son esprit ou son innocence, qu'en abaissant les autres. C'est un présomptueux aveugle, qui s'estime plus que tous et qui ne voit pas ce qu'il est lui-même. O médisant ! pourquoi vous oubliez-vous ? ouvrez les yeux sur vous-même. Ne vous souvenez-vous donc pas de ce que vous êtes ? Etes-vous innocent, vous qui parlez des

autres avec si peu de ménagement? Savez-vous qu'en noircissant les autres vous vous flétrissez vous-même? Ne remarque-t-on pas en effet tous les jours qu'il n'y a personne qui ait plus de défauts que ceux qui aiment à parler de ceux d'autrui? L'orgueil, qui vous aveugle, vous empêche de voir qu'il y a peut-être plus à critiquer et à reprendre sur votre compte et sur celui de votre famille, que sur le compte de ceux que vous diffamez. Pensez à vos désordres et à vos défauts, et ne parlez pas de ceux des autres.

IV. La médisance est plus ou moins grième selon la qualité, la proximité, la dignité des personnes de qui l'on parle. C'est par conséquent un plus grand péché de faire connaître les défauts et les vices de ses supérieurs, de son père et de sa mère; de ses beaux-pères et belles-mères, ou de sa belle-fille, de sa femme et de son mari, de ses frères et des autres parents. Je dis que d'en parler mal est un plus grand péché que de parler mal des autres, parceque nous devons avoir plus de charité pour eux que pour des étrangers. Si on en parle pour demander quelques avis salutaires, ou pour donner un conseil prudent, dans ce cas ce n'est pas une médisance.

Rien de plus ordinaire dans le monde que de voir des gens se donner la liberté de parler mal de leurs supérieurs, de leurs pasteurs, des personnes consacreés à Dieu, des religieux, des évêques, des juges, des princes et des rois, et même des souverains pontifes Où est la religion et la charité? Ne sait-on pas que

de telles médisances sont bien plus énormes que celles qu'on fait d'une personne sans caractère ? *N'est-il pas écrit*, dit St. Paul, *Vous ne parlerez point mal des puissances* ? Le Saint-Esprit ne nous ordonne-t-il pas, par la bouche du Sage, d'avoir tant de respect pour les rois, qu'il n'est pas même permis *d'en penser mal dans son cœur ;* et d'avoir tant de vénération pour les personnes consacrées à Dieu, et pour les prêtres, qu'en nous avertissant *de baisser la tête devant les grands du monde*, il nous ordonne *d'abaisser notre ame devant les prêtres ?*

V. La calomnie est de toutes les détractions la plus énorme ; c'est le vice de celui qui accuse faussement, et qui impute aux autres ce qu'ils n'ont pas fait. Il faut avoir l'ame bien basse et bien noire pour se venger ainsi par l'imposture et le mensonge. Quel criminel plaisir de noircir les autres par une satisfaction si maligne et si cruelle !

SUITE DU CHAIPTRE XV.

(Sur le même sujet.)

De la médisance et des jugements téméraires.

I. La médisance et la calomnie, quoique abominables devant Dieu, ne laissent pas d'être des vices très-communs.

1. Parmi les plaideurs, qui pour l'ordinaire ne pensent jamais bien l'un de l'autre, et, par un aveuglement déplorable, se déchirent par la médisance,

O chrétiens ! où est votre religion ? Eh quoi ! un procès vous donne-t-il droit de violer toutes les lois de la charité ? Ne savez-vous pas que, selon le précepte de Jésus-Christ, vous devez aimer votre prochain comme vous-même, par conséquent, plus que vos biens ? que, quoiqu'il vous ait fait tort, il n'en est pas moins votre prochain ; et que vous devez ménager sa réputation comme vous voudriez qu'on ménageât la vôtre ? Si on vous fait tort, il vous est permis de demander une réparation par des voies légitimes ; mais il ne vous est pas permis de vous venger par votre langue.

2. La médisance règne encore parmi les ennemis et chez les envieux. Tous les jours vous dites que vous ne voulez point de mal à cette personne ; pourquoi donc en parlez-vous désavantageusement ? N'est-ce pas lui vouloir du mal, que de lui en faire ? A moins que vous ne lui ôtiez la vie et les biens, pouvez-vous lui faire plus de mal que de lui ôter sa réputation ? Ne savez-vous pas qu'un coup de langue est souvent plus funeste qu'un coup d'épée ?

3. Médisances dans les compagnies, où l'on ne se divertit qu'aux dépens de la réputation d'autrui ; médisances dans les familles, où pour l'ordinaire l'on ne s'entretient que de la conduite et des affaires des autres. Une personne pense-t-elle à s'établir, à se marier, à prendre un emploi ; aussitôt l'envie se déchaîne ; par les médisances d'une langue flatteuse, ou par un faux zèle, on fait échouer les entreprises

d'une personne innocente, et perdre sa fortune. Quelle malignité!

4. Enfin la médisance est ordinaire entre les amis. Je n'ai rien, dit-on, de caché pour mes amis: tant pis, cette maxime est très-blâmable. Vous devez cacher à un ami ce que vous ne pouvez lui découvrir sans offenser Dieu. Ce n'est pas aimer une personne que de lui dire ce qu'elle ne doit pas savoir et ce qu'elle ne peut écouter sans crime ou sans danger.

II. Les jugements téméraires et les jugements faux ne sont pas moins injurieux au prochain que la médisance : ils en sont même la source. On parle mal d'autrui, parcequ'on en juge mal. Quoique vous voyez quelque chose de mauvais ou de choquant dans la conduite, dans les paroles et dans l'humeur d'une personne, ne jugez pas pour cela de son intérieur; elle est peut-être devant Dieu plus innocente que vous. Vous voyez un fétu dans l'œil de votre frère, et vous en jugez; tandis que vous ne voyez pas une poutre qui crève le vôtre. On juge les autres sur des bagatelles et sur de légères apparences tandis qu'on se pardonne à soi-même de grands vices et des fautes grossières.

Lorsqu'on fait contre vous quelque rapport désavantageux, lorsque vous avez fait quelque perte, lorsqu'on vous fait tort, si vous n'en connaissez pas les auteurs, ne vous en informez pas, et ne jugez personne, crainte de vous tromper : mais abandonnez le

tout à la providence de Dieu. Quand on perd, il faut perdre en chrétien, et ne pas inquiéter son esprit par des recherches inutiles, ni le souiller par des jugements téméraires.

Si quelque accident fâcheux est arrivé à votre personne, à vos parents, à votre bétail, gardez-vous bien, sur de simples soupçons, ou sur des bruits vagues et publics, de juger que l'accident est arrivé par la malice de quelque ennemi, ou qu'un tel vous a donné un sort par quelque maléfice : de pareils jugements mal fondés sont des crimes. Les pères et mères qui jugent et qui parlent de la sorte devant leurs enfants sont très-coupables ; et les enfants qui les croient ne sont pas innocents. Combien d'honnêtes familles et de gens irréprochables, accusés de sortiléges, de calomnies et déshonorés par la légèreté des langues indiscrètes !

III. Lorsque la médisance est de conséquence, il ne suffit pas de s'en accuser en confession, il faut encore la réparer, et rétablir la réputation qu'on a flétrie. Si vous avez découvert à quelques personnes qui ne le savent pas, un vice secret d'autrui, vous devez tâcher d'effacer les mauvaises impressions que vous leur avez inspirées, et leur dire, par exemple : " de ne point ajouter foi à tout ce qu'on " dit d'un tel ; qu'on en dit plus qu'il en est ; que " tous les jours on se trompe à parler mal des autres ; " et que vous-même avez fait tort à cette personne " d'en parler."

Si ce que vous avez dit contre le prochain est faux, vous êtes absolument obligé de vous dédire et de détromper les personnes à qui vous l'avez dit : vous devez même, toute proportion gardée, réparer la réputation d'autrui aux dépens de la vôtre, et ne point rougir, s'il le faut, de vous faire passer pour un menteur et un imposteur. Vous devez aussi réparer le tort et les dommages que vous avez causés par vos médisances. Si la personne offensée vous décharge de toute réparation, et qu'elle le puisse, vous en serez déchargé ; de même si la personne diffamée vous avait ôté votre réputation aussi injustement et aussi grièvement que vous lui avez ôté la sienne, vous seriez pareillement dispensé de réparation à son égard : vous auriez cependant, tous les deux, commis un énorme péché de vous diffamer l'un l'autre.

IV. N'écoutez pas la médisance ; car si le médisant est coupable, celui qui l'écoute avec plaisir, ne l'est pas moins : *le premier a le démon sur la langue*, dit St. Bernard, *et l'autre dans l'oreille.* Faites taire le médisant, s'il est votre inférieur ou votre égal ; et s'il est au-dessus de vous, ne prenez pas plaisir à ses discours. Oubliez le mal qu'on vous a dit des autres, et n'y pensez plus. *Si vous avez entendu une parole contre le prochain*, dit le Sage, *faites la mourir en vous*, c'est-à-dire, qu'elle n'aille pas plus loin.

On doit se défier d'un médisant, et rarement

ajouter foi à ses discours ; le Saint-Esprit nous avertit, que *celui qui croit facilement tout ce qu'on lui dit, est un esprit volage et léger*. Le médisant est souvent un menteur, qui dit plus qu'il n'en est, ou parcequ'il est trompé, ou parcequ'il est prévenu contre ceux de qui il parle.

On ne doit même pas toujours ajouter foi à des bruits publics, parceque le public se prévient aisément, et juge souvent faux ; combien de gens diffamés et noircis dans le public, qui devant Dieu sont très-innocents ! Il ne faut que deux ou trois langues envenimées, pour décrier le plus honnête homme et flétrir une communauté. Oh ! que la malignité du cœur humain est grande ! Entend-on dire du bien d'une personne, on ne veut pas le croire, ou bien on l'interprète mal. Entend-on dire du mal, on le croit aussitôt, et on l'augmente. Effets de la malice du cœur ! Effets d'autant plus déplorables, qu'on y pense moins, et que bien des gens, qui passent pour spirituels et vertueux, n'y font presque point de réflexions.

V. Lorsqu'on a noirci votre réputation, et qu'on vous a diffamé, rentrez aussitôt en vous-même et examinez-vous. Si vous n'êtes pas innocents, si vous avez donné occasion à la médisance par votre conduite, rendez-vous justice, et dites : *Je le mérite*. Si vous êtes innocent et faussement accusé, souffrez avec patience cette injure ; Dieu fera paraître un jour votre innocence. Jésus-Christ était plus inno-

cent que vous ; il n'a pas laissé d'être calomnieusement accusé. Si néanmoins vous avez des raisons légitimes de demander en certains cas une réparation, ne vous y déterminez pas de vous-même : consultez des personnes modérées, désintéressées, ou un confesseur prudent, et suivez leurs conseils.

Profitez, jeunes gens, de tout ce que nous avons dit dans ces deux chapitres ; soyez toujours très-réservés quand il faut parler d'autrui ; dites le bien que vous savez des autres, et cachez leurs défauts. On risque rarement quand on prend le parti de se taire ; et on risque toujours de trop parler : vous comprendrez un jour l'importance de cet avis.

CHAPITRE XVI.

Des querelles, des injures, des rapports, des reproches, et des railleries.

1. C'est la marque d'un mauvais esprit que d'être d'une humeur querelleuse ; parceque les paroles injurieuses et les querelles partent d'un mauvais principe, et sont la source de plusieurs grands désordres. Elles divisent les amis, brouillent les parents, troublent la paix du cœur, y portent la haine et l'esprit de vengeance, et produisent souvent la ruine des familles. Elles sont comme un feu qu'il est facile d'allumer, mais qu'il est difficile d'éteindre. On ne voit que trop tous les jours de grandes disgrâces et de grands malheurs arrivés à l'occasion d'une que-

relle et de quelques paroles échappées dans la chaleur d'une dispute.

2. Les querelles et les injures sont indignes d'un esprit raisonnable. Pourquoi se querelle-t-on ? pour des bagatelles ; pour un rapport que l'on a cru trop légèrement ; pour une parole échappée au hasard, pour une perte de peu de conséquence. Oh ! quelle folie ! pour si peu de chose rompre la paix, blesser la charité, perdre son ame, et scandaliser ses frères ! Quel contentement peut-on avoir en vivant avec des gens qui, pour des minuties et des riens, et souvent sans savoir pourquoi, se fâchent, s'irritent, se querellent, et s'emportent comme des lions ?

Mais après tout, une querelle, une injure, réparent-elles le mal ou le tort qu'on vous a fait ? Quelle utilité et quel plaisir retirez-vous de ces emportements et de ces disputes scandaleuses ? S'emporter de la sorte sans modération, rendre injure pour injure, et reproche pour reproche, c'est avoir peu de sens et de raison ; c'est laver une tache avec de l'encre ; c'est d'un mal en faire deux, et pour une faute légère en faire souvent une mortelle. Un peu de silence, un moment de patience en ces occasions, arrêteraient de grands maux, et tout serait en paix.

3. Les querelles enfin sont indignes du chrétien, parce qu'un chrétien doit avoir les sentiments de Jésus-Christ, qui est le Dieu de la paix et de la charité, qui ne s'est jamais plaint, qui n'a jamais

querellé, et n'a jamais fait de peine à personne. Le vrai chrétien, à l'exemple de ce divin maître, ne sait ce que c'est que de dire des outrages et des paroles piquantes à ceux qui l'insultent. *Bénissez ceux qui vous persécutent*, dit St. Paul ; *bénissez-les et ne les maudissez point. Ne rendez à personne le mal pour le mal. Ne vous vengez point, mais laissez passer la colère, et ne vous laissez pas vaincre par le mal.*

O chrétien ! que devenez-vous, lorsque vous vous livrez à des excès de colère et de fureur ? Etes-vous des hommes ? Etes-vous des chrétiens ? ou plutôt n'êtes vous pas des monstres, des bêtes féroces et intraitables ? Vous avez une loi de douceur et de paix, et vous vous déchirez par des paroles d'aigreur, et par de mordantes satires. Ne vous souvenez-vous plus que vous êtes tous les enfans de Dieu et les membres de Jésus-Christ ?

II. Prenez garde, jeunes gens, à un autre genre de péché très-pernicieux ; ce sont les rapports faux et indiscrets. " Il y a des personnes, dit St. Paul, qui " sont oisives, curieuses, babillardes, qui s'informent " de tout, qui rapportent tout, qui disent tout." Ces sortes de gens sont la peste de la société ; sous des paroles de flatterie, il font couler le fiel de la discorde. De tels discours et de tels rapports, quoiqu'ils soient vrais, s'ils sont faits par jalousie ou par haine, ou pour exciter la discorde et les querelles, sont de grands crimes. " Il y a six choses, dit

" le Sage, que Dieu hait ; mais il y en a une sept-
" ième que Dieu déteste ; c'est celui qui sème la
" discorde entre les frères et les amis. Les flatteurs
" et ceux qui font naitre les querelles, dit encore le
" Sage, sont maudits de Dieu, parcequ'ils troublent
" ceux qui sont en paix."

Il n'appartient qu'aux méchantes langues et aux mauvais esprits de mettre la division parmi les hommes. J.-C. nous enseigne que les pacifiques sont appelés enfants de Dieu. Si les ames pacifiques, c'est-à-dire ceux qui entretiennent la paix et l'amitié entre les hommes, sont les enfants de Dieu, il faut conclure, dit saint George, que ceux qui la troublent, sont les enfants de Satan.

Evitez et n'écoutez point ces sortes de personnes, qui par leurs discours flatteurs et leurs rapports vous apprennent d'autrui ce que vous ne devez point savoir, et ne les croyez point. Si vous-même avez excité par votre imprudence, ou par votre malice, quelque refroidissement ou quelque inimitié entre les autres vous êtes obligé d'en prévenir les suites et de tâcher de réconcilier ceux que vous avez brouillés.

III. Les reproches sont un autre piége du démon contre lequel on doit se précautionner. Il y a trois sortes de reproches. 1. Reprocher à une personne ses défauts naturels, sa difformité, la basse extraction de sa famille, les fautes de ses parents, de ses ancêtres, c'est la marque d'une ame sans charité, d'un esprit grossier et mal-élevé. 2. Reprocher à une personne

les services qu'on lui a rendus, c'est avoir peu d'éducation, et manquer aux premiers principes de l'honnêteté. 3. Reprocher à une personne les fautes et les crimes qu'elle a commis, c'est quelquefois un bien, d'autres fois un mal. Si vous avez droit de la reprendre, et que vous lui reprochiez ses fautes avec prudence pour la corriger, c'est un acte de charité; mais si vous lui reprochez ses fautes par dépit ou colère, par vengeance, par mauvaise humeur, c'est un mal, et quelquefois un grand mal. Si vous lui reprochez des fautes considérables devant des personnes qui ne le savaient pas, c'est un outrage que vous lui faites, et un crime qui a de fâcheuses suites; car vous êtes obligé en ce cas de réparer devant ces personnes la réputation de celui que vous avez flétri en leur présence.

IV. Enfin les railleries sont encore un écueil dangereux. Il y a des esprits badins et moqueurs, qui tournent tout en ridicule et en raillerie. Ces sortes de railleurs ont peu d'amis, parceque la fréquente raillerie est la plaie de l'amitié. Tel entend raillerie et y répond avec esprit, qui ne l'aime pas, parceque personne ne prend plaisir à être moqué.

Toutes les railleries cependant ne sont pas péché. La raillerie qui se dit pour une bonne fin, par manière d'avis ou d'une charitable correction, ou pour égayer une honnête compagnie par un bon mot qui ne peut choquer personne, ni faire peine à un esprit raisonnable, n'est point péché. Mais si la raillerie

est piquante et fréquente, si elle fait peine à celui qu'on raille, s'il en rougit, cette raillerie est péché ; et si elle va jusqu'à troubler la paix, et altérer considérablement la charité, elle est criminelle. Se railler des choses saintes, des cérémonies de l'église, des maximes de la religion, et des mystères, c'est une impiété et un sacrilège.

V. Pour réduire en pratique tout ce que nous avons observé en ce chapitre et les précédents, souvenez-vous, jeunes gens, de deux avis. 1. Si vous avez eu le malheur de quereller, si vous avez dit à votre prochain quelques injures atroces, ou fait quelques reproches piquants, ou quelques railleries malignes qui aient blessé la charité, ou refroidi l'amitié, allez vous réconcilier avec ces personnes. N'oubliez jamais cette maxime de l'évangile, que vous ne devriez pas même vous présenter à Dieu pour faire une offrande, lorsque vous savez que votre prochain a quelque ressentiment contre vous, surtout si c'est par votre faute : à plus forte raison ne devriez-vous pas vous présenter à l'autel pour y recevoir votre créateur, lorsque par votre faute, votre frère a quelque chose contre vous. « Allez premièrement, dit Jésus-Christ, vous réconcilier « avec votre frère » ; et parlez-lui dans cette réconciliation avec douceur, avec amitié. « A la « table divine, dit Tertullien, le sacrifice même ne « réconcilie point avec Dieu ceux qui ne sont pas « réconciliés ensemble. »

2. Le second avis que j'ai à vous donner pour prévenir tous ces désordres, c'est de ne jamais parler par passion, ni par colère, ni par précipitation. Ne répondez jamais avec aigreur à celui qui vous insulte. " Une parole de douceur, dit le Sage, fait cesser la " colère, " et adoucit celui qui vous attaque. Enfin souvenez-vous dans vos discours, et à qui que ce soit que vous parliez, de ne pas dire tout ce que vous pensez, ni tout ce que vous savez. Ne croyez pas facilement le mal que vous entendez, et ne le découvrez pas. " Mettez une serrure sur vos lèvres, " dit le Sage, et que la crainte de Dieu en tienne la " clef. "

CHAPITRE XVII.

Des amitiés.

1. Les amitiés portent au bien ou au mal, selon qu'elles sont bonnes ou mauvaises. Les jeunes gens n'ont ni assez de lumières pour discerner les bonnes, ni assez de vigilance pour se précautionner contre celles qui sont dangereuses. Il est donc important de les instruire sur ce point.

Il y a de la différence entre l'amour du prochain et l'amitié. Il faut aimer tout le monde, mais on ne peut pas avoir de l'amitié pour tous parceque l'amitié est un amour mutuel et plus étroit. L'amitié est une communication de sentiments et d'affections réciproques, par laquelle deux personnes se chéris-

sent spécialement, et se procurent mutuellement des secours et des services, des conseils et de la consolation.

I. L'amitié est bonne, dangereuse ou criminelle, selon le principe, le motif et l'objet sur lequel elle est fondée. Si on aime dans la personne une chose mauvaise ; par exemple, si on aime une fille, parce qu'elle est coquette et galante, ou un jeune homme parcequ'il est libre en paroles et dissolu, l'amitié est mauvaise et vicieuse. Si on aime pour une chose vaine et frivole, pour la beauté, pour la bonne grâce l'amitié est frivole et vaine. Si on aime pour une chose bonne, parcequ'une personne a de la vertu, de la science, un bon naturel, parcequ'elle est patiente, parcequ'elle est officieuse, et qu'elle vous a rendu service, cette amitié est louable et bonne.

II. L'amitié, pour être sainte, doit avoir trois conditions. Il faut qu'elle soit fondée sur la vertu, qu'elle tende à la vertu, et qu'elle soit réglée par la vertu. 1. Fondée sur la vertu, c'est-à-dire, qu'il faut aimer une personne, à cause des bonnes qualités qu'on voit en elle. 2. L'amitié doit tendre à la vertu, parceque l'amitié doit souhaiter le bien et l'avantage de la personne que l'on aime. Or, la vertu et le salut sont les plus grands et les plus nécessaires de tous les biens ; ainsi l'amitié qui ne procure aux amis que quelques avantages temporels, et qui néglige la vertu, n'est pas une amitié solide, mais une affection purement naturelle, et qui souvent est dan-

gereuse. 3. L'amitié doit être conduite par la vertu ; c'est-à-dire, qu'il faut que la vertu en soit la règle, et que l'on ne fasse rien par amitié qui soit contraire à la vertu et à la loi divine. L'amitié qui fait offenser Dieu est une amitié criminelle, parce qu'elle fait aimer une créature plus que Dieu.

Par ces trois conditions vous pouvez discerner facilement les amitiés que vous devez fuir, et celles que vous devez rechercher.

1. Vous devez fuir l'amitié des personnes en qui vous ne connaissez ni vertu ni perfection, et fuir encore plus l'amitié des personnes sujettes à quelque vice, à l'impureté, à la débauche, à la vengeance, à la coquetterie, à la médisance, aux jurements. L'amitié et la société, avec ces sortes de personne vous seraient funestes, et vous feraient contracter leurs défauts. *L'ami des insensés*, c'est-à-dire, des vicieux, *leur deviendra semblable*, dit le Sage.

2. Fuyez toute amitié qui ne tend pas à vous rendre meilleur : ces sortes d'amitiés n'étant pas à votre édification, pourraient à la suite devenir pernicieuse. Telle est l'amitié des personnes qui ne cherchent dans la vôtre que leur utilité, et une vaine complaisance qu'elles prennent à vous aimer et à être aimées de vous. Telle est aussi l'amitié de ceux qui ne sont amis que pour la table, et qui ne lient société que pour le divertissement et le jeu. Telle est encore l'amitié de ceux qui ne vous avertissent jamais de vos fautes. *Le meilleur de mes*

amis, dit St. George, *est celui qui me reprend de mes fautes.*

Mais surtout détestez l'amitié des personnes qui vous sollicitent au mal, de ceux qui vous flattent et qui vous entretiennent dans vos désordres, ce sont de faux amis et des amis plus pernicieux à votre ame, que vos plus grands ennemis.

3. Fuyez l'amitié de ceux qui ne se soucient point d'offenser Dieu pour vous plaire et pour vous rendre service. Souvenez-vous de cette maxime de St. Ambroise, que " celui qui est infidèle " à Dieu ne saurait avoir d'amitié sincère pour son " prochain, " et quand il en aurait, vous ne pouvez entretenir une telle amitié sans vous exposer à devenir ennemi de Dieu.

Recherchez au contraire l'amitié de ceux qui vous porteront à la vertu par leur exemple et par leurs conseils, qui ne vous flatteront pas dans vos défauts, qui vous en avertiront avec charité, et qui dans leur amitié auront pour règle la crainte de Dieu, et pour fin votre salut.

Ce sont là les saintes et les véritables amitiés, qui sont d'autant plus précieuses qu'elles sont plus rares. C'est de ces amitiés dont le Sage parle, quand il dit : " Que l'ame fidèle est une puissante protection ; " qu'il n'y a rien au monde qui soit comparable à cet " ami ; qu'il vaut mieux que l'or et que toutes les " richesses de la terre." Quand vous aurez trouvé un tel ami, ne l'abandonnez point par un esprit vo-

lage et changeant, ni pour quelque déplaisir que vous en avez reçu ; car il faut souffrir de ses amis. Celui qui ne veut rien souffrir d'un ami est indigne d'en avoir aucun.

4. Quand aux amitiés particulières entre des personnes de différent sexe, on ne les condamme pas toutes, mais on doit s'en défier. Ces amitiés sont ordinairement suspectes, souvent dangereuses, et quelquefois criminelles. Toute inclination n'est pas toujours louable, et le principe en est souvent vicieux. Toute amitié avec le sexe ne vient pas toujours de Dieu : le démon sait inspirer certaines amitiés, qui paraissent innocentes au dehors, et qui sont en elles-mêmes très-mauvaises. Pour éviter le danger et les piéges, et pour rendre ces amitiés saintes, veillez sur votre cœur, sur vos regards et sur votre penchant. Evitez la familiarité, l'assiduité, les conversations secrètes et particulières, surtout celles qui se font seul à seule, les rendez-vous, &c. Observez avec soin ce qui a été dit ci-devant sur la pudeur et sur la chasteté. Sans ces précautions, votre amitié ne serait plus, dit St. Cyprien, " qu'une amitié honteuse, une amitié meurtrière de votre ame."

EXEMPLE.

Il n'est point de plus grands services que ceux que nous recevons de nos amis, quand ils nous avertissent de nos fautes. Une fille nommée Apolline l'éprouva à son avantage. Par les avertissements d'une vertueuse compagne qui était sa bonne amie, elle se

retira d'un état bien dangereux pour son salut. Apolline parlait depuis quelque temps à un jeune homme : les premières entrevues avec ce jeune homme paraissaient innocentes ; mais après un mois d'entretiens assez fréquents le jeune homme commença à se familiariser trop librement avec Apolline. Il semblait qu'elle ne prenait point plaisir à tous ces badinages, et qu'elle y résistait en honnête fille ; néanmoins sa compagne s'aperçut de quelques changements dans la conduite de cette fille : Apolline n'était plus si modeste ni si réservée : on commençait à voir en elle certains airs de vanité ; elle ne contentait plus sa mère ni sa famille comme auparavant.

Sa compagne, qui l'aimait véritablement, crut qu'il y aurait du danger pour cette fille, si elle attendait plus longtemps de l'avertir. L'ayant un jour rencontrée, elle lui parla de la sorte : " Ma chère " Apolline, vous ne doutez pas que je ne sois une " de vos meilleures amies : je veux aujourd'hui vous " donner une marque de mon sincère attachement, en " vous avertissant d'une chose à laquelle vous " ne faites pas assez d'attention. Vous parlez sou- " vent à un jeune homme, et vous lui parlez seule ; " voilà déjà une faute, parceque vous vous exposez " en lui parlant ainsi ; mais vous y ajoutez bien " d'autres fautes. Vous avez la lâche complai- " sance de lui permettre des embrassements fré- " quents, des cajoleries et des caresses familières " et trop libres ; qu'est-ce que votre conscience vous " dit de tout cela ?"

—" Ma conscience ne me reproche rien là-dessus, " répondit Apolline, ce jeune homme est sage ; il " m'assure qu'il n'a aucune mauvaise intention ; et " de mon côté, je vous prie de croire que je n'ai " aucune intention criminelle.—Ce jeune homme, " dites-vous, reprit sa compagne, n'a aucune mau- " vaise intention ; qu'en savez-vous ? êtes-vous " obligée de l'en croire sur sa parole ? et quand il " n'en aurait point, ne lui donnez-vous point occasi- " on d'en avoir,par votre complaisance et votre facili- " té à vous laissez cajoler ? Quant à vous, êtes-vous " bien assurée que vous n'avez eu dans ces entretiens " aucunes pensées dangereuses et qu'il ne s'est rien " passé dans votre ame qui ait déplu à Dieu ? Si vous " le croyez, vous pourriez bien vous tromper ; vous " ne savez pas tout ce qui s'est passé alors dans votre " esprit et dans votre cœur ; le démon vous l'a peut- " être caché, comme il le cache à bien d'autres.— " Dites-en tout ce que vous voudrez, reprit Apol- " line, c'est par amitié tout ce que nous en faisons, " et je n'y pense point de mal."

—" Il est vrai, répliqua la compagne, que c'est " par amitié ; mais ne savez vous pas qu'il y a plu- " sieurs sortes d'amitiés ? Il y a des amitiés innocen- " tes qui sont selon l'esprit de Dieu, et il y a des " amitiés dangereuses et sensuelles qui sont selon " l'esprit du démon. Tout jeune homme qui ne " cherche qu'à badiner et à se familiariser avec une " fille, n'apoint une amitié sainte ; ses intentions

« quoi qu'il en dise, ne sont point pures ; et une fille « qui permet tous ces folâtres et indécents badi- « nages, n'est point innocente devant Dieu. Croyez- « moi, ma chère Apolline, étant plus agée que vous, « je connais votre fragilité mieux que vous. « Dans les entretiens et les libertés familières avec « des personnes qui sont d'autre sexe, le démon ga- « gne toujours : on en remporte dans l'ame des im- « pressions pernicieuses ; la pudeur peu à peu s'af- « faiblit dans une fille ; dès que la pudeur est affai- « blie dans une fille, elle perd bientôt toute crainte « de Dieu. Voilà ce que l'amitié et le zèle que « j'ai pour vous m'ont inspiré de vous dire pour votre « bien ; et je crois que vous m'en saurez bon gré."

Apolline pendant ce discours fut sur le point de demander à sa compagne de quoi elle se mêlait, mais elle dissimula et la quitta brusquement sans lui rien répliquer. Comme elle avait un bon fond et la crainte de Dieu, elle repassa dans son esprit tout ce que sa compagne venait de lui dire ; et la grâce agissant dans son cœur, elle prit la résolution de consulter son confesseur. Elle ne déguisa rien. Son confesseur qui était un homme d'expérience, lui fit remarquer, du côté de ce jeune homme, beaucoup de fautes dont elle était l'occasion ; et beaucoup de péchés intérieurs qu'elle avait commis dans ces entretiens, dont elle ne pensait pas même à s'accuser.

Apolline étonnée de tant de fautes qu'elle avait commises, lui dit : Mais, mon père, tout cela est-il

péché mortel ?—Non, vraiment, lui dit le confesseur ; mais une ame qui craint Dieu, ne doit-elle appréhender que le péché mortel. Ensuite il ajouta : Souvenez-vous, ma sœur, qu'en cette matière tout ce qui se passe de lascif et d'impur dans l'esprit et dans le cœur, dès qu'il est de propos délibéré, est péché mortel ; et que ce serait un grand scandale, et une témérité de dire qu'un baiser de bouche donné ou reçu par sensualité, n'est qu'un péché léger. Telle est la doctrine de l'église de J. C.—*Ah ! mon Dieu*, s'écria Apolline en soupirant, *j'ai donc fait bien des péchés?*—Vous en avez fait plus que vous ne croyez, reprit le confesseur. Vous avez fait plus de mal depuis un mois que vous n'en aviez fait dans toute votre vie. L'amitié que ce jeune homme avait pour vous, et celle que vous aviez pour lui, vous ont été funestes ; s'il vous avait plongé un poignard dans le cœur, il vous eût fait perdre la vie du corps ; mais il ne vous eut pas fait tant de tort qu'il vous en a fait, en vous exposant à perdre votre ame. Il est temps de vous relever de vos chutes, et de prévenir de plus grands maux. Apolline ne pouvant retenir ses larmes, interrompit son confesseur, et lui dit : Je vous prie, mon père, de me différer pour quelques jours l'absolution, et de me donner du temps pour gémir sur mes infidélités, et pour ôter de mon cœur cette dangereuse attache, afin qu'étant mieux disposée, je reçoive avec l'absolution plus de grâces pour me soutenir dans la crainte de Dieu. Le confesseur y consentit, et lui donna des avis prudents pour la suite.

Apolline, au sortir du tribunal de la pénitence, alla se prosterner au pied de l'autel, et versa une abondance de larmes en présence de J.-C. *Quoi ! mon Dieu*, disait elle, *faut-il que je vous aie déplu, et que pour si peu de chose je me sois exposée à me perdre !* Elle rappela dans son esprit tout ce que lui avait dit sa charitable compagne, et sur-le-champ alla lui faire part de son changement. En l'abordant, elle se jeta à son cou : Ah ! lui dit-elle, que je vous ai d'obligation ! sans vous, je courais à ma perte sans y prendre garde ; je ne connaissais pas les péchés et les attaches qui étaient dans mon cœur, mais à présent je les reconnaîs et j'en rougis. Je vous demande pardon, ma chère amie, du scandale que je vous ai donné, et d'avoir mal reçu hier les paroles que votre charité vous inspirait de me dire ; je vous prie de me continuer votre amitié et vos avis : ils ne seront pas sans fruit.

Quelques jours après, le jeune homme retourna voir Apolline. Retirez-vous, lui dit-elle avec une sainte colère ; si j'ai eu la faiblesse de vous permettre les libertés qui ne conviennent point à un jeune homme craignant Dieu, ni à une fille chaste, de ma vie je n'y retomberai ; les moments quej'ai passés avec vous feront le reste de mes jours le sujet de mes gémissements et de ma douleur. Ce jeune homme lui fit ses excuses ; il prit congé, et ne lui parla plus. Ce reproche d'Apolline fut utile à ce jeune homme : il fit des réflexions, et vécut dans la suite avec plus de retenue.

Cet exemple vous apprend deux choses :

1. Qu'une amitié dangereuse, surtout entre personnes de différent sexe, peut vous perdre. 2. Que vous devez écouter et suivre les avis de ceux qui vous aiment pour votre bien, et avoir des amis qui vous portent à la vertu, et qui vous avertissent de vos défauts.

CHAPITRE XVIII.

Du mensonge.

I. Le mensonge est toujours péché, parcequ'il est toujours contre la conscience de celui qui parle : et quoiqu'il ne soit pas toujours péché mortel, néanmoins l'habitude de mentir n'est pas une chose légère ; cette habitude ouvre la porte à une infinité de désordres.

Les menteurs habituels sont pour l'ordinaire des esprits doubles, qui disent d'une façon, et pensent d'une autre : qui ne s'ouvrent point, qui agissent par finesse et par détours, et qui se déguisent. Un homme de ce caractère est ordinairement fourbe et trompeur dans sa conduite, infidèle dans ses promesses, dissimulé dans ses desseins, flatteur et lâche quand il faut dire la vérité, hardi et effronté à produire ses mensonges, impudent à les soutenir, artificieux pour cacher ses entreprises. Il est enfin défiant, juge mal des autres, parcequ'étant dans l'habitude de se déguiser et de mentir, il croit aussi que les autres mentent toujours et se déguisent.

Un esprit adonné au mensonge est capable des plus grands vices ; il sera imposteur et médisant ; mentira facilement dans les plus grandes choses, sera même parjure dans les petites : il assurera ses mensonges avec serment, et fera ainsi un péché mortel d'une faute qui d'ailleurs ne serait peut-être que vénielle.

O la détestable qualité que d'être menteur ! L'écriture dit que *Dieu l'a en horreur, que les lèvres qui servent au mensonge lui sont en abomination ; qu'il perdra ceux qui sont adonnés au mensonge ; que,* parmi les hommes, *le mensonge est une infamie qui se trouve toujours dans les esprits déréglés et mal instruits ; qu'un larron est plus excusable qu'un menteur, et que l'un et l'autre mériteront la punition.*

Ce vice odieux est le vice du démon ; c'est lui qui s'en est servi le premier, il en est le père et l'auteur. *Et de même que la vérité vient de Dieu,* dit St. Augustin, *le mensonge tire son origine de Satan* : et St. Ambroise ajoute, *que ceux qui aiment le mensonge sont les enfants de ce détestable père.* Les enfants de Dieu aiment la vérité, et ceux qui aiment la vérité, sont aimés de Dieu.

II. Fuyez donc ce vice pernicieux, surtout dans deux occasions. Premièrement, lorsque vous parlez d'une chose de conséquence, qui intéresse le prochain. Ceux-là pèchent grièvement en ce point, qui déguisent et qui trompent dans les affaires, dans les ventes ou achats importants ; ceux qui nient certaines dettes, qui nient des quittances qu'ils ont re-

çues, qui par calomnie imputent un crime faux à leur prochain. Oh ! qu'un homme a l'ame basse et noire, qui perd ainsi son ame par le mensonge, pour un vil intérêt ! O mon fils ! ne tombez jamais dans ce désordre.

Secondement, évitez le mensonge, quand vous parlez à une personne qui a autorité sur vous ; par exemple, à un juge qui vous interroge juridiquement ; le mensonge alors est un parjure et une imposture qui est bien grième, soit à cause du serment que vous violez, soit à cause des suites funestes et du tort que ces faux serments et ces mensonges causent à vous-même et à autrui.

En un mot, à qui que ce soit que vous parliez, quand même ce serait pour éviter un grand mal et un châtiment, ne dites jamais un mensonge de propos délibéré. Aimez la vérité et la sincérité dans tous vos discours. O l'aimable qualité dans une jeune personne, quand elle n'ose dire un mensonge ! *Le juste*, dit le Sage, *détestera le mensonge*. Demandez à Dieu qu'il vous préserve de ce vice, et faites-lui souvent la prière de Solomon : *Mon Dieu, éloignez de mon esprit la vanité et les paroles de mensonge.*

EXEMPLE.

Peut-on voir des sentiments plus généreux et plus sincères que ceux d'un saint évêque dont parle St. Augustin ? C'était l'évêque Firmus. Il cachait par charité un homme qu'on cherchait pour mettre

à mort. Les officiers de l'empereur demandèrent à cet évêque où était cet homme. *Je ne puis vous répondre*, leur dit l'évêque, *parceque je ne puis ni mentir ni découvrir celui que vous cherchez.* On fit souffrir à Firmus de cruels tourments, pour savoir de lui où était cet homme : on le menaça même de la mort. *Je sais souffrir et mourir*, leur dit-il, *mais je ne sais point parler quand il s'agit de parler contre la vérité ou contre le prochain.* On le présenta à l'empereur, qui, ayant admiré la vertu de ce saint évêque, le renvoya, et fit grâce à celui qu'il cachait chez lui. Vous voyez par cet exemple qn'il vaut mieux souffrir la mort que de dire un mensonge, et de blesser la charité du prochain.

AUTRE EXEMPLE.

Vous verrez dans les deux exemples suivants des punitions tragiques du mensonge. Quelques pauvres ayant rencontré St. Jacques, évêque de Nisibe, le prièrent de leur donner quelque chose pour aider à enterrer un de leur compagnon qui était mort. (C'était un impudent mensonge, parceque le compagnon était vivant et contrefaisait le mort.) Le saint leur donna l'aumône, mais Dieu punit leur mensonge et leur tromperie. Dans le temps qu'ils disaient au compagnon qui contrefaisait le mort de se lever, il rendit l'esprit, et mourut véritablement.

AUTRE EXEMPLE.

L'écriture sainte rapporte qu'Ananie et Saphir sa femme, ayant dit un mensonge à St. Pierre, ils tom-

bèrent, en punition, morts à ses pieds. Craignez que Dieu ne vous punisse pour vos mensonges.

CHAPITRE XIX.

De la nécessité d'avoir un bon confesseur et guide dans les voies du salut.

I. Le chemin du salut est un chemin difficile et dangereux ; vous avez donc besoin d'un guide pour y marcher. Si un aveugle conduit un autre aveugle, dit le Fils de Dieu, ils tomberont tous deux dans la fosse ; et à plus forte raison, si un aveugle se conduit lui-même dans un chemin qu'il ne connaît pas. *Malheur à celui qui va seul*, dit le Sage, *parce que s'il vient à tomber, il n'a personne qui le relève* : et c'est pour cela que le Saint-Esprit avertit si souvent les hommes " de ne pas se fier à leurs propres lumières ; " que celui qui s'appuie sur son jugement est un " insensé ; que c'est le propre des fous de se fier à " eux-mêmes ; et que le sage se conduit en tout par " les conseils d'un homme prudent."

Choisissez donc, jeunes gens, un confesseur habile et un guide éclairé, qui vous conduise dans la vertu, et qui vous en enseigne les maximes ; qui vous montre ce que vous devez fuir, et ce que vous devez faire, et qui vous remette dans le chemin du ciel, quand vous vous en éloignez ; qui vous apprenne à résister aux tentations, qui vous éloigne des compagnies pernicieuses, et vous en fasse connaître les

dangers, qui vous fasse craindre le péché, et vous apprenne à aimer Dieu. Tels sont les avantages que vous trouverez sous la conduite d'un bon confesseur.

II. Ayez un grand respect pour lui ; il est l'ange visible par lequel Dieu vous parle. Ayez confiance en ses conseils ; soyez exact à pratiquer ses avis, et rendez-lui compte de l'usage que vous en aurez fait. N'ayez point de honte de lui déclarer vos tentations, vos penchants et vos péchés, même les plus secrets. Gardez-vous bien de tomber dans le piége de certaines gens, qui étant coupables de quelques grands péchés, vont se confesser à un autre par une sotte honte de déclarer un péché à leur confesseur ordinaire ; agir ainsi, c'est rendre inutile la conduite d'un confesseur, et s'exposer à tomber dans beaucoup d'autres péchés, et peut-être à se perdre.

Ayez envers votre confesseur la confiance qu'un enfant a pour son père, et qu'un malade a pour son médecin ; découvrez-lui tout le bien et tout le mal qui sont en vous ; ne faites rien de conséquence sans lui communiquer, surtout lorsque vous délibérez sur le choix d'un état de vie.

III. Mais pour trouver ce bon confesseur, ce directeur fidèle et zélé, il ne faut pas le choisir au hasard ni sur la parole de certaines gens, qui ne cherchent que des confesseurs faciles, et qui décrient les confesseurs exacts et prudents. Il faut, dit saint François de Sales, le choisir entre dix mille, et le demander à

Dieu. Priez le Seigneur de tout votre cœur de vous faire connaître celui qu'il vous destine. Allez à ce confesseur, non pas par une confiance naturelle, mais uniquement pour votre sanctification.

Votre pasteur est pour l'ordinaire le meilleur pour vous. 1. Parce que vous connaissant mieux qu'un autre, il vous donnera des avis plus sûrs et plus convenables. 2. Parcequ'étant plus obligé de répondre à Dieu de votre ame qu'un autre confesseur, il aura plus de zèle pour vous conduire à Dieu. 3. Parcequ'à raison de son ministère de pasteur, il a plus de grâce selon l'étendue de ce saint ministère, et par conséquent Dieu lui communique plus de lumières pour vous diriger. Si vous avez des raisons légitimes de ne pas vous adresser à votre pasteur, priez-le, ou priez quelques personnes éclairées de vous indiquer un confesseur qui soit selon l'esprit de Dieu ; et quand vous l'aurez trouvé, ne le changez pas facilement et sans de bonnes raisons. Ce n'est pas un moyen de se corriger que d'aller sans discernement, tantôt à un confesseur, tantôt à un autre. Si néanmoins votre confesseur ordinaire est absent, adressez-vous à un autre ; son absence ne doit pas vous empêcher de faire votre devoir.

IV. Si votre confesseur use quelquefois envers vous d'un peu de sévérité, n'en murmurez pas, et ne le quittez pas pour cela ; les médecins trop doux ne guérissent pas les plaies invétérées. S'il vous laissait vivre à votre fantaisie, il vous rendrait un

mauvais office, en vous laissant courir à votre perte. Quand il vous diffère l'absolution, lorsque vous êtes dans l'habitude ou dans l'occasion du péché, vous devez lui en savoir bon gré ; c'est afin que vous vous en corrigiez, et que vous n'abusiez pas du sacrement. Vous devriez même, lorsque vous n'êtes pas disposé à mieux vivre et à changer de vie, surtout si vous avez quelque dangereuse habitude, priez-même votre confesseur de vous différer l'absolution, afin que vous preniez du temps pour vous disposer par la prière et par l'amendement à recevoir une absolution salutaire.

Souvenez-vous d'un exemple mémorable que l'écriture rapporte du roi Joas. Ce roi avait été élevé par le grand-prêtre Joïada, dans la crainte de Dieu, depuis l'âge de sept ans jusqu'à quarante. Pendant tout ce temps il vécut saintement, et l'écriture en attribue la cause à la conduite de ce saint homme. Joas, dit le texte sacré, se comporta saintement devant Dieu, tant qu'il fut enseigné par Joïada le grand prêtre ; mais Joïada étant mort, ce malheureux prince n'étant plus retenu par les sages conseils de son saint maître, s'abandonna aux désordres d'une vie criminelle, et attira sur lui de grands malheurs, et une mort misérable.

Cet exemple vous apprend combien est avantageuse et nécessaire la direction d'un guide fidéle et prudent dans le chemin de la vertu.

CHAPITRE XX.

Tous les fidèles, et surtout les jeunes gens, doivent se confesser souvent.

Un des plus importants avis qu'on puisse donner à tous les chrétiens, et surtout aux jeunes gens, c'est de se confesser souvent : en voici trois raisons.

I. Parce que, quoique vous puissiez vivre quelque temps sans tomber dans le péché mortel, néanmoins, sans la confession fréquente, vous ne pouvez éviter beaucoup d'autres péchés, qui, étant négligés, vous conduiront peu-à-peu aux mortels.

II. Sans la confession fréquente, vous vous engagerez insensiblement dans des habitudes périlleuses, ou dans certaines occasions que vous croirez innocentes, ou sans danger, et si vous n'êtes averti du piége, tôt ou tard elles vous feront tomber dans quelques grands crimes ; or c'est en découvrant souvent votre conscience à un confesseur, que vous connaîtrez par ses avis les dangers du salut, et que vous conserverez votre innocence.

III. Vous serez souvent attaqué de tentations et surtout contre la chasteté ; or il est impossible que vous y résistiez long-temps sans la confession fréquente, et sans les avis d'un prudent confesseur. Voilà le grand remède contre les coups que l'ennemi vous porte ; " celui qui néglige le remède, tombera " dans la maladie, et de la maladie dans la mort, dit " le Sage."

Le démon n'a point de piége plus dangereux pour perdre les jeunes gens, que de les rendre muets sur les secrets de leur conscience, afin que dans ce pernicieux silence, ils ne trouvent ni secours pour résister aux tentations, ni moyens pour se retirer du vice. « Le péché, dit saint Bernard, est bientôt guéri quand « il est déclaré, mais il s'augmente par le silence. « Si on le découvre, de grand il devient petit : si on « le cache, il devient plus grand.» Oh ! qu'on est aveugle, quand on fuit les sacrements ! c'est fuir la vie, et chercher la mort de son ame.

CHAPITRE XXI.

Autres avis touchant la confession.

I. Si vous êtes dans l'habitude du vice, et si vous avez des tentations fréquentes, confessez-vous tous les mois. Mais, pour être parfait, vous devez vous confesser plus souvent, surtout lorsque les tentations vous attaquent plus fortement.

N'imitez pas ceux qui ne pensent à se confesser que lorsqu'ils ont succombé à une tentation. N'est-ce pas une folie de ne penser au remède qu'après qu'on est tombé dans une maladie mortelle, quand on peut la prévenir par ce même remède. Employez le remède avant la maladie, dit le Sage.

Gardez-vous de suivre l'exemple de ceux qui, étant tombés, au lieu de se relever promptement, se laissent de nouveau aller au péché, et négligent de se con-

fesser par honte ou par lâcheté, ou pour attendre l'occasion d'une grande fête. Ce délai est cause que plusieurs retombent dans de plus grands désordres. Il ne faut point perdre courage pour être tombé ; relevez-vous de vos propres chutes pour veiller avec plus de précaution sur vous-même.

II. Le démon, pour vous empêcher de vous confesser, vous suscitera des obstacles. Tantôt il vous persuadera qu'il y a trop de peine ; tantôt que vous n'êtes pas assez préparé ; tantôt que vous n'en avez pas besoin ; une autre fois il fera naître une affaire. Souvent il vous donnera du dégoût de la confession ; et peut-être tâchera-t-il de vous en retirer par cette funeste honte qu'il a coutume d'inspirer aux jeunes gens qui craignent quelquefois de passer pour dévots, tandis qu'ils n'ont point de honte de passer pour libertins. Enfin il n'y a point d'artifices qu'il n'emploie pour vous éloigner de la confession. Mais, au nom de Dieu, passez sur tous ces obstacles, et regardez comme une des plus dangereuses tentations de l'ennemi toutes les pensées qui vous éloignent des sacrements.

III. Faites une confession générale avant votre première communion, et lorsque vous vous disposez à prendre un état de vie. Si vous avez eu le malheur de cacher par honte des péchés mortels avec connaissance, il faut depuis ce temps réitérer vos confessions, parcequ'elles ont été sacriléges. De même si vous avez vécu plusieurs années dans des

habitudes de rancune, d'impureté, d'ivrognerie, de jurements énormes, etc., je vous conseille de répéter les confessions que vous avez faites en cet état ; c'est quelquefois même une nécessité, parceque les confessions faites sans amendement, dans des habitudes mortelles, sont, ou nulles ou suspectes.

CHAPITRE XXII.

Avis plus particuliers pour la confession.

I. Examinez-vous principalement sur les péchés auxquels vous avez plus de penchant. Examinez-vous avec sincérité et avec humilité, mais sans scrupule, sans trouble et sans inquiétude.

Excitez-vous ensuite avec confiance et avec amour au regret d'avoir offensé Dieu, et demandez lui pardon de tout votre cœur, en implorant son secours et sa clémence.

Approchez-vous du confesseur avec beaucoup de respect et de modestie, vous représentant que vous allez comparaître devant Dieu et devant votre juge pour demander miséricorde. Si vous êtes obligé de rester long-temps auprès du tribunal avant que d'être confessé, ne vous en inquiétez point, et ne vous dissipez pas ; tenez-vous dans une posture humble et respectueuse, priant Dieu, ou lisant quelque livre qui vous inspire des sentiments de pénitence.

Déclarez vos péchés au confesseur, humblement, clairement, simplement, et en peu de mots. Il y en

a qui expliquent trop de choses dans leurs confessions, et qui racontent trop de circonstances ; c'est scrupule et perte de temps. D'autres, par malice, ne disent leurs péchés qu'à demi, et attendent que le confesseur leur demande le reste ; abus qui fait souvent des confessions nulles ou sacriléges.

Gardez-vous bien de cacher aucun péché mortel dans la confession, de propos délibéré. Ce malheur arrive quelquefois aux jeunes gens pour certains péchés déshonnêtes qu'ils n'osent déclarer. Une criminelle honte leur ferme la bouche, et les tient dans un état de sacrilége. Ne tombez jamais dans ce malheur ; il vaudrait mieux pour vous n'avoir jamais vu le jour.

Ne cherchez point dans vos confessions à être estimé de votre confesseur, mais à être purifié de vos péchés, et instruit dans le chemin du salut.

II. La déclaration de vos péchés étant faite, écoutez attentivement les instructions et les avis de votre confesseur. Ne faites pas comme plusieurs qui s'occupent à rechercher quelques péchés pendant que le confesseur leur parle. Cette faute peut faire perdre le fruit de la confession.

Avant que le confesseur vous donne l'absolution, et pendant qu'il la donnera, demandez pardon à Dieu de vos péchés, avec un vif regret de les avoir commis, et avec une sincère volonté de changer de vie. Souvenez-vous que, sans la confession, il n'y a point de sacrement ; mais excitez-vous sans trouble et

sans inquiétude, laissez ensuite le tout à la miséricorde de Dieu.

III. Quand à la pénitence, écoutez-la avec attention, lorsque le confesseur vous l'impose : acceptez-la avec docilité, croyant que vos péchés en méritent incomparablement plus : accomplisssez-la sans négligence, et avec fidélité.

Les bonnes œuvres imposées par le confesseur sont plus méritoires et plus efficaces que les autres œuvres volontaires.

EXEMPLE.

On ne voit guère d'exemple plus instructif pour les pénitents et pour les confesseurs, que l'exemple suivant rapporté par un célèbre auteur de théologie. Un homme de qualité, ne pouvant obtenir l'absolution de son pasteur ni de plusieurs pères jésuites à qui il s'adressa parcequ'il ne voulait point quitter ses usures, ni mettre fin à ses crimes, trouva enfin un confesseur qui lui dit que ceux qui lui avaient refusé l'absolution étaient des scrupuleux, et qu'il la lui donnerait. Il se confessa quelques années à ce confesseur, et le faisait même souvent manger à sa table. Cet homme étant tombé dangereusement malade on courut aussitôt avertir son confesseur ; mais pendant ce temps le malade mourut. Le confesseur étant en chemin, cet homme lui apparut, et lui dit : " Où allez-vous, mon père ?—J'allais vous " confesser.—N'allez pas plus loin, reprit l'autre ; je " viens de mourir, et je suis condamné à l'enfer pour

" les péchés que vous m'avez laissé commettre pen-
" dant tant d'années. Vous êtes en partie la cause de
" ma perte. Vous êtes indigne du sacré ministère
" que vous exercez, et que vous profanez ; si vous
" aviez eu plus de zéle pour mon ame, si vous ne
" m'aviez pas donné l'absolution avec tant de facili-
" té, si vous m'aviez donné des avis et des moyens
" pour me retirer du vice, j'en aurais profité, et je
" serais sauvé. Puisque vous avez eu tant de part à
" mes péchés par votre criminelle facilité à me lais-
" ser vivre dans le désordre, il est juste que vous en
" partagiez aussi la peine." En même temps la terre s'ouvrit sous leurs pieds, et tous les deux furent engloutis. Le compagnon du confesseur tout consterné et hors de lui-même, annonça dans le lieu cette tragique aventure. Cette histoire fut racontée dans un sermon devant l'archiduc d'Autriche, Albert, par un religieux de la compagnie de Jésus : ce prédicateur assura qu'il l'avait apprise d'un savant homme, qui lui dit qu'il connaissait parfaitement la personne et le lieu où elle était arrivée.

EXEMPLE.

Saint Antonin rapporte un événement tragique au sujet des confessions sacriléges. Une fille agée de dix-huit ou vingt ans ayant caché, par honte, à son confesseur un péché d'impureté qu'elle commettait seule, et qu'elle avait appris d'une compagne, ce péché alarmait tellement sa conscience, et lui causait de si cruels remords, qu'elle en perdait le sommeil ;

mais la honte lui fermait toujours la bouche en confession. Elle se fit religieuse pour mettre sa conscience en repos, espérant qu'en faisant de grandes pénitences en religion, elle en obtiendrait le pardon sans le confessser. Étant au lit de la mort, son péché se présenta à son esprit plus vivement que jamais, et sa conscience toujours plus alarmée la tourmentait horriblement, et la pressait de dire ce péché au confesseur ; mais elle eut encore la lâcheté de le cacher, et mourut en cet état, (tant il est vrai qu'on meurt comme on a vécu, et que, quand on abuse des grâces et des sacrements pendant la vie, on en abuse ordinairement à la mort). Cette religieuse hypocrite passait pour très-vertueuse, et fut regrettée de toute la communauté.

Trois jours après sa mort, elle apparut à une de ses amies dans un état affreux, et lui dit ces paroles ; « Ne priez plus pour moi, ma sœur ; je suis damnée « pour un péché d'impureté que j'ai commis seule : « il m'était facile d'en obtenir le pardon en le confes- « sant, mais une criminelle honte me l'a toujours « fait cacher ; et en abusant ainsi de la confession, « et du sang de J. C., je me suis attiré la plus « sévère damnation.» Elle poussa un grand cri et disparut.

Sans les sacrements on ne peut se sauver, mais malheur à ceux qui en abusent.

CHAPITRE XXIII.

De la sainte communion.

Jésus-Christ, par un effet de sa grande miséricorde, a institué le sacrement de pénitence pour purifier notre ame et pour remettre nos péchés. Mais il a fait pour nous quelque chose encore de plus admirable. Par un excès incompréhensible de son amour il nous a laissé dans l'adorable sacrement de l'eucharistie son corps et son sang pour servir de nourriture à nos ames, pour nous conserver dans la grâce, et pour nous conduire à la vie éternelle.

La sainte communion est donc un moyen efficace pour se sanctifier, et si vous avez un vrai désir de vous sauver, vous devez, autant qu'il est en vous vous rendre digne d'en approcher souvent. " Si vous " ne mangez ma chair, dit Jésus-Christ, et si vous ne " buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en " vous."

C'est dans cette source vivante que vous puiserez abondamment tous les secours pour acquérir toutes les vertus. Vous cherchez la sagesse, et vous recevrez la sagesse éternelle. Vous demandez la pureté, et vous recevrez ici le Dieu de la pureté même. Vous avez besoin de grâces, et vous recevrez ici l'auteur de toutes les grâces. Vous avez besoin de force dans les tentations et dans les dangers, et vous recevrez ici le pain de vie et le pain des forts. Ne refusez

donc pas la grâce de ce divin Sauveur, qui se donne à vous par un amour ineffable. C'est une marque qu'on n'a aucun désir de son salut, quand on néglige un moyen si puissant et si saint, qui contient l'amour même du salut.

II. Quoiqu'on ne puisse pas prescrire en général un temps pour la communion, parceque cela dépend de l'état de chacun, je vous dirai néanmoins qu'il est à propos de communier ordinairement tous les mois. Si vous vous confessez plus souvent, vous prendrez pour la communion l'avis de votre confesseur qui vous le permettra plus souvent ou plus rarement, selon que vous aurez de zèle à en profiter, d'ardeur à vous en approcher, et de fidélité à vous corriger.

On ne peut communier trop souvent quand on le fait avec de saintes dispositions ; et l'église vous y exhorte. Mais comme la santé ne consiste pas à manger souvent, mais à profiter de ce que l'on mange, de même aussi la sainteté ne consiste pas précisément à communier souvent, mais à profiter de la communion. " Vivez donc de telle sorte, dit St. Ambroise, que vous méritiez de recevoir tous les jours ce pain divin."

Prenez garde de ne jamais communier indignement et en état de péché mortel ; il vaudrait mieux pour vous n'y avoir jamais été. " Que l'homme s'éprouve soi-même, dit St. Paul, et qu'il mange de ce pain ; car celui qui mange et boit indignement le corps et le sang du Seigneur, boit et mange son ju-

gement." Les exemples suivants vous feront comprendre le malheur d'une sacrilége communion.

Si vous communiez souvent, tâchez de purifier votre cœur de plus en plus des péchés véniels. A l'exemple des saints dont vous verrez ci-après quelques exemples, vous pourrez quelquefois, pour vous mieux disposer, différer quelques jours votre communion. Si votre confesseur vous la diffère lui-même, soumettez-vous à ses avis.

EXEMPLE.

De quelle horreur n'est-on pas saisi, lorsqu'on pense au sacrilège que commit Judas, et aux funestes suites de son indigne communion ? L'évangile nous apprend qu'aussitôt que Judas eût communié, le démon entra dans le corps de ce malheureux, qui alla ensuite trahir et livrer Jésus-Christ. Après ce crime il se désespéra et s'arracha enfin lui-même la vie. Voilà l'effet du premier sacrilége ; un disciple de Jésus-Christ possédé du démon ; un Dieu trahi et vendu ; un apôtre désespéré et perdu.

AUTRE EXEMPLE.

Saint Cyprien, archevêque de Carthage, a été témoin de plusieurs évènemens mémorables arrivés au sujet des communions indignes dont il nous a laissé lui-même l'histoire dans ses livres. C'était la coutume alors de faire communier les petits enfants et de leur donner du vin consacré. Une petite fille qui était encore à la mamelle fut agitée de convulsions au moment qu'on la présenta à la communion, et

criait comme si on lui eut déboité les os. Aussitôt qu'elle eut pris du sang du Sauveur, elle le vomit avec de grandes et de nouvelles convulsions. Cet enfant était innocent et n'avait point encore péché ; mais des idolâtres, par moquerie de nos saints mystères, avaient fait avaler à cet enfant du pain qui avait été offert aux idoles ; c'est pour cela que le sang du Seigneur ne put demeurer dans la bouche et le corps de cet enfant, qui avaient été ainsi infectés et souillés. Oh ! combien plus le Sauveur a-t-il d'horreur de demeurer dans une ame souillée du péché mortel.

Saint Cyprien rapporte aussi qu'une femme coupable d'un crime énorme, s'étant approchée en cet état de la sainte table, et ayant communié, elle se sentit dans le moment comme étouffée, et après plusieurs horribles tremblements, elle tomba morte sur la place ; et qu'un autre approchant du sanctuaire pour communier, il en sortit une flamme qui l'empêcha d'avancer et de recevoir la sainte eucharistie. C'est ainsi, dit St. Cyprien, que Dieu en punit exemplairement quelques-uns en ce monde, pour rendre les autres sages.

Saint Ambroise défendit à son diacre Géronce d'approcher des saints mystères, et de communier, jusqu'à ce qu'il eût expié pendant quelque temps par la pénitence quelques paroles vaines et indiscrètes qu'il avait proférées.

Saint Jean-Chrysôstome n'ayant pu réconcilier deux personnes qui se querellaient, eut le cœur un

peu ému en voyant leur opiniâtreté. Cette émotion de son cœur était un effet de sa charité : cependant il n'osa ce jour-là célébrer les divins mystères, ni communier, pour marque qu'il faut avoir le cœur en paix pour recevoir J.-C. Gardez-vous donc bien d'aller à la sainte table, si vous avez un ressentiment volontaire contre quelqu'un.

Sainte Thérèse disait que tout ce qui l'animait et la soutenait le plus dans ses persécutions et dans ses peines, c'était la divine eucharistie : elle trouvait sa consolation, son soulagement et et sa force dans la communion.

Communiez donc souvent, allez souvent à J.-C. qui désire s'unir à votre ame ; mais éprouvez-vous auparavant par une confession humble et sincère, et par l'amendement, et pratiquez les avis suivants.

CHAPITRE XXIV.

Avis pour bien communier.

I. Demandez à Dieu le soir précédent, et dans votre prière du matin, la grâce de recevoir dignement ce sacrement auguste, afin qu'une action si divine, qui doit vous sanctifier, ne serve pas à votre condamnation. Occupez votre esprit et votre cœur dans la pensée de cette grande action, et dites en vous-même ce que David disait lorsqu'il se préparait a bâtir un temple à Dieu : " C'est une grande en-" treprise dans laquelle on prépare une demeure, non

" pas à un homme, mais à un Dieu." Oui mon fils, c'est à J.-C. votre Dieu que vous preparez une demeure dans votre ame ; il faut donc lui en préparer une qui soit digne de lui.

II. Prenez environ une demi-heure avant votre communion pour vous recueillir, et faites ces quatre choses.

1. Humiliez-vous profondément devant notre Seineur, vous reconnaissant indigne de le recevoir ; indigne à cause de sa grandeur et de sa sainteté, indigne à cause de vos péchés et de votre bassesse. ' Quoi, disait Solomon, après avoir bâti le temple, " est-il possible que Dieu veuille habiter parmi les " hommes.

2. Demandez à J.-C. pardon de vos péchés, en lui disant avec St. Pierre : " Ah, Seigneur ! retirez-" vous de moi, parceque je suis un grand pécheur."

3. Demandez-lui la grâce de vous unir à lui avec une conscience pure, avec un ardent amour et un grand désir de lui être fidèle. Si vous savez quelques oraisons pour la communion, vous les réciterez avec attention et avec ferveur.

4. L'heure de la communion étant venue, quittez toutes prières vocales, approchez-vous de la table sainte avec modestie, la vue baissée, sans vous presser pour approcher des premiers. Adorez N.-S. avec un grand sentiment de votre indignité ; recevez avec une amoureuse confiance et une profonde humilité le Dieu du ciel et le sauveur de votre ame.

III. Après la communion, ne prenez pas d'abord votre livre, mais entretenez-vous quelque temps avec votre sauveur, que vous possédez en vous-même, et faites ce qui suit :

1. Adorez sa grandeur infinie, et sa majesté suprême dans le fond de votre cœur. Anéantissez-vous en sa présence par le plus profond respect.

2. Admirez sa bonté de vous venir visiter lui-même, en disant : " D'où me vient ce bonheur que " mon Dieu me vienne visiter." Reconnaissez que vous êtes indigne de cette grâce.

3. Demandez-lui de nouveau pardon de vos péchés, repentez-vous d'avoir offensé un Dieu qui se donne à vous avec tant d'amour et de tendresse. Protestez-lui que vous voulez l'aimer, et que rien ne sera jamais capable de vous séparer de lui. Dans ces heureux moments où vous posséderez votre sauveur, représentez-lui les nécessités de votre pauvre ame. Implorez les secours de sa grâce pour résister aux tentations, pour quitter vos attaches et vos mauvaises habitudes, et pour avancer dans la vertu. Dites-lui avec le malade de l'Evangile : " Ah Seigneur ! si vous voulez, vous pouvez me guérir :" ou bien ces paroles de Jacob : " Seigneur, je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez donné votre bénédiction."

4. Remerciez-le de la grâce qu'il vous a faite de se donner à vous, et en reconnnaissance, offrez-lui votre ame, vos puissances, votre vie, tout ce que vous avez, tout ce que vous pouvez pour l'aimer et

pour le servir. Faites ces actes avec beaucoup de ferveur et de dévotion. C'est surtout alors qu'il faut renouveler vos résolutions, et lui promettre de tout votre cœur de vous corriger de vos habitudes criminelles et de quitter le péché.

5. Sortez de l'église avec modestie. Soyez le reste de ce saint jour, plus attentif et plus recueilli dans tout ce que vous ferez. Assistez à la prédication et aux offices, si vous le pouvez. Employez quelque temps à une lecture spirituelle, et à la visite du St. Sacrement. Ne conversez pas avec toutes sortes de personnes pendant ce jour, mais seulement avec des personnes de piété. Entretenez-vous de bons discours, et que ce soit là votre plus grande récréation pour ce jour là.

CHAPITRE XXV.

Du lever et du coucher : de la prière et du règlement de la journée.

I. Consacrez à Dieu les premiers moments de votre journée. Vous seriez bien ingrat, si vous les donniez au démon. Dieu vous demande votre cœur, le démon voudrait aussi l'avoir : l'on peut dire que celui-là en sera le maître pendant le jour, qui en aura pris possession le premier, dit Saint Jean-Climaque.

A votre réveil, votre première pensée doit être de vous offrir à Dieu, votre première parole, le saint nom de Jésus et de Marie, votre première action, le signe de la croix

Lorsqu'il est l'heure de vous lever, ou lorsqu'on vous appelle, levez-vous promptement et ne disputez point avec le démon de la paresse. Pensez que J.-C. vous appelle.

En prenant de l'eau-bénite, priez le Seigneur qu'il lave et qu'il purifie votre ame, et qu'il vous pardonne vos péchés, surtout ceux que vous auriez eu le malheur de commettre pendant la nuit. En vous habillant, soyez toujours dans une telle modestie que jamais on ne vous trouve dans un état indécent. Respectez votre corps, et craignez jusqu'à vos propres regards.

Ne manquez jamais à votre prière. Dieu envoyait aux juifs la manne du ciel pour les nourrir et les fortifier, mais c'était le matin qu'ils devaient la recueillir, pour vous apprendre que c'est surtout le matin qu'il faut recueillir dans la prière les grâces du ciel, afin de fortifier l'ame contre le péché pendant le jour.

Ne faites pas votre prière avec négligence ; une prière faite sans dévotion n'est pas une prière, mais une moquerie. Observez quatre choses à votre prière du matin.

1. Prosterné devant la majesté de Dieu, adorez-le comme votre souverain maître.

2. Remerciez-le par J.-C. de toutes ses grâces.

3. Offrez à Dieu votre journée, votre travail, votre étude, vos affaires, et vos peines.

4. Demandez-lui ensuite la grâce d'employer

votre journée à son service. Priez-le qu'il vous bénisse, qu'il vous inspire et qu'il vous conduise dans tout ce que vous ferez ; mais surtout qu'il vous préserve du péché : et de votre côté, promettez-lui sincèrement de ne consentir à aucun. Recommandez-vous enfin à la sainte Vierge, à votre saint patron, et priez votre bon ange d'avoir soin de vous. Ajoutez à cela le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, les litanies du saint nom de Jésus, et d'autres prières à votre dévotion.

Je vous conseille de penser, au moins tous les matins, un quart-d'heure, à votre salut, après votre prière, ou bien de lire avec réflexion un livre de dévotion, afin de prendre des mesures et des résolutions pour ne pas tomber pendant le jour dans vos péchés d'habitude, et pour vous corriger. Vous ne vous sauverez pas sans y penser : le salut est une affaire qui demande bien des réflexions : vous perdez tant de moments pendant le jour, pourquoi vous refuseriez-vous à vous-même un quart-d'heure le matin pour penser à l'unique chose pour laquelle vous êtes au monde ?

II. S'il est important de bien commencer la journée il ne l'est pas moins de la bien finir. Dieu avait ordonné dans l'ancienne loi un sacrifice pour le matin et un sacrifice pour le soir, pour nous apprendre que si nous devons rendre nos hommages à Dieu en commençant la journée, nous le devons de même en la finissant. Il faut faire, autant qu'on le peut, cette prière du soir en commun avec toute la famille assem-

blée. "Si deux ou trois sont assemblés en mon nom, dit J. C. je serai au milieu d'eux." La méthode suivante pourra vous servir de règle pour votre prière du soir.

1. Vous adorerez Dieu.

2. Vous le remercierez de ses grâces.

3. Vous prierez le Saint-Esprit de vous éclairer, et de vous faire connaître vos péchés que vous aurez commis pendant le jour.

4. Vous examinerez ensuite votre conscience, en tâchant de remarquer de quelle manière vous avez passé la journée. " Examinez-vous, dit le Sage, et jugez-" vous vous-même, avant que Dieu vous examine et " avant qu'il vous juge : et vous trouverez miséri-" corde, lorsque vous paraîtrez devant lui."

5. Après l'examen de votre conscience, demandez pardon à Dieu des péchés que vous avez faits pendant la journée, et prenez la résolution de n'y pas retomber le lendemain. Si vous remarquez avoir fait quelque faute mortelle pendant le jour, ô mon fils ! quel malheur pour vous ! Ne cessez point votre prière, que vous ne l'ayez pleurée et détestée du fond de votre cœur, afin d'en obtenir le pardon par votre repentir et le plus tôt que vous pourrez, allez la confesser.

Il faut être bien aveugle et bien endurci, d'aller prendre son repos lorsqu'on est ennemi de Dieu. Il vaudrait mieux dormir avec une vipère dans le sein, et sur le bord d'un précipice, que de dormir avec un seul péché mortel. Si vous mourriez en cet état

pendant le sommeil, hélas! vous vous trouveriez éveillé en enfer; ô mon Dieu, pense-t-on à cette vérité.

6. Après avoir demandé pardon à Dieu, abandonnez-vous à sa sainte volonté, recommandez-lui votre ame et votre corps, en suppliant le Seigneur de vous préserver des accidents de la nuit, surtout du péché et des illusions du démon. N'oubliez pas de prier la sainte Vierge, votre saint ange et vos patrons, de vous protéger : et après l'oraison dominicale, *notre père qui êtes aux cieux, etc.*, et autre prières, offrez à Dieu vos suffrages pour les défunts.

7. Si on voulait faire coucher les petites filles avec leurs petits frères, ou avec d'autres petits garçons, quoiqu'ils soient fort jeunes, elles feront leur possible pour s'en défendre et pour l'empêcher, et les mères ne le souffriront point. Les enfants ne coucheront pas même dans un même lit avec leur père et mère, quoiqu'ils soient petits. L'un et l'autre sont contraires à l'honnêteté, et les suites en sont très-dangereuses.

En vous couchant, regardez le lit comme votre bière et votre tombeau, les draps comme votre suaire, et le sommeil comme l'image de votre mort. Etant au lit, prononcez avec respect les saints noms de *Jésus*, de *Marie* et de *Joseph*. Avant que de vous endormir, adorez J.-C. couché sur sa croix, et dites en vous unissant à lui : " O mon Dieu, mon père ! Je " recommande mon ame entre vos mains." Si vous êtes éveillé pendant la nuit, élevez aussitôt votre cœur à Dieu.

III. Ceux qui ont à cœur leur salut ne se contentent pas de faire la prière du matin et du soir ; ils y ajoutent encore pendant le jour d'autres saintes pratiques. Je vous conseille donc de vous imposer un réglement que vous tâcherez de suivre pendant la journée.

Réglez, autant que vous pourrez, l'heure de votre lever, de votre coucher, de vos repas : ou plutôt l'obéissance doit être votre règle. Ayez certaines prières réglées pour chaque jour : par exemple, à l'honneur de la passion de J.-C. et de la sainte Vierge. Faites, si vous le pouvez, tous les jours, quelques visites au saint sacrement, quelques petites lectures de piété, et surtout de fréquentes élévations de votre cœur vers Dieu ; quelques mortifications et quelques aumônes extraordinaires pendant la semaine, si vous en avez le moyen. "Vivre ainsi par règle, c'est vivre pour Dieu, dit un saint Père." Vivre sans règle, c'est vivre sans mérite. Souvenez-vous, mon fils, qu'il n'y a point de jours heureux que ceux que vous passerez ainsi dans le service de Dieu et dans l'union avec Dieu, et qu'il n'y a point de jours plus malheureux que ceux que vous passerez dans le péché et l'oubli de Dieu.

EXEMPLE.

Ce fut par la prière que saint Antoine arriva à un sublime degré de sainteté. Il avait tant d'attrait et de goût pour ce saint exercice, qu'après avoir longtemps prié pendant le jour, il passait souvent les nuits

entières à méditer sur les bontés et sur les grandeurs de Dieu ; et lorsqu'au commencement du jour il voyait briller les rayons du soleil, ce saint solitaire s'écriait : " Ah ! beau soleil, pourquoi viens-tu me dis- " traire ?" Ce grand saint disait que l'univers était un grand livre où les plus ignorants pouvaient lire, y apprendre à prier et à connaître Dieu, parceque tous les objets que nous voyons sont les ouvrages de Dieu, qui nous font souvenir de Dieu, qui élèvent nos esprits à Dieu, et qui font admirer sa puissance, sa bonté et ses grandeurs ; mais, par malheur, nous fermons les yeux à ce spectacle. Toutes les créatures, les fleurs, les astres, les cieux, la terre, nous montrent un Dieu, et nous parlent de Dieu à leur manière, et nous ne les entendons pas.

Une ame qui aime à prier et à converser avec Dieu a une marque de prédestination : elle est plus forte que tout l'enfer. Si vous avez du dégoût dans la prière, des répugnances, des distractions et des ennuis ne vous découragez pas pour cela ; les plus grands saints en ont eu : persévérez avec courage. Les distractions ne sont point pernicieuses quand vous ne les aimez pas : loin de là, lorsque vous les avez malgré vous, elles sont un sujet de mérite.

AUTRE EXEMPLE.

David, ce grand roi, comprenait que le premier soin de l'homme doit être de rendre hommage à son Dieu, et de le faire servir. C'est pour cela que tous les matins il donnait ses ordres afin que Dieu ne fût

point offensé dans son royaume, et lorsqu'il apprenait que quelqu'un de sa famille ou de ses sujets était tombé dans quelque désordre, il en pleurait et en séchait de douleur. Il avait tellement à cœur la prière, que toutes les nuits il se levait pour adorer Dieu, et passait une partie de la nuit à gémir sur ses péchés ; de sorte que tous les matins on trouvait son lit arrosé de larmes. Tout cela ne suffisait pas pour marquer à Dieu son amour et son zèle, il portait le cilice, jeunait presque tous les jours, et outre les sacrifices qu'il offrait à Dieu, il se retirait sept fois chaque jour en secret, pour adorer Dieu et pour prier ; et avec tout cela, il ne laissait pas que de gouverner un grand royaume, et d'être souvent à la tête de ses armées, pour combattre les ennemis de Dieu.

Que diront à cet exemple tant de personnes qui ne sont pas chargées de tant d'affaires que ce grand roi, et qui cependant ne donnent presque point de temps à la prière, qui n'ont point de zèle pour faire honorer Dieu dans leurs familles, qui se soucient peu de le voir offensé ? Quiconque n'a point de zèle pour la prière, ni pour le salut de sa famille, n'en a point pour son propre salut.

CHAPITRE XXVI.

Des dispositions qu'on doit avoir en s'habillant, et de la modestie dans les vêtements.

I. En s'habillant, il faut occuper son esprit de

saintes pensées. 1. Nos habits sont les suites du péché ; nous devons les prendre dans un esprit de pénitence. 2. Nos habits sont les dépouilles et les restes des animaux au-dessous desquels le péché nous a réduits : ainsi en les prenant, ayons des sentiments d'humilité et de confusion. 3. Nos habits sont les effets de la bonté de Dieu qui nous les donne, tandis que tant de pauvres gens, qui valent mieux que nous n'ont pas le moyen de se vêtir : prenons donc nos habits avec des sentimens de reconnaissance et d'amour envers Dieu.

II. En vous habillant, évitez sur votre personne les regards curieux et immodestes, par respect pour la présence de Dieu. Prenez garde de faire paraître quelque indécence, et ne paraissez jamais devant aucune personne de la famille, ou devant d'autres, sans être modestement couvert. St. Charles avait tant d'attention sur ce point, qu'on dit que jamais ses valets, ni son homme de chambre, n'ont pu voir à nu le bout de ses pieds.

Ne cherchez point dans vos vêtements à contenter votre curiosité, n'affectez point de vous conformer à toutes les modes. " Traitez vos corps comme des " victimes saintes, dit St. Paul, et ne vous con- " formez pas aux coutumes du siècle." Il y a des modes innocentes, vous pouvez les suivre ; mais il y a des modes qui ne ressentent que la mollesse, le luxe et l'orgueil ; c'est ce qu'on appelle les modes du siècle : il ne vous est jamais permis de les suivre, de quelque condition que vous soyez.

Les filles, en s'habillant, ne doivent point se regarder au miroir avec affectation, mais seulement par la nécessité et la bienséance. Elles seront toujours décemment couvertes, et n'obligeront point leurs parents de leur donner des habits au-dessus de leur condition, se tenant dans une honnête médiocrité, mais avec propreté, et sans affectation. La malpropreté est un défaut et une marque de paresse. "Jé-"sus-Christ, dit St. Bernard, a aimé les pauvres, "mais il n'a pas aimé les crasseux."

On ne peut trop répéter et recommander aux jeunes gens, surtout aux filles, de s'habiller avec modestie et avec simplicité. La vanité, le luxe des habits et des parures est un des plus grands désordres du sexe, et le plus dangereux écueil à la pudeur. Plus elles ont soin de parer leur corps, plus leur ame est négligée : plus elles ont envie de plaire au monde par leur agrément et par leur beauté, plus elles sont difformes aux yeux de Dieu. Quelle folie de chercher à plaire à des créatures en se fesant haïr de Dieu !

Celles qui affectent d'aller sans mouchoir, et de paraître la gorge nue et les épaules découvertes sont criminelles ; les mères qui les souffrent, même des petites filles, ne sont pas innocentes. Les personnes du sexe qui disent qu'elle n'ont point de mauvaises intentions en s'habillant de la sorte, doivent se souvenir que, si leur intention est innocente, leur action ne l'est pas et que si elles se croient sans péché à

ce sujet, elles se trompent, parcequ'elles se rendent coupables des regards d'autrui qu'elles s'attirent, et dont elles répondront à Dieu. " Une fille ou une " femme vêtue sans modestie est, dit St. Bernard, " l'organe dont Satan se sert pour perdre les ames." Le démon se place dans ses yeux, sur son visage, sur sa personne, pour exciter les regards et les désirs impurs. Oh! que la conscience d'une fille qui n'ouvre pas les yeux sur de tels désordres est dans un état dangereux! Quel horrible compte ne rendront pas à Dieu les mères et les confesseurs qui n'empêchent pas de tels abus?

Profitez-donc, jeunes gens, des reflexions suivantes.

I. Il arrive à votre sujet à peu près ce qui arriva entre l'ange du Seigneur et le démon, au sujet du corps de Moïse. L'ange voulait que le corps de ce saint homme demeurât caché, de peur que les Juifs ne l'adorassent comme une divinité; et le démon voulait le faire connaître, et découvrir le lieu où il était, afin que les Juifs en fissent une idole pour l'adorer. Voilà, filles chrétiennes, ce qui arrive à votre occasion. L'ange du Seigneur voudrait que vous vécussiez dans la retraite et que vous n'eussiez pas tant d'empressement de paraître aux yeux du public; et le démon au contraire tâche de vous exposer comme des idoles aux yeux du monde. "Vous " êtes, dit St. Jérôme, comme des victimes du " péché, qu'il tâche de polir, de rendre agréable, et

" d'exposer à la vue du public," afin que, par les pensées et par les regards, le démon d'impureté se fasse adorer dans vous. Une fille devrait rougir quand un jeune homme fixe ses regards sur elle ; combien donc sont criminelles celles qui par leur enjouement et leur vanité s'attirent à dessein les regards d'autrui, et qui ne se parent que pour être admirées !

2. C'est dans un sens renoncer à la religion de Jésus-Christ, et déshonorer le nom de chrétien, que d'orner son corps des pompes du monde, et des œuvres de Satan. Dans le baptême vous avez fait vœu de renoncer à toutes ces vaines pompes ; " ce " vœu, dit St. Jérôme, est le plus grand de tous " les vœux ;" et on ne vous a imprimé le caractère de chrétien qu'à cette condition. D'ailleurs, J.-C. en vous appellant au christianisme vous avertit : "que si vous ne devenez humbles comme des " enfans, si vous ne crucifiez et si vous ne mortifiez " votre chair, vous n'entrerez jamais dans le ciel. Or peut-on dire que des filles et des femmes superbement vêtues, les bras nus, la tête frisée, fardée, mouchetée, chargée de vains ornements ; peut-on dire, encore une fois, qu'elles ont l'humilité dans l'ame, qu'elles ont le cœur pénitent, qu'elles sont revêtues de l'esprit de Jésus-Christ ? Ne doit-on pas dire au contraire qu'elles font honte à la religion, qu'elles sont indignes de J.-C. et qu'elles ne lui appartiennent plus ? " Elles sont dans cet état l'ouvrage du démon

" dit St. Cyprien, et ne sont plus l'ouvrage de " Dieu."

III. Les mères, les maîtresses, et tous ceux qui sont chargés d'élever les jeunes gens, sont obligés d'empêcher cet abus. Les religieuses qui ont des pensionnaires sont encore plus obligées à ce devoir ; elles ne doivent jamais souffrir dans les filles qu'on leur confie un esprit de mondanité, ni aucune vaine parure. Elles doivent leur faire aimer la modestie et la simplicité. Une grande fille croira toujours qu'il lui est permis de faire dans le monde ce qu'on lui a permis de faire dans le couvent.

Si vous êtes de qualité, il est permis de vous habiller selon votre condition : mais il ne vous est pas permis, pour cela, de vous habiller avec faste. Le St. Esprit, par la bouche de St. Pierre et de St. Paul, défend aux femmes et aux filles chrétiennes, " d'en- " tortiller leurs cheveux, de s'orner d'or et de pierres " précieuses, et d'étoffes trop riches ;" et St. Paul en particulier leur défend de paraître à l'église et dans les assemblées des fidèles sans avoir le visage voilé. D'ailleurs, à quoi sert cette vaine superfluité d'habits, d'ornements, et toutes ces nudités affectées ? qu'à scandaliser le public, qu'à faire murmurer les pauvres gens qui sont sans habits, et qui meurent de faim, tandis que tout brille sur le corps d'une dame. " Pour être une princesse, dit un jour St. Hilaire à " une dame, vous ne cessez pas d'être chrétienne, et " non une païenne."

IV. Pour vous, jeunes hommes, faites réflexion que les avis que nous venons de vous donner vous conviennent autant qu'aux personnes du sexe. " Ne " fixez point vos yeux, dit le Sage, sur une fille " parée et enjouée ;" dites au contraire avec David : " Ah ! Seigneur, détournez mon cœur et mes yeux " pour ne pas voir la vanité." Une fille qui ne pense qu'à s'orner pour vous plaire ne mérite plus votre estime : elle doit vous plaire par sa vertu, et non par ses parures.

Si les personnes du sexe doivent craindre de nous scandaliser par leur vanité et par leurs ornements, craignez aussi, jeunes hommes, de les scandaliser sur vous-mêmes par vos ajustements affectés. Ecoutez saint Clément, qui a été un des premiers papes de l'église, et disciple de saint Pierre et de saint Paul : voici comme il parle aux hommes dans le premier livre des constitutions des apôtres. " Prenez " garde de vous parer et de vous ajuster d'une ma- " nière capable de séduire le cœur des femmes et des " filles. Si, par votre extérieur enjoué, vous leur " inspirez des penseés et des désirs criminels, vous " êtes coupables de leurs péchés, parceque vous leur " avez servi de piége : vos ajustements et votre pa- " rure les ont aveuglées, les ont tentées, et les ont " souillées." C'est pour cela que saint Jérome défend aux mères de laisser converser leurs filles avec des jeunes hommes, enjoués et trop ajustés, de crainte que leurs cœurs n'en reçoivent de funestes impres-

sions. Si tous ces avis ne sont pas de votre goût c'est une marque que vous ne comprenez pas la sainteté de votre religion : profitez des exemples suivants, qui vous feront ouvrir les yeux sur ce que vous ignorez.

EXEMPLE.

L'histoire ecclésiastique nous apprend que dans la ville de Ptolémaïde, du temps de la persécution, les filles chrétiennes, parmi lesquelles il y en avait un grand nombre de qualité, étaient si chastes et si pures, qu'elles aimèrent mieux souffrir la mort que de se dévoiler : elles se coupèrent elles-mêmes les lèvres et une partie du visage, pour paraître hideuses et horribles à ceux qui voudraient les approcher ou les envisager. Elles furent déchirées par les ongles et les dents des lions, et par les mains des bourreaux avec des pointes de fer. Ces innocentes filles endurèrent tous ces tourments plutôt que de consentir que leurs corps fussent souillés par les regards lascifs des hommes voluptueux. Oh ! que cet exemple fera un jour de confusion à tant de filles et de femmes vaines qui ne s'habillent que pour se faire voir, et pour faire admirer leur beauté !

Filles mondaines, loin de vous produire aux yeux du monde, et de paraître avec tant d'éclat, vous devriez bien plutôt vous cacher, pour pleurer les péchés dont vous êtes tous les jours la cause par votre vanité.

AUTRE EXEMPLE.

Voici un autre exemple arrivé de notre temps, qui vous fera comprendre qu'une jeune personne qui

suit les impressions de la grâce est bientôt désabusée des vanités du siècle, et de l'éclat des parures.

Une jeune demoiselle de Franche-Comté, qui avait beaucoup d'esprit, mais fort mondaine, nommée Angélique, âgée de seize ans, ayant entendu un prédicateur prêcher contre le luxe et la vanité dans les habits, vint se confesser à ce prédicateur qui lui dit des choses si solides, que cette jeune fille, docile à la voix de Dieu, dès le lendemain quitta ses vanités, et s'habilla d'une manière chrétienne. Sa mère, surprise de ce changement, la reprit de ce qu'elle ne s'habillait pas comme les autres fois : Angélique lui répondit qu'un prédicateur à qui elle s'était confessée le lui avait défendu.

La mère alla trouver le prédicateur, et lui demanda s'il était vrai qu'il eût défendu à sa fille de s'habiller selon la belle mode. Je ne sais point, répondit le prédicateur, ce que j'ai dit à votre fille ; il vous doit suffire que je vous dise que Dieu ne défend point de s'habiller selon la mode, lorsque cette mode est innocente ; mais que Dieu défend de s'habiller selon la mode, lorsqu'elle est criminelle ou dangereuse.— Mon père, reprit la dame, qu'appellez-vous mode criminelle ou dangereuse ?—C'est, par exemple, répondit le prédicateur, de porter des habits trop ouverts, d'orner sa tête de frisures, de mouches, de fard, ou d'autres parures toutes vaines ; de porter des vêtements trop riches, qui ne ressentent que l'orgueil et le faste. Il lui expliqua ensuite les dangers de ces

modes, et les scandales qui en naissent.—Mon père, lui dit cette femme, si mon confesseur m'en avait autant dit que vous, je n'aurais pas permis à ma fille tant de vanité, et moi-même j'aurais été plus sage. Mon confesseur est cependant un homme savant, mais de quoi me sert-il qu'il soit savant, s'il me laisse vivre à ma liberté, et dans le danger du salut ? Lorsque cette dame fut de retour, elle dit à Angélique : Ma fille, bénissez Dieu d'avoir trouvé un tel confesseur, et suivez ses avis.

Angélique eut beaucoup de combats à soutenir de la part des autres demoiselles, qui la traitaient de ridicule. Mais le plus rude assaut qu'elle soutint fut au bout de deux ans, dans une compagnie de plusieurs dames qui entreprirent de lui faire changer de sentiment. Pourquoi, lui dirent-elles, ne vous habillez-vous pas comme les autres ?—Je ne suis pas obligée de faire comme les autres, répondit Angélique : je m'habille comme celles que je crois faire mieux, et non pas comme celles qui font mal.—Eh quoi ! lui dit une dame, faisons-nous mal de nous habiller comme vous voyez ?—Oui, sans doute, vous faites mal, parceque vous scandalisez ceux qui vous regardent.—Pour moi, répliqua la dame, je n'ai en tout cela aucune mauvaise intention ; je m'habille à ma façon : tant pis pour ceux qui ont de mauvaises pensées.—Tant pis pour vous aussi, reprit Angélique, puisque vous en donnez l'occasion : si nous devons craindre de pécher nous-même, nous ne de-

vons pas moins craindre de faire pécher les autres.

—Quoi qu'il en soit de vos bonnes raisons, lui dit une autre dame, si vous ne vous habillez plus comme nous, vos amies vous quitteront, vous n'oserez plus vous trouver dans les belles compagnies et dans les bals.—J'aime mieux, répondit Angélique, la compagnie de ma chère mère, de mes sœurs et de quelques filles sages, que ces belles compagnies où l'on ne fait que jouer, médire et s'ennuyer. Pour ce qui est des bals, j'en suis dégoûtée ; j'ai failli m'y perdre ; il n'y a déjà que trop de filles mondaines pour y aller et pour scandaliser, sans que je m'y trouve.

—Oh ! après tout, lui dit une autre dame, vous reprendrez notre mode : car si vous vous habilliez comme nous vous en seriez bien plus agréable.—Vraiment, reprit Angélique, je ne m'habille pas pour paraître agréable, mais pour me couvrir. Les vrais agréments d'une fille ne consistent pas dans les habits, mais dans la vertu. Au reste, madame, si vous pensez de la sorte, permettez que je vous dise avec le respect qui vous est dû, que vous ne pensez pas en chrétienne.

Une dame de la compagnie, qui n'avait encore rien dit, (c'était une jeune marquise) écoutait tout ce que disait Angélique. Tout-à-coup cette dame vient l'embrasser : Ah ! ma chère enfant, lui dit-elle, que je vous estime d'avoir les sentiments que vous avez ; soutenez-vous dans ces nobles et pieux sentiments. Ensuite cette dame adressant la parole

aux autres, leur dit : En vérité, n'est-il pas honteux pour nous qu'une jeune fille de dix-huit ans nous fasse la leçon, et qu'elle ait plus de courage que nous ? Son exemple sera un jour notre condamnation. Que nous sommes aveugles d'embarasser notre conscience, de nous captiver à suivre tant de modes gênantes, et de nous rendre les martyres de la folie du monde, pour plaire à de sots flatteurs qui dans leurs cœurs se moquent de nous !

AUTRE EXEMPLE.

Nous lisons dans les livres saints des effets bien funestes de la curiosité et de la vanité d'une fille. Le saint patriarche Jacob demeurant proche de la ville de Sichem, avait une fille nommée Dina, à qui il apprit à servir et à craindre Dieu. Cette fille âgée de quinze ans, abusa de la liberté que lui donna son père de se promener avec ses compagnes. Ayant un jour aperçu quelques filles et quelques demoiselles de la ville de Sichem, elle fut curieuse de voir la manière dont ces filles étaient habillées ; et s'étant approchée de la ville, elle éprouva bientôt combien il est dangereux de chercher à voir, quand on risque d'être vue. Quelques habitants de Sichem la virent, lui firent compliment, et l'ayant enlevée, l'emmenèrent à la ville où elle fut déshonorée. Les enfants de Jacob, frères de la jeune Dina, ayant appris cette nouvelle, résolurent de venger l'injure faite à leur sœur. Ils surprirent par fraude les habitants de Sichem, les passèrent au fil de l'épée, sans épargner

même leur roi, saccagèrent et pillèrent leur ville. Jacob, père de Dina, pour éviter les suites de cette triste aventure, se crut obligé de changer de demeure et d'aller dans un autre pays.

Voilà ce que produisirent la vanité et la curiosité d'une jeune fille : le massacre de plusieurs habitants, le pillage d'une ville, le trouble de sa propre famille, et la fuite d'un père dans un pays étranger. Apprenez de là, filles chrétiennes, à ne point chercher à voir et à être vues : apprenez à vous habiller avec modestie : sans cette précaution, vous serez un écueil aux autres, et le démon vous tendra à vous-même des piéges auxquels vous succomberez. Et vous, jeunes hommes, craignez et évitez la compagnie d'une fille parée et enjouée, de peur que Satan ne se serve de ses charmes pour souiller votre cœur, et pour vous perdre.

CHAPITRE XXVII.

De la dévotion à la Ste. Vierge et à St. Joseph.

I. Un excellent moyen pour honorer Dieu, pour obtenir ses grâces, et pour se sauver, c'est la dévotion à la Sainte Vierge. Nous trouvons dans Marie, après J.-C. le plus digne objet de notre culte. Elle est de toutes les créatures la plus accomplie, une médiatrice puissante, et un parfait modèle de toutes les vertus. Trois qualités qui exigent nos respects, notre confiance et notre imitation.

1. Nous devons nos respects et une tendre vénération à cette vierge incomparable, à cause de ses grandeurs, de son éminente sainteté, et de sa très-haute et très-auguste dignité de mère de Dieu, qui l'élève au-dessus de toutes les pures créatures.

2. Nous lui devons notre confiance, parcequ'elle est toute-puissante auprès de Dieu, et son Fils pourrait-il rejeter sa demande ? Etant notre mère, pourrait-elle nous refuser son intercession ? Elle est sensible à nos misères, elle voit nos nécessités ; les prières que nous lui faisons avec de saintes dispositions lui sont donc agréables, et sont exaucées. " Jamais personne, dit saint Bernard, n'a invoqué " cette mère de miséricorde, qu'il n'ait ressenti les " effets de sa protection."

Si la Sainte Vierge a tant de bonté pour tous, nous pouvons dire qu'elle a une bonté particulière pour les jeunes gens, dont elle connaît la faiblesse et les dangers.

3. Mais pour être dévot à la mère de Dieu, et pour mériter sa protection, ce n'est pas assez de lui adresser quelques prières superficielles et par coutume, tandis qu'on ne se soucie point de lui déplaire par une vie honteuse et criminelle. O Dieu ! que de présomptueuse dévotion ! Vouloir plaire à cette sainte mère, et crucifier son fils par le péché, n'est-ce pas là se rendre ennemi du fils et de la mère ?

Si vous voulez être vrai serviteur et fidèle servante de Marie, suivez ces quatre avis.

1. Ayez une grande crainte de lui déplaire et d'offenser Dieu : ne l'affligez pas en déshonorant son fils, en perdant votre ame. Si vous avez le malheur de tomber dans quelques péchés, recourez promptement à elle, afin qu'elle soit votre médiatrice, et qu'elle vous réconcilie avec son fils ; elle est le refuge des pécheurs qui ont recours à sa protection, et qui ont un véritable désir de se convertir.

2. Imitez ses vertus, et principalement son humilité et sa chasteté, qui l'ont rendue si agréable à Dieu, vous souvenant que Marie se plaît à favoriser ceux qui aiment ces deux excellentes vertus, et qui imitent les exemples de sa sainte vie.

3. Ne passez aucun jour sans donner à Marie quelques marques de votre fidélité, par quelques prières, ou par quelques aumônes, et par quelques abstinences à certains jours de la semaine. Honorez particulièrement ses fêtes par la fréquentation des sacrements de pénitence et d'eucharistie.

4. Invoquez-la souvent, et surtout dans les tentations et dans les dangers d'offenser Dieu. " Si les " tentations s'élèvent contre vous, dit saint Ber- " nard, et si vous êtes dans les tribulations, in- " voquez Marie. Dans les dangers et dans les doutes " pensez à Marie, ayez le nom de Marie dans la " bouche et dans le cœur : elle vous consolera, elle " vous aidera, elle vous éclairera, elle vous soutien- " dra, elle vous conduira ; mais afin que vous obte- " niez son secours, imitez ses vertus."

En vivant de la sorte, vous serez du nombre de ses vrais enfants : elle sera votre mère et votre avocate auprés de Dieu, et tandis que vous serez sous sa sauvegarde, vous ne périrez pas. N'oubliez pas ces consolantes paroles de St. Anselme : " Que si " celui-là est perdu qui n'aime point la Vierge, et " qui en est abandonné ; aussi est-il impossible que " celui-là périsse, qui a recours à elle, et qu'elle " regarde des yeux de sa miséricorde."

II. En vous exhortant à la dévotion à la Sainte Vierge, je ne puis oublier son auguste époux saint Joseph. Ce grand saint ayant été choisi pour avoir soin du Fils de Dieu en son enfance, ne doutez pas qu'il ne soit favorable aux jeunes gens, et qu'il ne chérisse tendrement cet âge, qui a été consacré par l'enfance de l'Homme-Dieu. Ce saint patriarche a pourvu à tous les besoins auxquels ce divin enfant s'est assujetti pour notre amour ; il l'a délivré de la persécution d'Hérode ; il l'a sauvé en Egypte ; il l'a élevé et nourri en sa jeunesse ; il l'a vu soumis à ses commandements ; il a été le témoin et l'admirateur des grâces et des vertus que ce saint enfant faisait paraître de jour en jour.

Pouvez-vous douter que cet homme si saint qui a eu tant de familiarité avec J. C. enfant, n'aime d'un amour singulier les jeunes gens qui imitent cet enfant-Dieu, et tâchent de se conformer à sa divine jeunesse par la pratique de ses vertus ?

Aimez donc ce grand saint, honorez-le d'un culte

singulier. Priez-le d'être votre patron, votre père, le protecteur de votre pureté et de votre innocence : vous en recevrez des secours abondants. Demandez-lui par l'amour qu'il a eu pour J.-C. et par le soin qu'il a eu de sa divine enfance, qu'il ait soin de votre jeunesse dans les dangers de votre salut, qu'il vous aide a acquérir l'amour de ce divin Sauveur, et à ne jamais perdre sa grâce.

Invoquez-le surtout pour le moment redoutable de votre mort, en lui demandant tous les jours la grâce finale. Il a eu le bonheur de mourir entre les bras de Jésus et de Marie. O la douce ! ô la précieuse ! ô la sainte mort ! Suppliez-le avec ardeur de vous obtenir la grâce de mourir ainsi dans le baiser du Seigneur, vous souvenant des consolantes paroles de Ste. Thérèse, qui nous assure que jamais elle n'a rien demandé à Dieu par l'intercession de St. Joseph, surtout le jour de sa fête, qu'elle ne l'ait obtenu.

CHAPITRE XXVIII.

De la dévotion à l'ange-gardien et aux saints.

I. Dieu nous donne à chacun un ange pour notre garde. Il emploie par une bonté incompréhensible ses plus parfaites créatures à notre service. Ces célestes intelligences qui sont créées pour le contempler et le servir dans le ciel, veulent bien prendre soin de nous sur la terre. O bonté de Dieu, qui députe

un prince de sa cour pour la conduite d'une vile créature. Non content de nous avoir envoyé son Fils, de nous donner son Esprit-Saint, de nous promettre la jouissance de lui-même dans le ciel, il veut encore afin qu'il n'y ait rien au ciel qui ne soit employé à notre salut, nous envoyer ses anges pour y contribuer par leurs services. Il en a destiné un à chacun de nous, pour être notre guide et notre défenseur. Que ne devons-nous pas à un tel conducteur, à un tel ami, et quelle reconnaissance ne devons-nous pas à Dieu, qui a la bonté de nous donner de tels guides.

Notre bon ange, dit saint Bernard, doit nous inspirer trois choses : le respect, l'amour, et la confiance. Le respect à cause de sa présence, l'amour à cause de la bienveillance qu'il a pour nous, la confiance à cause des soins qu'il prend de nous.

1. Ayez un profond respect pour votre ange ; il est toujours aupres de vous, et jamais il ne vous abandonne pendant la vie. Quand vous vous sentez du penchant au péché, souvenez-vous de sa présence. Ayez honte de faire devant un ange ce que vous n'oseriez pas faire devant un homme.

2. Aimez-le tendrement puisqu'il vous aime. Ne seriez-vous pas coupable d'une noire ingratitude, de manquer envers lui de reconnaissance et de retour pour les services qu'il vous rend, et pour les dangers dont il vous préserve à toute heure ?

3. Ayez recours à lui avec confiance, principalement en deux occasions. La première, lorsque vous

délibérez sur quelque affaire importante, priez votre bon ange de vous éclairer, afin que vous n'entrepreniez rien contre la volonté de Dieu ? Pourriez-vous manquer d'avoir un heureux succès sous un si bon guide, qui est tout à-la-fois un fidèle ami, un conseil éclairé, et un puissant protecteur ? Consultez-le surtout pour le choix d'un état de vie.

Vous devez, en second lieu, recourir à votre ange tutélaire, lorsque vous êtes en danger d'offenser Dieu. " Quand vous avez, dit saint Bernard, une " tentation qui vous presse, une tribulation qui vous " trouble, invoquez votre cher gardien : c'est l'ange " que Dieu vous a donné pour vous secourir dans la " necessité." Vous éprouverez les effets de sa protection, surtout dans les tentations contraires à la chasteté.

Les anges aiment cette vertu ; ils sont les protecteurs des ames pures, parceque cette vertu rend l'homme semblable aux anges. " On ne doit pas " s'étonner, dit St. Ambroise, si les anges défendent " les ames chastes, puisqu'elles mènent sur la terre " une vie aussi pure que celle des anges."

II. Vous devez encore honorer tous les saints, surtout les apôtres. Que d'obligations n'avons-nous pas à ces hommes apostoliques ! Ils sont nos pères dans la foi, ils ont donné leurs travaux, leur vie, et leur sang, pour nous faire connaître J.-C. Quel amour et quelle reconnaissance ne leur devons-nous pas ?

N'oublions pas de rendre un culte particulier au

saint patron dont nous portons le nom ; invoquez-le souvent, et imitez ses vertus. Nous serions indignes de porter le nom d'un saint, si nous déshonorons ce saint nom par une vie criminelle. On nous impose les noms des saints dans le baptême, afin de nous faire souvenir qu'ils sont nos intercesseurs auprès de Dieu, et que par leurs prières et par l'exemple de leurs vertus, nous devons remplir saintement nos obligations.

CHAPITRE XXIX.

De la lecture des bons livres.

I. Les avis et les instructions de nos pasteurs et de nos maîtres seront bientôt effacés de notre mémoire, s'ils ne sont entretenus par la lecture des bons livres et par la méditation des choses de Dieu. La piété et l'amour de Dieu sont comme un feu qui s'entretient par les pensées et par les saintes affections : où puise-t-on ces pensées salutaires et ces pieuses affections ? C'est dans les lectures saintes.

L'admirable conversion de St. Augustin fut commencée par la lecture du livre de la Sagesse ; elle fut avancée par l'exemple de deux courtisans qui s'étaient convertis en lisant la vie de St. Antoine : elle fut enfin achevée par la lecture du nouveau testament qu'une voix du ciel lui commanda de lire, en lui faisant entendre ces paroles : Prenez et lisez.

Ce fut par le même moyen que la grâce opéra le

changement de St. Sérapion. La lecture de l'évangile le toucha si vivement qu'il abandonna ses biens ; et après avoir donné aux pauvres jusqu'à ses habits il portait son livre du nouveau testament, en disant : " Voilà celui qui m'a dépouillé." Oh ! qu'une sainte lecture a de force ! et comment est-il possible qu'un moyen si puissant soit négligé?

Pour lire utilement,il faut observer les avis suivants.

1. Ne lisez point par curiosité pour contenter votre esprit, mais pour apprendre vos devoirs. Commencez votre lecture par une élévation de votre esprit à Dieu, pour lui demander sa grâce et ses lumières.

2. Lisez avec respect parceque c'est Dieu qui vous parle dans votre livre. Quand nous prions, nous parlons à Dieu ; mais lorsque nous lisons un bon livre, c'est Dieu qui nous parle.

3. Lisez par ordre, c'est-à-dire dès le commmencement du livre, en continuant jusqu'à la fin, autrement la lecture vous serait moins profitable.

4. Lisez peu à lafois, mais attentivement ; faites réflexion sur ce que vous lisez, pour en tirer quelques résolutions, et demandez à Dieu la grâce de mettre vos résolutions en pratique.

5. Lisez souvent, c'est-à-dire ou tous les jours, ou du moins quelquefois la semaine, principalement les jours de fêtes.

6. Ne vous contentez pas d'avoir lu un livre une fois, màis relisez-le plusieurs fois. Si vous le lisez pour apprendre la vertu, vous éprouverez que la

seconde lecture vous sera plus salutaire que la première.

Les livres les plus utiles pour vous sont le Combat Spirituel, l'Imitation de N. Seigneur, la Vie des saints, le Nouveau Testament, les histoires saintes de l'écriture, ou quelques autres selon l'avis de votre confesseur.

II. Quand je vous exhorte à lire les bons livres je vous avertis en même temps de fuir les mauvais. Le démon n'a point trouvé de plus puissant moyen pour gâter l'esprit et le cœur, que la lecture des mauvais livres. Il a suscité un nombre infini de ces détestables ouvrages en toute matière et en toute langue : il en fait inventer encore tous les jours. La plupart de ces livres pernicieux sont déguisés sous quelques tours ingénieux d'éloquence et composés avec quelque délicatesse d'esprit ; et sous ces déguisements, ils cachent le venin mortel qu'ils font couler dans l'ame.

Ces livres sont : 1. Ceux qui sont hérétiques, qui sont contre le respect dû à la religion et aux choses saintes, ou contre les décisions de l'église.

2. Ceux qui sont lascifs, qui traitent de l'amour profane et d'histoires galantes.

Fuyez ces livres comme des piéges que le démon vous tend pour vous perdre. Vous ne pouvez presque pas les lire sans vous exposer à pécher mortellement, car ou vous y recevrez des impressions funestes, ou vous vous exposez au danger d'en recevoir.

Si vous avez quelques-uns de ces livres, ne les

gardez point et ne les donnez point à d'autres. Quelque résolution que vous ayez de vous abstenir de la lecture d'un mauvais livre, la curiosité vous tentera; et si vous ne veillez sur vous-même, vous succomberez. Un mauvais livre est un serpent que vous gardez, qui vous fera une blessure mortelle, lorsque vous y penserez le moins.

En vain dites-vous que ces livres sont composés avec esprit, que vous y apprenez la bonté du style, la pureté du langage : que vous y trouvez des choses amusantes et agréables. Je vous répondrai avec St. Augustin, que c'est là un artifice du démon, "et que " par ces mauvais livres on n'apprend pas à bien par- " ler, mais à devenir vicieux ; et que par ces lectures " amusantes on apprend à penser au mal, et à le com- " mettre sans retenue." Je vous dirai que vous pouvez puiser l'éloquence ailleurs que dans ces sources empoisonnées. Ah ! funeste éloquence, et maudite science, qu'on n'acquiert qu'au préjudice de son salut, en perdant la foi, en perdant la pudeur, en perdant son ame !

EXEMPLE.

Si les pères et mères doivent procurer de bons livres à leurs enfants, ils doivent avoir encore plus de soins d'empêcher qu'ils n'en lisent de mauvais. Une dame de qualité, pour avoir négligé cet avis important, vit avec douleur dans ses enfants les effets de ces pernicieuses lectures. Cette dame avait deux fils et une fille. Son fils ainé passa sa jeunesse dans la crainte

de Dieu, et se fit religieux. Sa fille, nommée Euphrosine, fut sage jusqu'à l'âge de 17 ans. Elle eut le malheur de faire amitié avec une jeune demoiselle à qui on laissait lire toutes sortes de mauvais livres, et qui les communiquait à Euphrosine : ces livres étaient contre la pudeur et contre la religion, remplis d'imposture, d'impiétés, d'obcénités, mais d'un style agréable. Euphrosine se perdit par la lecture de ces livres ; car à peine les eut-elle lus, qu'elle devint d'une arrogance insupportable et perdit tout sentiment de pudeur et de crainte de Dieu. Sa mère en gémissait, et ne savait à quoi attribuer le dérangement de sa fille.

Euphrosine ayant un jour laissé sa chambre ouverte, son jeune frère, qui avait 14 ans, y entra et se mit à lire un livre qu'il trouva sur la table. Il y lut des choses si étranges, que tout de suite il porta le livre à sa mère. Elle en lut une page : Ah ! s'écria-t-elle ! quel livre ! Voilà le livre maudit qui a corrompu l'esprit de ma fille. Pour vous, mon fils, détestez ce que vous avez lu dans ce livre abominable, et gardez-vous bien de jamais en lire de semblables : le démon parle dans ces livres : il vaudrait mieux pour vous de prendre du poison, que de vous souiller l'esprit par de telles lectures.

Dans ce moment Euphrosine rentra. Ma fille, lui dit sa mère, est-ce là le livre de dévotion que vous lisez ?—Ma chère mère, lui dit Euphrosine, je vous prie de me le rendre afin que je le rende à la

personne qui me l'a prêté.—Vous le rendre ! dit la mère, j'aimerais mieux voir le feu dans ma maison. Il n'est point permis, ni à vous, ni à moi, de remettre et de rendre un mauvais livre ; ce livre vous a perdue, malheureuse, et il en perdrait bien d'autres. Ensuite elle le mit au feu.

Euphrosine avait encore d'autres livres très-mauvais ; elle les porta à son frère le religieux pour les lui cacher. Ce religieux eut la curiosité de les lire ; curiosité qui lui coûta la perte de sa foi et de son ame.

Il avait été jusqu'alors bon religieux, mais la lecture de ces livres détestables le pervertit de telle sorte, qu'il perdit, comme sa sœur, tout sentiment de piété et de foi. Six mois après, il apostasia et se retira à Genève, où il se maria.

Euphrosine, de son côté, donna dans un libertinage si outré, qu'elle se livra à toute sortes de dissolutions. Au milieu de ses désordres, elle fut frappée d'une maladie cruelle dont elle mourut. Un jeune homme qui l'avait fréquentée, et qui lui avait souvent prêté de mauvais livres, vint la voir quelques heures avant de mourir : " Ah ! lui dit elle, je suis effrayée de la "vie que j'ai menée; je me suis moquée toute ma vie " de la religion et des choses de l'autre monde, mais " je vous assure que maintenant je suis dans d'étran- " ges alarmes. Ah ! mon Dieu ! que ces choses sont " terribles ! je pense à présent là-dessus bien autre- " ment que par le passé, et je voudrais bien avoir tenu „ une autre conduite." Loin de profiter de cette ins-

piration du ciel et des bons sentiments que Dieu lui donnait encore, elle étouffa les remords de sa conscience, et mourut dans l'impénitence. Ce jeune homme, touché de cette mort funeste, y fit des réflexions et se convertit.

Ne lisez donc jamais des livres dangereux. Ceux qui sont contre la pureté des mœurs sont la source du libertinage et des grands désordres de la jeunesse dans les villes. Les livres qui sont contre la religion et l'église sont la source et l'appui de l'hérésie, et conduisent à l'athéisme. Si l'on voit aujourd'hui parmi quelques personnes d'une certaine condition si peu de religion et de pudeur, c'est parcequ'elles lisent toutes sortes de mauvais livres.

Il est étonnant que les gens d'esprit puissent goûter les mensonges, les obscénités et les absurdités de tant de livres impies. Il faut être aveugle pour ajouter foi à des livres composés par des gens dissolus et passionnés, au mépris de tant d'excellents livres composés par les plus grands génies, par les plus grands saints, et dictés par l'esprit de Dieu.

CHAPITRE XXX.

Des conversations.

I. C'est dans les saintes conversations que l'esprit se forme doucement à la vertu. Le bon exemple des autres fait des impressions secrètes qui attirent sans qu'on s'en apperçoive. On apprend insensible-

ment leurs maximes ; on apprend à parler comme eux, et à faire le bien qu'on leur voit pratiquer. Un esprit bien né a une secrète confusion de se laisser surpasser en vertu par ses semblables, c'est pourquoi le Sage donne ces avis importants : " conversez avec les " prudents, ayez pour amis des personnes vertueuses, " Celui qui converse avec des sages deviendra sage."

II. Il y a deux sortes de personnes avec lesquelles vous devez converser. 1. Avec celles qui vous surpassent en âge et en expérience. " Cherchez, dit " le Saint-Esprit, la compagnie des personnes sages " et âgées, et unissez-vous à leur sagesse ;" c'est-à-dire, profitez de leurs prudents discours et de leurs exemples.

2. Conversez avec ceux de votre sexe, de votre âge et de votre profession, qui sont portés à la vertu. Les jeunes gens ne doivent pas faire société avec trop de personnes. Il vaut mieux avoir peu d'amis, mais qui soient vertueux, suivant cet avis de St. Jérôme à Népotien. " Ayez des compagnons dont la " conversation ne fasse aucun tort à votre réputation ; " qu'ils ne soient pas tant ornés par leurs habits que " par leurs vertus, et qu'ils n'aient pas soin de porter " tant d'ajustements, mais de porter sur eux-mêmes des " marques de pudeur et d'honnêté." Cherchez ceux de votre sexe qui sont tels, aimez leur compagnie, édifiez-vous par leur modestie et par leur piété, en les imitant par une sainte émulation, et ne soyez pas des derniers au service de votre créateur.

Jeunes gens, souvenez-vous que si vous fréquentez des libertins et des libertines, des gens sans pudeur et sans dévotion, vous vous perdrez. Si vous voyiez l'enfer vous entendriez des réprouvés s'écrier au milieu des flammes : " maudit soit le jour que " j'ai vu un tel ou une telle ! ils sont cause de ma " damnation ; si jamais je n'avais été dans leur com- " pagnie, je serais à présent dans le ciel."

Si vous avez eu des fréquentations et des amitiés dangereuses, rompez ces liens funestes, et quittez toutes ces sociétés. Il vaudrait mieux pour vous, habiter avec des serpents et des lions, que de converser avec des vicieux.

III. Quand aux conversations avec les personnes de différent sexe, vous devez les craindre et vous défier de votre faiblesse : n'ayez de ces sortes de conversations qu'autant que la nécessité, la charité, ou la bienséance le demandent ; que ces conversations et ces visites soient saintes. Si vous aimez l'assiduité avec le sexe, c'est une marque que vous aimez le danger ; et le Saint Esprit vous avertit " que celui qui aime le danger y périra."

Les personnes du sexe ne doivent jamais oublier cet avis que St. Bernard donnait à Ste. Omboline, sa sœur : "Ma chère sœur en J.-C., lui disait-il, qu'au- " cun homme, jeune ou vieux, n'ait aucune con- " versation familière, ni aucune assiduité avec vous, " quelque juste, quelque saint, et de quelque carac- " tère qu'il soit. La familiarité et l'assiduité ont " souvent fait tomber ceux que la volonté n'a pu

" vaincre, parceque l'occasion du péché en fait " souvent venir la pensée et le désir." Que ces avis sont importants, et que d'ames perdues pour les avoir négligé.

EXEMPLE.

Les conversations qui paraissent innocentes avec des personnes de sexe différent ne sont pas toujours sans danger. Tel qui commence par l'esprit ne finit pas toujours de même. La nièce de St. Abraham, le solitaire, en est un triste exemple. Cette fille, nommée Marie, perdit son père et sa mère à l'âge de sept ans. On l'amena à saint Abraham, son oncle, pour l'élever ; il lui fit bâtir une cellule à côté de la sienne, et prenait soin de l'instruire par une petite fenêtre qui était entre les deux cellules. Il lui inspira tellement le goût de la vertu, qu'elle vécut dans la pénitence et dans une grande sainteté jusqu'à l'âge de vingt ans; mais le démon lui tendit un piége. Un jeune solitaire, qui était ami de saint Abraham, et qui le visitait assez souvent, prit de là occasion de parler à sa nièce par la fenêtre. Tout était innocent du côté de Marie, et ce jeune moine ne semblait dans les commencements lui parler que pour profiter des pieux avis que Marie lui donnait.

Après plusieurs conversations, desquelles elle ne se défiait point, il entretint enfin cette fille de la passion qu'il avait pour elle. Elle y résista courageusement durant une année, mais ce n'était pas

assez : elle devait avertir son oncle du danger auquel elle se voyait exposée par les conversations de ce jeune hypocrite ; car ce malheureux la persuada enfin, et Marie se laissa séduire.

Elle n'eut pas plutôt commis le crime, qu'elle fut pénétrée de honte et accablée par les remords de sa conscience. Elle ne pouvait plus jouir d'un moment de repos ; sa faute, toujours présente à ses yeux, la faisait soupirer et verser des torrents de larmes. " Ah ! " malheureuse, disait-elle, qu'ai-je fait ? j'ai perdu " dans un moment le fruit de tant de pénitence et de " bonnes œuvres : hélas ! que suis-je devenue ? " j'ai perdu mon ame, je lui ai donné la mort ; il me " semble que les démons sont autour de moi pour " insulter à mon crime et à ma perte. Que pensera " mon oncle ? Où irais-je pour me cacher à ses " yeux ? Quel usage ai-je fait de ses saintes con- " versations et des instructions qu'il m'a données ? " je n'ose plus paraître en sa présence." A ces mots elle sortit. Le démon lui mit dans l'esprit que Dieu l'avait abandonnée ; et désespérant d'obtenir le pardon de sa faute, elle vint dans une ville où elle continua pendant deux ans à vivre dans le désordre.

On ne peut dire qu'elles furent les inquiétudes de St. Abraham, lorsqu'il ne vit plus sa nièce ; il cherche, il prie, il s'informe ; après deux ans de prières et de gémissement, il apprit où elle était. Il se fit apporter un habit de cavalier, monta à cheval ; et

s'étant couvert d'un grand chapeau, pour n'être pas connu, il alla chercher sa brebis égarée. Etant arrivé à l'hôtellerie où était sa nièce, il demanda qu'on fit venir dans sa chambre une fille étrangère qui était dans la maison. Elle vint aussitôt, et ne connut point son oncle ; mais le saint homme la reconnut : la voyant entrer avec un habit de courtisane, il fut saisi de douleur jusqu'au fond de l'ame. Il éleva son cœur à Dieu, afin qu'il lui inspirât ce qu'il devait dire à cette malheureuse. Alors ayant ôté le grand chapeau qui le couvrait, il lui dit : " c'est " moi, ma nièce : hé bien ! Marie, me reconnaissez-" vous ? Qu'êtes vous devenue, ma fille, depuis que " vous m'avez quitté ? Qu'est devenu le meurtrier " qui a si cruellement traité votre ame ?"

Marie fut dans ce moment pénétrée d'une telle honte, et d'un si grand étonnement, qu'elle ne put ni parler, ni lever les yeux, et demeura immobile, et comme évanouie de confusion. " Vous ne me répon-" dez point, lui dit le saint ; vous ne me regardez " point ; avez-vous oublié qui je suis ? rassurez-" vous, je ne viens point ici pour vous charger de " confusion, mais pour vous sauver. Prenez coura-" ge, ma nièce, je me charge de vos crimes. Dieu " aura pitié de vous, et vous les pardonnera." Marie, toujours interdite et sans parole, commença par verser une grande abondance de larmes. Son oncle continua de lui parler : " Hé quoi ! vous défiez-vous " de la miséricorde du Seigneur ? Ne savez-vous

" pas qu'il peut pardonner et qu'il pardonne tous les " jours plus de crimes que vous n'en avez commis ? " Revenez à votre Dieu, pauvre ame, il vous tend " les bras : ayez pitié de vous-même ; ayez aussi " pitié de moi ; voyez les peines et les soins que " j'ai pris pour vous. Allons, ma fille, ne perdez " pas courage ; retournons dans nos cellules pour y " servir Dieu." Marie lui répondit : " Ah ! mon " cher oncle, il y a donc encore du remède, et vous " m'assurez que Dieu aura pitié d'une misérable " comme moi !" Après ces paroles, elle se prosterna aux pieds de son oncle, lui demanda pardon, et passa le reste de la nuit à pleurer et à dire : " Mon " Dieu, que ferais-je pour reconnaître et pour remer- " cier votre grande miséricorde ?" Elle résolut de retourner à sa cellule avec son saint oncle. Elle avait quelque argent et des habits qu'elle avait gagnés dans son libertinage ; son oncle les lui fit abandonner comme des richesses du démon, et l'ayant fait monter sur son cheval, il la conduisit lui-même à pied jusqu'à sa retraite. Marie n'y fut pas plutôt arrivée, qu'elle se couvrit d'un rude cilice, et se livra à des austérités continuelles, passant les jours et les nuits à prier, à sangloter, et à demander à Dieu sa miséricorde ; elle pleurait ses péchés avec une si vive douleur et un si tendre amour de Dieu qu'elle faisait fondre en larmes tous ceux qui l'entendaient, et ranimait la ferveur des ames les plus tièdes.—Saint Abraham vécut encore dix ans, et sainte Marie mou-

rut cinq ans après son oncle. Dieu fit connaître par des miracles qui s'opérèrent après sa mort qu'il lui avait fait miséricorde.

Jeunes gens, apprenez de cet exemple deux choses ; la première est de profiter des avis et des saintes conversations de ceux qui vous instruisent. Sans les avis et la charité de saint Abraham, sa nièce était perdue sans ressource : et si cette fille eût toujours été fidèle à profiter des instructions de ce saint parent, jamais elle ne fut tombée. La seconde chose que vous devez apprendre de cette histoire, est de n'avoir aucune assiduité ni conversation familière avec des personnes qui ne sont pas de votre sexe. Un solitaire se perd et débauche une sainte fille ; ainsi, jeune homme, quand vous seriez aussi vertueux qu'un solitaire ; et vous, fille, quand vous seriez aussi pénitente qu'une sainte, vous souillerez votre ame, si vous avez les uns avec les autres des assiduités et des liaisons familières.

AUTRE EXEMPLE.

Les compagnies les plus agréables sont souvent le piège le plus dangereux à la jeunesse, et l'artifice avec lequel les jeunes gens cachent leurs intrigues et leurs fréquentations est ordinairement le commencement de leur perte.—Tel fut le sort d'une jeune demoiselle nommée Julienne, âgée de seize à dix-sept ans. Elle vécut en sage fille tandis qu'elle fréquentait des compagnies vertueuses, auxquelles sa mère la recommandait. Mais cette femme fut la

dupe de sa fille, comme le sont la plupart des mères qui se fient à leurs filles et qui les croient plus sages qu'elles ne le sont.

Un jeune homme qui demeurait dans une maison voisine conçut de l'inclination pour Julienne. Il avait une sœur nommée Thérèse ; il la pria de faire amitié avec Julienne, et de l'amener à la maison. Thérèse était artificieuse et enjouée ; elle sut si bien s'insinuer dans l'esprit de Julienne, que bientôt elle la dégoûta de ses anciennes compagnes, en lui disant qu'elles étaient trop sérieuses et trop réservées pour une fille de son âge.

Julienne prit goût aux conversations de cette jeune voisine, qui ne pensait qu'à se divertir, et qui ne parlait que de galanterie et de promenade. Après quelques entretiens et quelques rendez-vous, Julienne fut toute changée à son désavantage. Elle ne pensait plus qu'au plaisir, à la danse, à lire des romans, à se procurer de précieux habits, et à se parer. Elle quitta son confesseur, qui la conduisait saintement, et prit un confesseur du goût de Thérèse, qui était un homme qui la laissait vivre à sa fantaisie.

Pour avoir de quoi fournir à sa vanité et à ses intrigues, elle dérobait à sa mère, qui ne se défiait pas d'elle, et en accusait sa servante.

Les voisines et le curé prirent garde aux fréquentations de Julienne, et eurent la charité d'en averti sa mère. Cette femme, loin de les remercier de ce bon office, leur demanda de quoi ils se mêlaient, et

leur dit que Julienne était honnête fille et sans reproche. (Tel est l'aveuglement des mères, qui fermant les yeux sur les désordres de leurs enfants, ne voient pas tout ce que le monde voit, et trouvent mauvais qu'on les en avertisse.) Cette mère idolâtre de sa fille fut punie comme elle le méritait. Julienne devint si arrogante et si fière, que cette mère commença à pleurer amèrement sur les complaisances qu'elle avait eues pour cette ingrate fille, et ouvrit enfin les yeux sur la conduite de cette jeune imprudente.

Dieu la vengea, et punit Julienne (car les enfants rebelles à leurs pères et mères sont punis tôt ou tard.) Un jour de fête, étant parée plus qu'à l'ordinaire, elle sortit malgré sa mère pour aller avec Thérèse et son frère à une promenade. Elle n'y fut pas plutôt arrivée, qu'elle sentit une vive douleur au visage, causée, à ce qu'on crut, par la piqûre d'une mouche envenimée, ou par quelque autre accident. Quelques moments après, elle eut mal au cœur, et tomba en défaillance. On la rapporta chez sa mère ; son visage enfla d'une manière si horrible que le chirurgien fut obligé de lui donner plusieurs coups de lancette qui lui défigurèrent le visage. Julienne se fit apporter un miroir, et aussitôt qu'elle vit son visage dans cet état affreux, les yeux et la bouche tous défigurés, elle poussa un grand cri : Ah ciel ! est-ce donc là ce visage que j'ai tant paré, et sur lequel j'ai permis et reçu tant de libertés !

Tous les remèdes furent inutiles ; il fallut se résoudre à mourir. Sa mère eut le courage d'annoncer cette nouvelle à sa fille. Quoi ! ma chère mère, il faut que je meure, lui répondit Julienne ; je suis jeune, j'étais, il n'y a que deux jours, en bonne santé, et il faut aujourd'hui que je meure ! je le mérite bien à cause des chagrins que je vous ai causés. Je n'ai plus qu'une grâce à vous demander, ma chère mère, c'est de veiller sur la conduite de ma petite sœur, afin qu'elle ne se perde pas comme moi. Je vous supplie de me pardonner, de prier pour moi, et de me donner votre bénédiction.—Je vous la donne de tout mon cœur, répondit la mère en versant des larmes ; je vous pardonne ; je prie Dieu de vous faire miséricorde et de me pardonner le peu de soin que j'ai eu de votre conduite. Elle lui fit ensuite recevoir les sacrements.

Ses anciennes et sages compagnes, qu'elle avait quittées, la vinrent voir. Julienne aussitôt leur présenta la main et leur dit : Si j'avais toujours été dans votre compagnie, et profité de vos exemples, je ne serais pas dans les troubles où je me trouve : je vous demande pardon du scandale que je vous ai donné dans mon libertinage. Thérèse était dans la chambre : Ah ! lui dit Julienne, que penses-tu à présent de l'état où tu me vois ? Je voudrais bien ne t'avoir jamais fréquentée : je vais mourir, tout est passé pour moi ; et quand tu seras dans l'état où je suis que penseras-tu de tant de jours que nous avons pas-

sés dans les vanités et dans les joies du monde ? Que tu as fait de tort à mon ame ! j'aurais toujours été sage et innocente sans toi ! Je n'ai plus de temps pour mieux vivre ; mais je fais à Dieu de tout mon cœur le sacrifice de ma vie pour expier les péchés d'une jeunesse que j'ai si criminellement passée. Crois-moi, ma chère amie, prends exemple sur moi ; peut-être bientôt seras-tu au lit de la mort comme moi. Souviens-toi des dernières paroles d'une amie qui va paraître au jugement de Dieu.

Pendant que Julienne parlait ainsi, Thérèse consternée pleurait amèrement ; et s'étant jetée à genoux pour lui demander pardon, elle tomba penchée sur son lit, et ne cessa de sangloter jusqu'à ce que Julienne eut expiré.

Profitez de cet événement : toutes les circonstances en sont instructives pour les jeunes gens et pour les pères et mères. Apprenez avec quelles personnes vous devez converser. Julienne se perd dès qu'elle fréquente une compagne mondaine.

CHAPITRE XXXI.

Du travail et de l'emploi du temps.

I. Il n'y a point de désordres dont l'oisiveté ne puisse être la cause. « Elle est, dit St. Bernard, « l'égout de toutes les pensées dangereuses, la nour- « rice de la volupté, la meurtrière des vertus, la « mort de l'ame, le tombeau d'un homme vivant, le

" réceptacle du péché. " Elle est enfin dit le St. " Esprit, la maîtresse qui enseigne tous les vices."

Peut-on, sans verser des larmes, voir ce vice funeste si répandu parmi les jeunes gens ? On voit la plupart, surtout dans les villes, vivre dans la fainéantise, et ne s'appliquer à aucune occupation sérieuse. Les jeux, les promenades, les cajoleries, les ajustements, les danses, le dormir, voilà presque toute leur vie et l'occupation de leur esprit.

Et de là combien naissent de désordres ? L'ignorance des vérités saintes, l'oubli de Dieu et du salut. De là les fréquentations, les occasions de débauche et de libertinage. De là les mauvaises inclinations qui croissent dans leurs cœurs, comme de méchantes herbes dans une terre que la main du jardinier néglige de cultiver. De là enfin, ce fond de paresse et d'indolence pour le bien, qui les rend incapables d'éducation, et qui fait que les vices contractés par l'oisiveté les rendent incorrigibles pour le reste de leur vie.

Oh ! plût à Dieu qu'il fût aussi facile de déraciner ce vice parmi les jeunes gens, qu'il est aisé d'en faire voir les effets ! Mais ce mal a tellement aveuglé leur esprit et gagné leur cœur, qu'ils ne veulent pas même le connaître. " O paresseux, " dit le Sage, jusqu'à quand dormirez-vous ? quand " vous éveillerez-vous de ce profond sommeil de " l'oisiveté qui vous tient assoupis, qui vous con " duira à une extrême indigence et aux plus grands " malheurs ? "

II. Pour vous préserver de ce vice, faites les réflexions suivantes :

1. Considérez que tous les hommes sont nés pour le travail. Dieu les y a condamnés par un arrêt solennel dès la naissance du monde. Si vous menez une vie oisive, vous résistez à la volonté de Dieu, et vous allez contre l'ordre qu'il a établi. Quelle raison avez-vous de vous exempter d'une loi de laquelle il n'a jamais dispensé personne ?

Si les hommes sont obligés au travail pendant toute la vie, ils le sont encore plus dans la jeunesse.

1. Parceque, si à cet âge on ne s'exerce pas à des occupations convenables, on contracte des vices qui durent ordinairement jusqu'à la mort.

2. Parceque le temps de la jeunesse est le plus propre pour cultiver l'esprit. C'est dans ce temps qu'on peut se rendre capable d'apprendre les vertus, les sciences, les arts et les professions qui doivent occuper le reste de la vie. Si ce temps est une fois perdu, il ne peut plus être réparé. Le temps perdu ne revient plus : mais il y a cette différence, que le temps perdu dans les autres âges n'a pas de suites si fâcheuses ; au lieu que le temps perdu dans la jeunesse est plus irréparable, et ades suites plus funestes.

2. Pensez au regret que vous aurez un jour d'avoir perdu le temps de votre jeunesse, lorsque vous vous trouverez sans talents, sans éducation, sans intelligence pour les affaires, sans esprit, et sans établissement. Vous ne le croyez pas à présent, mais vous le sentirez un jour, et vous en pleurerez.

3. Si vous perdez le temps, le compte que vous en rendrez à Dieu au jugement doit vous faire trembler. Dans ce jugement épouvantable, toute votre vie vous sera mise devant les yeux ; et le premier article du compte qu'on vous demandera, sera l'emploi que vous aurez fait de votre jeunesse. Dieu vous fera voir tous les désordres qui ont suivi cette perte de temps, l'ignorance où elle vous a jeté, les péchés et les vices dans lesquels elle vous a précipité, tous les talents dont elle vous a rendu incapable. Qu'aurez-vous à alléguer à ces reproches, et à quelle condamnation faudra-t-il vous attendre ?

4. Combien d'ames à présent dans les enfers reconnaissent que la cause de leur damnation vient d'avoir mal employé le temps de la jeunesse ? Si elles pouvaient espérer un seul moment du temps que vous avez, que ne feraient-elles pas pour l'employer utilement ? Est-il possible que leur repentir ne vous touche pas ? Faites-vous sage à leurs dépens, et apprenez par leur exemple à éviter le malheur dans lequel elles sont tombées.

O mon fils ! je vous conjure donc, par l'amour que vous devez avoir pour votre ame, de fuir l'oisiveté comme un des plus grands obstacles à votre salut.

Ne soyez jamais désœuvré. Faites toujours quelque action qui vous occupe d'une manière convenables à votre condition, où à la lecture, ou à la couture, ou à l'étude, ou à la prière, ou à l'écriture, ou à quelque exercice qui soit utile. Le démon ne

cherche que l'occasion de vous trouver fainéant pour vous surprendre. Pour éviter les piéges de l'ennemi, suivez cet avis de St. Jérôme : " Vivez " de telle sorte, que le démon vous trouve toujours " occupé. Ne regardez pas votre travail ou votre " étude comme une chose pénible, mais comme un " saint exercice qui vous est ordonné de Dieu, et " comme un moyen de salut. Offrez-le à Dieu le " matin, et quand vous le commencez, priez le Sei- " gneur qu'il le bénisse, et qu'il le fasse réussir à " sa gloire." Pendant vos occupations, entretenez votre esprit de saintes pensées, en élevant souvent votre cœur à Dieu, afin que votre travail ne soit pas sans mérite. Faites ce qui vous est commandé et occupez-vous selon la volonté de ceux qui ont l'autorité sur vous. Chantez dans le travail, selon l'avis de St. Paul, les louanges de Dieu, et quelques cantiques édifiants ; et n'y chantez jamais des chansons profanes et dangereuses.

CHAPITRE XXXII.

Les jeunes gens ne doivent jamais avoir honte de faire le bien.

Un moyen des plus pernicieux dont l'ennemi du salut se sert pour perdre les ames, c'est la honte de faire le bien. Il tâche de donner pour la vertu une honte qu'on ne doit avoir que pour le péché.

Pour réussir, et faire tomber dans ce piège, le dé-

mon inspire aux jeunes gens cette fausse idée, que la vertu est méprisée, et qu'on se moquera d'eux s'ils se donnent aux exercices de piété. Par cet artifice, il leur rend la vertu odieuse, et étouffe en eux les désirs du salut. Quelquefois même cette honte criminelle gagne si puissamment leur esprit, qu'ils se font gloire de leurs vices, et rougissent de n'être pas aussi méchants que les autres.

Oh ! combien d'ames le tentateur a-t-il perdues par cette funeste honte, et par la crainte du " qu'en dira-t-on ? " Pour vous prémunir contre cet écueil, servez-vous des réflexions suivantes :

1. De quoi rougiriez-vous en servant Dieu ? Y a-t-il-donc quelque chose de plus honorable que d'être à son service ? L'on tient à honneur de servir un prince de la terre, et vous rougiriez de servir le roi du ciel ! Quel étrange aveuglement ! Mais prenez garde qu'on ne rougit que pour une chose qui est mauvaise et indigne de soi ; de manière que si vous rougissez de la vertu, vous la regardez donc comme mauvaise, comme indécente ou indigne de vous ? Quel renversement d'esprit !

2. Devant qui rougissez-vous ? Ce n'est que devant les méchants et les mondains. Mais les discours des insensés et les railleries de ceux qui ont l'esprit gâté doivent-ils vous empêcher de plaire à Dieu ? Ne savez-vous pas qu'ils n'ont point d'autres règles de leur jugement, que leurs aveugles inclinations ? S'ils vous méprisent, c'est parcequ'ils

haïssent la vertu: "car le service de Dieu est en "exécration au pécheur, dit le Sage ; les insen- "sés détestent ceux qui marchent dans le chemin "de la vertu, et qui craignent Dieu." Devez-vous vous mettre en peine de ce que penseront de vous les insensés et les libertins?

3. Que si l'estime du monde vous touche, que ne cherchez-vous l'estime des personnes sages? Vous ne devez pas, à la vérité, pratiquer la vertu pour vous procurer cette estime ; ce serait une vanité qui vous ferait perdre votre récompense. "Si je cherchais à plaire aux hommes, disait St. Paul, je ne serais pas serviteur de J.-C." Néanmoins le monde doit savoir que vous pratiquez la vertu, parceque vous devez édifier le monde. "Qu'on voie vos bonnes œuvres, dit le Sauveur, afin que votre Père céleste en soit glorifié." Avoir honte de faire le bien, c'est avoir honte d'appartenir à Jésus-Christ.

4. Souvenez-vous de cette menace terrible du Fils de Dieu contre ceux qui rougissent de son service. "Celui qui rougira de moi et de mes maximes, "je rougirai de lui au jour du jugement," c'est-à-dire qu'il ne le reconnaîtra point pour un de ses élus.

Demandez à Dieu qu'il fortifie votre esprit contre cette funeste honte, et ce respect humain, qui n'est qu'une imagination des esprits faibles. Accoutumez-vous à faire le bien avec liberté, sans vous mettre en peine de ce que les autres diront. Méprisez

leurs mépris, moquez-vous de de leurs moqueries, mettez-vous au-dessus de tout, pour contenter Dieu, et vous sauver. C'est une grande folie de préférer l'estime des hommes à votre salut, et de complaire à un petit nombre d'esprits malfaits, pour déplaire aux personnes sages, aux saints, et à Dieu même. Pesez-bien cette réflexion.

CHAPITRE XXXIII.

Les artifices du démon pour engager les jeunes gens dans la tentation.

Il y a trois principaux artifices par lesquels le démon séduit les hommes, et surtout les jeunes gens dans la tentation.

1. Le premier de ces artifices renferme trois piéges. 1. Il empêche de connaître la grandeur du mal qu'il veut faire commettre. 2. Il présente à l'imagination la douceur du péché, et la fait voir toujours plus grande qu'elle n'est. 3. Il grossit la difficulté d'y résister, et la fait regarder comme insurmontable.

Oh ! que le tentateur est trompeur dans ces trois pièges ! car, 1. Le mal qui est dans le péché est plus grand que tous les autres maux. 2. La douceur du péché n'est que d'un moment, elle est suivie de chagrins, de remords, et souvent de désespoir. 3. La peine et la difficulté d'y résister ne durent pas

long-temps; et quand on les surmonte, elles sont suivies de consolation, elles font mériter le ciel, et souvent nous délivrent de plusieurs autres tentations.

Prenez donc garde de vous laisser aveugler par l'ennemi de votre salut. Quand il vous présente une tentation, regardez aussitôt le mal qu'il vous inspire comme un grand malheur. Ne considérez pas le plaisir qu'il vous offre, et qui passe comme une ombre; mais pensez au regret et aux remords qu'il vous laissera dans l'ame,et aux châtiments dont il sera puni. Ne regardez pas la peine et la difficulté d'y résister, qui durent si peu, mais la consolation et le mérite qui vous en resteront. Si vous agissez de la sorte, la tentation se dissipera, et votre cœur sera en paix.

II. Second artifice. Le démon séduit les jeunes gens dans la tentation, en leur remettant cette pensée dans l'esprit. "Je me confesserai de ce péché; "j'en obtiendrai le pardon, et j'en ferai pénitence." Avec cette aveugle présomption, on se livre dans une fausse assurance au crime.—Quoi donc si vous pensiez que Dieu vous dût foudroyer après votre péché, vous ne le feriez pas: et parceque vous espérez de lui le pardon, vous l'offensez sans crainte! Allez, malheureux, vous êtes donc méchant parceque Dieu est bon! vous l'offensez parcequ'il pardonne? O quelle impudence! quelle témérité! De quel châtiment ne doit pas être puni un tel outrage?

La prière, la fréquentation des sacrements, les avis d'un bon confesseur, vous préserveront de tous ces pièges de l'ennemi.

CHAPITRE XXXIV.

Des fautes qu'on fait dans les tentations.

I. La première faute dans laquelle on tombe, quand on a de fréquentes tentations, c'est de s'inquiéter, et après avoir résisté quelque temps, de perdre courage, croyant qu'on ne peut résister : illusion des plus à craindre, parceque le découragement donne de grands avantages à l'ennemi du salut.

La ville de Béthulie étant assiegée par Holopherne, les principaux de la ville se mirent en prières avec le peuple pour obtenir de Dieu leur délivrance : mais voyant que Dieu ne les exauçait pas aussitôt, ils résolurent de livrer la ville, et de se rendre si le secours ne venait pas dans cinq jours. La chaste Judith, avertie de cette résolution, les en reprit, et leur dit ; " Qui êtes-vous donc, vous qui tentez " ainsi le Seigneur ? Est-ce donc là un moyen " d'attirer sur vous sa bonté. C'est plutôt mériter " sa colère et sa vengeance. Quoi ! vous déter- " minez un temps à la miséricorde de Dieu ! et vous " lui fixez un jour pour vous secourir ! prenons des " mesures plus prudentes ; faisons pénitence, deman- " dons sa miséricorde avec larmes, et attendons son " secours avec humilité."

Je vous dis de même, mon fils, lorsque vous vous inquiétez et que vous perdez courage dans les tentations, vous faites injure à Dieu ; car c'est vous défier de sa grâce et vous exposer à tomber dans les plus grands désordres. Ayez courage, ayez patience dans les tentations, et espérez que la grâce de Dieu ne vous manquera pas, si vous ne lui manquez le premier. Persévérez courageusement, et il vous donnera la force de vaincre. Souvenez-vous que les plus grands saints ont été tentés comme vous et plus que vous. St. Paul ayant demandé à Dieu la délivrance de ses tentations, le Seigneur lui fit cette réponse : "Ma grâce te suffit, car la vertu se perfectionne dans la faiblesse." C'est en effet dans la tentation que la vertu est éprouvée ; c'est alors que nous faisons connaître notre courage, notre fidélité et notre amour pour Dieu. D'ailleurs, quel mérite auriez-vous de la vertu, si vous n'aviez pas de tentations et de combats à soutenir ?

II. La seconde faute que font plusieurs dans les tentations, c'est qu'après avoir succombé à une tentation, ils mettent bas les armes, et se laissent vaincre à toutes les autres tentations. O étrange aveuglement ! Pour avoir été une fois vaincu, se rendre entièrement à son ennemi ! Après avoir perdu la grâce de Dieu, continuer à l'irriter en restant dans le péché, au lieu de l'appaiser promptement en retournant à lui !

Les Israélites s'étant assemblés contre la tribu de

Benjamin, quoiqu'ils fussent beaucoup plus forts en nombre, furent défaits à la première et à la seconde bataille, mais ils ne perdirent pas courage : il vinrent devant le tabernacle, pleurer, jeûner, prier, et offrir des sacrifices ; ils reprirent ensuite les armes, et allèrent au combat, où ils remportèrent la victoire.

Comportez-vous de la sorte dans les tentations. Il ne faut pas perdre courage pour avoir été une fois vaincu, mais vous relever promptement, recourir à Dieu, gémir sur votre chute et sur votre misère, implorer la miséricorde du Tout-Puissant et le secours de sa grâce. Il faut que le regret d'avoir été vaincu vous excite à résister plus fortement dans la suite, et que vos chutes vous servent à vous tenir plus sur vos gardes, et à profiter de vos propres défauts.

EXEMPLE.

Saint Jérôme, que je vous donne ici pour modèle, a été attaqué plus fortement que vous ne le serez jamais, et c'est peut-être celui de tous les serviteurs de Dieu dont la jeunesse a été la plus éprouvée par les tentations.

Après avoir passé quelque temps dans le monde, il quitta le siècle, et alla à Jérusalem visiter les saints lieux ; de là il se retira dans le désert, où il demeura quelques années. Pendant ce temps, malgré ses austérités, il fut agité de tentations d'impureté si fréquentes et si horribles, qu'il excite les larmes de ceux qui le lisent. Voici ce qu'il en dit

lui-même en écrivant à Eustochie : " O combien de " fois dans cette vaste solitude, que les ardeurs du " soleil rendent insupportable, les pensées et les " plaisirs de la volupté ont-ils troublé et sali mon " imagination ! La douleur et l'amertume dont " mon âme était remplie me faisaient chercher les " lieux les plus écartés pour combattre mes ten- " tations et pleurer mes péchés. Mon corps, déjà " tout hideux, etait couvert d'un cilice ; je ne ces- " sais de verser des larmes, et de gémir la nuit et le " jour. Je n'avais point d'autre nourriture que celle " des solitaires de ce désert, qui ne boivent que de " l'eau et ne mangent que des herbes crues, même " dans leurs maladies. Dans ce désert affreux, qui " était comme une prison où je m'étais condamné " moi-même pour éviter l'enfer, dans ce désert, dis- " je, quoique je n'eusse d'autre compagnie que celle " des scorpions et des hêtres sauvages, souvent je " me trouvais en pensée aux assemblées des dames " de Rome. Les jeûnes me rendaient le visage " pâle et défiguré, et mon esprit ne laissait pas d'être " brûlé de mauvais désirs. Dans un corps languis- " sant, et dans une chair qui était déjà morte avant " moi-même, je sentais vivre et brûler les flammes " des désirs impurs."

Voilà les tentations de ce grand saint, et les assauts qu'il avait à soutenir; mais écoutez comme ce courageux soldat de J.-C. s'est comporté dans ces combats.

« En ce déplorable état, je me jetais aux pieds de « Jésus-Christ., je les arrosais de mes larmes, et je « surmontais les rébellions de la chair par des absti- « nences de plusieurs semaines ; et il m'est arrivé « souvent de passer des jours et des nuits entières à « crier et à implorer l'assistance du ciel, ne cessant « de prier et de frapper ma poitrine, que je n'eusse « vu la tentation et la tempête passées, et que Dieu « par sa grâce ne m'eût rendu le repos et la tranquil- « lité." Apprenez de là, jeunes gens, comme il faut combattre les tentations, et écoutez encore ce qui suit :

« Et Dieu m'en est témoin, poursuit-il, après « avoir répandu beaucoup de larmes, après avoir « prié long-temps les yeux levés au ciel, enfin je « sentais un si doux repos dans l'ame, que souvent « il me semblait que j'étais en la compagnie des « anges."

Oh ! quel exemple pour vous animer à résister aux tentations ! Il vous apprend trois choses : 1. Que vous ne devez pas vous étonner de vous voir tenté, puisque ce grand saint, nonobstant ses mortifications, a souffert des tentations si violentes. 2. Il vous apprend comme il faut combattre les tentations, savoir : par la mortification, par la retraite, par les gémissements, et par la prière humble et constante. En troisième lieu, il vous apprend la joie et la consolation que Dieu donne à ceux qui ont résisté à la tentation avec courage et avec persévérance.

CHAPITRE XXXV.

Quelles maximes les chrétiens doivent suivre dans la jeunesse, et en tout temps.

Prenez garde de vous laisser séduire l'esprit par des maximes contraires à celles du salut.

" Vous verrez dans Babylone, disait le prophète " Jérémie aux Juifs, des idoles d'or et d'argent, " qu'on porte pour inspirer la terreur aux hommes : " prenez garde de les adorer avec les autres. Quand " vous verrez qu'on les adore de toute part, dites en " votre cœur : O Seigneur ! c'est vous seul qu'il " faut adorer."

Je vous dis de même : Vous verrez dans le monde des hommes qui adorent des idoles, c'est-à-dire, les plaisirs, les richesses, les vanités, la chair et la volupté. Vous verrez le vice honoré, la vertu raillée, la religion même méprisée : vous entendrez les maximes que le démon y a introduites ; malheur à vous, si vous vous laissez séduire par l'exemple de la multitude.

Ayez toujours devant les yeux les maximes de J. C. et les vérités éternelles. Le monde ne veut pas les connaître, ces grandes vérités ; mais elles ne changeront pas pour cela. C'est sur ces maximes et sur ces vérités saintes que vous serez jugé. Pensez-y, imprimez-les dans votre esprit, ayez-y recours contre les exemples du monde, et qu'elles vous ser-

vent de règle pour votre conduite. Voici les plus importantes que je vous exhorte de lire souvent.

I.

Le péché est le plus grand de tous les maux.

La pieuse reine Blanche, mère de saint Louis, roi de France, lui disait souvent lorsqu'il était jeune : " Mon fils, je vous aime avec tendresse, néanmoins " j'aimerais mieux vous voir mort à mes pieds, que " de vous voir commettre un seul péché mortel."

Craignez le péché plus que tous les maux de cette vie ; craignez même les petits péchés, parcequ'un petit péché est toujours un grand malheur. Tout péché offense et afflige Dieu.

Il est vrai que le péché véniel ne nous rend pas ennemis de Dieu, mais il affaiblit en nous son amour. Il n'ôte pas la grâce sanctifiante, mais il nous dispose à la perdre.

Le Saint-Esprit nous avertit que " celui qui méprise les petites choses," c'est-à-dire, les plus légères, " tombera peu à peu dans les plus grandes." Corrigez-vous donc, autant que vous pourrez, des petites fautes ; et vous n'en commettrez jamais de grandes.

II.

Il faut penser souvent aux fins dernières.

Un moyen efficace que le Saint-Esprit nous donne

pour éviter le péché, c'est de penser sérieusement à nos dernières fins : " en toutes vos actions, souvenez-vous de vos dernières fins, et vous ne pécherez jamais." Ces fins dernières sont la mort, qui sera le terme de votre vie ; le jugement, qui en sera la décision ; le paradis qui en sera la récompense, ou l'enfer, qui en sera le châtiment.

Dites-donc souvent dans votre cœur : 1. Je dois mourir, et peut-être bientôt. Que penserai-je de mes péchés au moment de la mort ? Que penserai-je de mes plaisirs honteux, de mes attaches criminelles aux créatures et aux biens de la terre, de ma vanité et de mon orgueil ? Que voudrais-je alors avoir fait ? Ah ! qu'il est consolant au lit de la mort d'avoir passé sa jeunesse et sa vie dans l'innocence et dans la crainte de Dieu !

2. Je dois un jour être jugé par un juge terrible qui me voit, qui m'observe, qui me fera rendre compte de ma jeunesse, et de tous les instants de ma vie. Que lui répondrai-je lorsqu'il me demandera compte du temps que j'ai perdu, de tant d'instructions et de lumières dont j'ai abusé, de tant de jours passés dans le jeu et dans la débauche, dans la paresse et dans l'impureté, dans la galanterie et dans la désobéissance ; de tant d'heures employées à parer mon corps et à le satisfaire, de tant d'injustices et de larçins, de tant de rancunes et de jurements ? Hélas ! que penserai-je de tout cela au jugement de Dieu.

3. Il y a dans le ciel une place qui m'est préparée, mais la gagnerai-je en vivant sans amour de Dieu et sans charité pour le prochain, sans patience et sans mortification ; en vivant sans piété et sans pudeur ? A quoi penserai-je sur la terre, si je ne pense pas à vivre saintement, et à gagner le ciel ? Si je le perds, tout sera perdu pour moi.

4. Après cette vie, qui finira bientôt pour moi, il y a une éternité qui ne finira jamais. Mais hélas ! où sera ma demeure dans cette éternité ? Si elle est dans le ciel, ce sera pour jamais.

Si je ne suis pas encore dans l'enfer, c'est à Dieu seul que j'en suis redevable. Combien de fois l'ai-je mérité ? Combien d'ames y sont condamnées, qui brûlent, qui souffrent des tourments horribles, qui poussent des cris de rage dans le désespoir, et qui pleurent pour un péché mortel, tandis que je n'y suis pas encore, après avoir commis des péchés sans nombre ! Mon Dieu ! que deviendrai-je, si je ne me convertis pas ?

Pensez à ces vérités, mon fils, et vous vous sauverez. Laissez faire les insensés, laissez rire les mondains, laissez parler et railler les libertins ; leur jour viendra, ou plutôt, viendra le jour de Dieu qui les surprendra.

III.

La règle de mes actions doit être la loi de Dieu, l'exemple et la doctrine de Jésus-Christ. et non pas le monde.

C'est une maxime dans le siècle qu'il faut faire

comme les autres. On allègue pour raison de sa conduite, " que le monde agit ainsi, que c'est la cou- " tume, que c'est la mode de vivre comme les autres " vivent." Cette maxime est fausse et pernicieuse. Le monde ne doit pas être notre règle, mais Dieu seul. Le monde est rempli d'erreurs, et nous trompe tous les jours sur l'affaire du salut. Dieu est la vérité même : il ne peut nous tromper. Il nous a donné sa loi pour nous conduire, son église pour nous enseigner, la doctrine et les exemples de J. C. et des saints pour nous éclairer. Voilà la règle et l'unique règle que nous devons suivre. " Nous ne nous éga- " rerons jamais, dit St. Jérôme, en suivant celui qui " a dit qu'il est la voie, la vérité, et la vie. Celui " qui suit la loi ne se trompe point, et il se sauve. " Celui qui suit une autre règle s'égare et se perd."

EXEMPLE.

Dans le quatrième siècle, un jeune homme nommé Dositée, d'une naissance noble et illustre, nous montre par son exemple de quoi est capable une ame remplie des grandes maximes de la religion et du salut. Il fut confié dès son enfance à un grand seigneur qui l'éleva parmi les pages. Dositée ne laissa pas de conserver son innocence parmi les dangers de la cour. Ayant entendu parler de Jérusalem, il demanda permission d'y faire un voyage. Il vit au bourg de Gethsémanie un tableau de l'enfer, et fut saisi d'horreur en voyant tout ce qui était représenté dans ce tableau. Comme il n'y comprenait rien, il de-

manda à une dame vénérable qui se trouva auprès de lui, qui étaient ces malheureux à qui on faisait souffrir de si grands supplices ? Ce sont, lui répondit cette dame, les réprouvés que Dieu punit par les flammes pour avoir négligé les moyens de se sauver. Dositée lui demanda ce qu'il fallait faire pour se sauver et pour n'être point du nombre de ces misérables. " Mortifiez-vous et priez," lui dit-elle ; et ensuite il ne la vit plus.

Le jeune Dositée, dès ce même jour, embrassa la pénitence, et passa une grande partie du temps à la prière. Un jeune seigneur qui l'avait accompagné dans son voyage, surpris de ce changement, lui dit qu'une vie de mortifications et de prières ne convenait point à un jeune homme comme lui, et qu'elle n'était propre qu'à des solitaires. Dositée connut le piége que le démon lui tendait par l'organe de ce jeune seigneur, et craignant d'échapper le moment de la grâce qui l'éclairait, il s'informa secrètement comment vivaient les solitaires, et où il en trouverait. On le conduisit à un fameux monastère, et il fut présenté à l'abbé qui donna commission à St. Dorothée d'examiner la vocation de ce jeune homme.

Saint Dorothée lui ayant demandé pourquoi il voulait embrasser la vie solitaire : Mon père, répondit Dositée, c'est parceque je veux me sauver, quoiqu'il m'en coûte.

— Eh ! ne pouvez-vous pas, lui dit le saint, vous

sauver dans le monde ? — Je le pourrais, répondit Dositée, mais je crains d'y périr. Tout y est écueil, occasion et danger ; à peine Dieu y est-il connu ; je connais ma faiblesse ; j'aime mieux quitter le monde, que d'être exposé à me perdre. Je ne veux rien risquer dans une affaire de cette importance : je veux me sauver, quoiqu'il m'en coûte.

— Mais, lui dit St. Dorothée, que pensera-t-on de vous à la cour de l'empereur, et quelles railleries ne fera-t-on pas de votre changement ? — Je me soucie peu des discours du monde, reprit le jeune homme : je veux me sauver : tout le reste m'est indifférent. — Mais quoi, lui dit encore saint Dorothée, aurez-vous donc ce courage de quitter pour toujours des amis et des parents qui vous aiment avec tendresse ? — Je les quitterai, répondit-il, parceque mon ame et mon Dieu me sont plus chers que tout l'univers. — Mais, mon cher ami, répliqua saint St. Dorothée, vous êtes jeune, vous avez été élevé dans les délices de la cour, pourrez-vous supporter les austérités de la vie solitaire ? — Mon cher père, répondit Dositée, avec une fermeté au-dessus de son âge, je le ferai, non seulement pendant une année, mais toute ma vie (car, après tout, ma vie, quelque longue qu'elle puisse être, ne sera jamais si longue que l'eternité.) Je ferai même plus que tout cela s'il le faut, parce que je veux me sauver, quoiqu'il m'en coûte.

— Allez, mon fils, lui dit le saint en l'embrassant

tendrement, Dieu bénira votre dessein.—Il assura ensuite l'Abbé que la vocation de Dositée venait indubitablement du ciel. St. Dorothée prit soin de la conduite de ce jeune homme, qui, par son obéissance et sa docilité, devint le modèle des solitaires. Oh ! que l'exemple de ce noble Seigneur est bien capable de vous confondre. Si vous ne pouvez, comme Dositée, vivre en solitaire, vivez au moins en chrétien. Ce saint jeune homme ne prit point les coutumes du monde pour règle de sa conduite, mais la loi de Dieu. N'ayez point vous même d'autre règle, et dites souvent commes Dositée :—Je ne suis en ce monde que pour faire mon salut : "je veux donc me sauver, quoiqu'il m'en coute."

CHAPITRE XXXVI.

Du Baptême, de sa dignité, et des obligations du chrétien.

I. La Circoncision était parmi les Juifs une cérémonie que Dieu avait ordonné pour être la marque du peuple fidèle, et pour le distinguer des autres nations. Le baptême est une cérémonie plus sainte, puisque c'est un sacrement qui nous donne la grâce sanctifiante, et nous imprime le caractère de chrétien et d'enfant de Dieu. J.-C. fait paraître ici toute à la fois sa puissance et sa bonté : sa puissance, qui n'emploie qu'un peu d'eau naturelle pour donner la

grâce à l'homme ; sa bonté, qui a choisi un élément si commun, afin que tous les hommes puissent recevoir avec plus de facilité ce sacrement nécessaire, car il ne veut pas qu'aucun périsse.

Vous avez été baptisés, "au nom du Père, et du "Fils, et du saint Esprit;" au nom du Père, qui vous a crées ; au nom du Fils, qui vous a rachetés ; au nom du Saint Esprit, qui vous a sanctifiés, pour vous faire comprendre que par le baptême vous êtes consacrés à Dieu, et que vous lui appartenez bien plus particulièrement que les autres peuples, et que vous ête plus obligés de le servir, de l'aimer, et d'être saints. C'est un grand sujet de honte pour un chrétien de n'être pas meilleur qu'un païen, mais c'est bien un plus grand sujet de confusion d'être pire que les païen mêmes. Au jugement, quel sujet de condamnation sera-ce pour les chrétiens de voir plusieurs infidèles, qui ne connaissent pas Dieu, qui auront été plus chastes, plus tempérans, plus charitables, et plus désintéressés qu'eux ?

II. Par le baptême, vous avez renoncé au démon et à ses vanités ; on ne vous a imprimé le caractère d'enfant de Dieu qu'à ces conditions. Voilà les promesses et les vœux que vous avez faits à Dieu. Ce n'est donc pas assez d'avoir le caractère de chrétien, il faut encore vivre en chrétien, penser en chrétien, parler en chrétien, agir en chrétien. Si l'on pouvait vivre en enfant de Dieu et se sauver, en faisant les œuvres du démon, en vivant sans mortification et

sans violence, eut-il été nécessaire que le Fils de Dieu vint sur la terre pour y souffrir et pour instruire les hommes d'une religion toute sainte ? Il n'y avait qu'à laisser les hommes sous l'empire de la volupté, et les laisser vivre au gré de leurs passions.

Changez donc de sentiment, et comprenez la sainteté de votre condition. Vous êtes chrétien et enfant de Dieu : voilà le plus glorieux de tous les titres : ne déshonorez donc pas en vous cette honorable qualité. Remerciez tous les jours la divine miséricorde qui vous a fait naître dans le sein du christianisme, et fait recevoir le saint baptême préférablement à tant de païens qui serviraient Dieu mieux que vous. Chaque année au moins une fois, par exemple à Pâques, ou le jour de votre baptême, et même plus souvent, aller vous prosterner humblement devant les fonds sacrés pour remercier le Seigneur, et renouveler les promesses que vous lui avez faites au jour de votre baptême.

CHAPITRE XXXVII.

Du sacrement de Confirmation, et des dons du Saint Esprit.

Les Apôtres ont reçu le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte. Les premiers fidèles le reçurent par l'imposition des mains des Apôtres, et aujourd'hui les chrétiens le reçoivent par le ministère des évêques,

qui ont reçu de J.-C. le pouvoir de donner le Saint-Esprit dans le sacrement de Confirmation.

Le baptême nous imprime un caractère qui nous fait enfans de Dieu ; mais la Confirmation nous imprime un autre caractère qui nous fait soldats de J.-C., et qui nous engage plus spécialement à son service. Nous reçevons déjà le Saint-Esprit dans le baptême, parceque nous y recevons la grâce sanctifiante, par laquelle il habite en nous. Mais dans la Confirmation nous recevons le Saint-Esprit avec ces dons dans une grande plénitude.

Il y a sept dons du Saint-Esprit : les dons de sagesse, d'entendement, de conseil, de force, de science, de piété, et de crainte de Dieu. Tous ces dons surnaturels et divin vous sont nécessaire pour acquerir la vertu et la perfection convenables à votre état.

1 Le don de sagesse vous fera connaître les voies et les desseins de Dieu dans ses ouvrages, l'ordre qu'il a établi en toutes choses, pour les conduire à leur fin et à sa gloire. C'est cette sagesse enfin qui nous fait agir par règle et par raison, et qui dispose tout avec ordre et avec mesure.

2 Le don d'entendement élévera votre esprit, vous fera comprendre, autant qu'il est nécessaire, les attributs de Dieu, ses grandeurs et ces perfections ineffables ; il vous donnera l'intelligence des grands Mystères, et (selon qu'il sera convenable à votre état) l'intelligence des divines Ecritures et des

vérités révélées. Mais cette intelligence des vérités s'acquiert beaucoup plus par l'humilité et par la soumission de l'esprit que par l'étude. C'est pour cetté raison que les ames simples et dociles ont souvent plus d'intelligence et de lumières dans les voies de Dieu, que plusieurs grands génies que Dieu abandonne à leur propre esprit, en punition de leur orgueil, "Revelasti ea parvulis."

3. Le don de conseil vous donnera des lumières pour vous conduire avec précaution et avec prudence, pour démêler le piége de l'ennemi, pour en prévenir les dangers et les occasions, pour vous fixer dans vos doutes, dans vos scrupules, dans vos perplexités; pour vous éclairer dans le choix de votre vocation, pour vous apprendre à diriger les autres et à vous conduire vous-même. Sans ce don de conseil on tombe dans l'illusion, on s'égare soi-même, et on conduit les autres dans l'égarement.

4. Le don de force vous donnera la fermeté et le courage pour exécuter ce que Dieu demande de vous, pour surmonter les difficultés et les tentations, pour résister au mauvais exemples, aux respects humains, aux sollicitations du monde ; pour supporter vos peines et vos maux avec générosité et avec grandeur d'ame, pour mortifier votre corps, et vaincre vos passions ; pour souffrir les railleries, les contradictions, les persécutions et la mort même, s'il le faut, à l'exemple des martyrs. Sans ce don de force, vous éprouverez les effets de votre faiblesse, et vous tomberez souvent.

5. Le don de science vous fera comprendre le prix des choses de Dieu, le prix des vertus et de la grâce, le bonheur de ceux qui la possèdent, et le malheur de ceux qui la perdent. Il vous fera comprendre que les choses d'ici-bas ne sont que vanité et néant, et que le salut est la seule chose nécessaire. Sans cette "science salutaire, l'homme est "comme un animal qui ne comprend rien dans ce "qui est de Dieu." Cette science est celle qu'on pelle la science des saints, qui leur donnait de si grandes lumières dans les choses de Dieu ; science qui n'est pas celle des orateurs et des philosophes, et que Dieu communique aux esprits humbles et dociles. En effet, combien y a-t-il de simples artisans et de pauvres villageoises, qui ont souvent plus de lumières dans les choses du salut et dans les voies de la sainteté, que plusieurs autres qui se croient éclairés !

6. Le don de piété vous apprendra à considérer Dieu comme votre père, à lui rendre vos devoirs, à l'aimer et à l'honorer par toutes les pratiques que la religion prescrit. Tout vous paraîtra grand et consolant dans le service d'un si bon maître. La piété vous fera regarder votre prochain dans vos parens, dans vos égaux, dans vos supérieurs. Elle vous apprendra à considérer les événemens de la vie, les biens et les maux, comme venant tous de la main de Dieu ; à recevoir les uns avec reconnaissance, et les autres avec résignation pour son amour.

7. Le don de crainte de Dieu, qui est comme la consommation des dons du St.-Esprit, vous fera appréhender plus que toute chose de déplaire à Dieu, de l'offenser et de le perdre ; il vous fera craindre de vous perdre vous-même, en perdant Dieu. Cette crainte vous retirera du péché, vous inspirera la constance, vous conservera dans l'amour de Dieu, et vous affermira dans sa sainte grâce, selon la parole de St. Paul : " C'est dans la crainte du Seigneur qu'on " achève sa sanctification."

II. Voilà les dons précieux que le St. Esprit répand dans notre ame dans la Confirmation. Oh ! combien sont grands les avantages qu'on retire de ce sacrement ! et combien sont aveugles ceux qui négligent de le recevoir, ou qui le reçoivent mal ! Et peut-on apporter trop de précaution pour se disposer à recevoir dignement et avec fruit un si grand sacrement, qu'on ne reçoit qu'une seule fois dans la vie ? Il vous est donc important de profiter des avis suivans.

1. Recevez le sacrement de Confirmation en état de grâce : préparez-vous quelque temps auparavant par la prière, par de bonnes œuvres, et par la confession. On ne peut trop déplorer la conduite des jeunes gens qui vont à la Confirmation sans une suffisante préparation : faut-il s'étonner si, après avoir reçu ce sacrement avec dissipation, on les voit si vides de l'esprit de Dieu, et si remplis de l'esprit du monde ?

2. Chaque année, à la Pentecôte, consacrez-vous de nouveau au St.-Esprit, pour ne rien faire qui le contriste en vous, et pour agir en tout selon ses saintes inclinations. Priez-le de ne vous pas abandonner, et de ne pas retirer de vous ses dons. Hélas ! que deviendriez-vous, si Dieu, retirait de vous son esprit, et s'il vous abandonnait à vous-meme ?

3. Ayez une singulière dévotion au St.-Esprit ; invoquez-le avant toutes vos actions. Vous ne pouvez rien faire pour le ciel, pas mêmes prononcer le nom de Jesus avec fruit, ni avoir une bonne pensée sans le secours de ce divin Esprit.

4. Si vous avez eu le malheur de recevoir le sacrement de Confirmation sans disposition, ou de perdre la grâce que vous y avez reçue, gémissez-en avec amertune de cœur, et avec larmes. Priez humblement cet Esprit sanctificateur de produire dans votre cœur cette grâce sanctifiante que vous n'avez pas reçue, ou de la ressusciter, si vous l'avez perdue : et veillez sur vous pour la conserver.

CHAPITRE XXXVIII.

Du respect qu'on doit avoir dans l'église, de la messe, et de la manière de l'entendre.

1. Nos Eglises sont la maison de Dieu, et sa demeure parmi les hommes. On n'entre qu'en tremblant dans le palais des rois ; on ôse même à peine

y parler sans nécessité. Dans quel respect ne devez-vous donc pas être dans la maison de Dieu ! Quel crime ne commettent pas ceux qui la profanent par des contenances mondaines, par des ris scandaleux, par des regards curieux et criminels ; qui n'y viennent que pour parler, pour se faire voir et dissiper les autres ? De telles profanations, dit St. Jean-Chrysostôme, mérite que la foudre écrase ces impies, qui osent insulter à Dieu même jusque dans sa maison.

Tout ce que vous voyez dans l'Eglise inspire la sainteté et la vénération. L'eau bénite doit vous faire souvenir qu'en entrant dans l'église vous devez tâcher de purifier votre ame, et prier le seigneur de la laver de ses souillures. Les confessionnaux vous avertissent que le lieu saint est un lieu d'expiation, où vous ne devriez entrer que pour pleurer vos crimes. Les tombes vous font souvenir des défunts qui vous ont précédé, et qui vous demandent dans ce saint lieu le secours de vos prières. Les tableaux des saints vous font souvenir de ces grands serviteurs de Dieu, qui louent le Très-Haut dans le ciel après l'avoir servi et loué sur la terre. Le sacré tabernacle vous fait souvenir que J.-C. y est comme dans son trône, qu'il est votre Dieu et votre juge.

Comment osez vous vous dissiper à la vue de tant d'objets si saints ? Quelle honte de voir que les païens et les Turcs ont plus de respect dans leurs temples, que les chrétiens n'en ont dans les églises

du vrai Dieu ! On ne connait qu'une personne a de la religion et de la vertu, que lorsqu'elle est respectueuse et modeste à l'église. On peut dire au contraire que ceux qui y sont sans respect sont des impies, qu'ils ont peu de religion et peu de foi.

II. C'est surtout pendant la sainte Messe qu'on doit être pénétré de respect dans le lieu saint. La Messe est de tous les actes de religion le plus auguste et le plus saint. C'est un sacrifice où J.-C. s'immole à son Père. C'est le même sacrifice du corps et du sang du Rédempteur, qui a été offert sur le calvaire, avec cette différence que le sacrifice offert sur la croix fut sanglant, et que celui de la Messe ne l'est pas. Vous devez donc assister à la sainte Messe comme vous eussiez assisté avec la sainte Vierge sur le calvaire à la mort de J.-C. Vous devez unir vos dispositions à celles qu'avait cette sainte Mère, lorsqu'on sacrifiait son Fils, et mêler vos adorations avec celles des anges qui adorent ce Dieu immolé sur l'autel ; ou plutôt vous devez unir vos intentions à celles de J.-C. même, et vous sacrifier intérieurement pour celui qui se sacrifie pour vous.

Or J.-C. offre sur l'autel le sacrifice de son corps et de son sang pour quatre fins· 1. Pour rendre hommage à Dieu son Père, et c'est pour cela que la Messe est un sacrifice d'holocauste. 2. J.-C. s'offre à la Messe en sacrifice pour demander pardon à son Père pour nous, et c'est pour cela que la Messe est

appelée un sacrifice "Propitiatoire." 3. J.-C. offre ce sacrifice adorable pour demander à son Père les grâces qui nous sont nécessaires, c'est pourquoi il est appelé un sacrifice "Impétratoire." 4. Enfin il s'offre en sacrifice pour remercier Dieu son Père pour nous de ses faveurs et de ses grâces, c'est pour cela que la Messe est appelée un sacrifice "Eucharistique," c'est-à dire un sacrifice d'actions de grâces. Proposez-vous ces quatres fins, quand vous entendez la Messe.

III. Pour en venir à la pratique, voici la méthode que vous pouvez suivre :

1. Depuis le commencement de la Messe jusqu'à l'Evangile, humiliez-vous devant Dieu dans un profond respect. Couvert de confusion à la vue de vos péchés, vous lui demanderez humblement pardon, à l'exemple du Prêtre qui fait publiquement un aveu de ses fautes au pied de l'autel. Dites avec le Prêtre : J'avoue mes fautes, Seigneur, et j'implore votre miséricorde, parceque j'ai péché sans nombre par me pensées, par mes paroles, par mes actions, etc.

2. Depuis l'Evangile jusqu'à l'Elévation de la sainte hostie, entrez dans des sentimens de foi pour adorer la suprême Majesté du Très-Haut. A ces paroles du Prêtre : "Sursùm corda," élevez votre cœur et votre esprit jusqu'au trône de Dieu, pour adorer par J.-C. ses grandeurs, avec les anges et les dominations du ciel, qui l'adorent sans cesse.

3. Depuis l'Elévation jusqu'à la Communion du Prêtre, après vous être uni à J.-C. par la plus vive foi et par l'amour le plus ardent, demandez-lui par son sang qu'il offre sur l'autel, les grâces dont vous avez besoin. Priez-le avec instance ; et pour vous, et pour les autres, pour vos parens, pour vos ennemis. Offrez-lui vos peines, vos croix, vos actions, votre cœur.

4. A la communion du Prêtre, faites la communion spirituelle, en désirant de vous unir à J.-C. Employez ensuite le reste de la Messe à remercier le Seigneur de ses bienfaits. N'oubliez pas, en recevant la bénédiction du Prêtre, de demander en même temps à J.-C. sa bénédiction, avec la grâce de lui être fidèle pendant la journée.

Oh ! que de grâce ne recevriez-vous pas, si vous vous appliquiez à entendre la sainte Messe dans ces dispositions ! Malheur à ceux qui assistent sans respect à un si saint et redoutable mystère, et qui profanent la maison de Dieu par leur dissipations et par leurs impiétés.

EXEMPLE.

L'Ecriture Sainte nous apprend qu'Héliodore, un des premiers officiers du Roi d'Asie, entrant fièrement dans le temple de Jérusalem avec une troupe de soldats, ils tombère subitement parterre saisis de frayeur ; et qu'Héliodor fut dans le même temps battu de verges si cruellement par deux anges, qu'ils l'aurait fait mourir sous les coups, si le Grand-Prêtre

Onias, par ses prières n'eût intercédé pour lui. Oh! si Dieu par sa bonté ne l'empèchait! combien de fois les anges qui adorent J.-C. dans ses temples frapperaient-ils de mort tant d'impies qui y entrent avec dissipation, qui y sont sans respect, et qui y scandalisent les fidèles! "Dieu lui-même," dit St. "Paul, perdra un jour ces malheureux qui violent "le temple du Seigneur."

AUTRE EXEMPLE.

Le Sauveur n'a jamais fait éclater son zèle avec plus de force que contre les profanateurs de la Maison de Dieu. St. Ambroise, Evêque et Pasteur de la ville de Milan, fut animé de ce saint zèle lorsque voyant une Dame parée avec vanité entrer dans l'Eglise, il lui dit: "Où allez-vous?" Je vais, répondit-elle, dans le temple du Seigneur. "On dirait bien plutôt, répliqua le saint pasteur, que "vous allez à la danse ou au spectacle. Retirez-"vous: allez pleurer vos péchés en secret, et ne "venez pas insulter publiquement à Dieu, jusque "dans sa maison, par votre faste et par votre va-"nité."

On ne devrait entrer à l'église qu'en tremblant, pour pleurer ses fautes et y adorer Dieu. Le Seigneur avait commandé aux Juifs de n'entrer dans son temple qu'avec crainte: "Tremblez dans mon "Sanctuaire." Et aujourd'hui on voit des jeunes gens, de fiers mondains, des filles volages, entrer

dans le lieu saint avec impudence pendant les divins Mystères. Oh ! mon Dieu quelle horreur !

CHAPITRE XXXIX.

De la dévotion à notre Seigneur Jésus-Christ, et de la visite du très-Saint Sacrement.

I. Le premier et principal objet de la religion c'est J.-C. parceque c'est par lui que nous devons rendre à Dieu nos hommages et parce qu'il est Dieu lui-même. La dévotion à la Mère de Dieu, aux anges, aux saints, est une dévotion sainte et nécessaire ; mais la dévotion à J.-C. est autant élevée au-dessus de toutes les autres dévotions, que Dieu est élevé au-dessus de toute pure créature, parceque J.-C. étant Dieu, il mérite plus d'honneur, de respect, de confiance et d'amour, que la Sainte Vierge et que tous les Saints ensemble.

Outre la Communion et la sainte Messe, dont nous avons parlé ci-devant, n'oubliez pas un autre devoir que la religion doit vous inspirer envers J.-C. qui est de le visiter souvent dans l'auguste Sacrement de l'autel. On va en voyage visiter les reliques et les tombeaux des saints, et les lieux où la Mère de Dieu est spécialement honorée, pour obtenir quelques grâces du Ciel ; combien plus doit-on avoir d'empressement pour aller visiter J.-C. le saint des saints, et l'auteur de toutes les grâces ?

Quelle honte pour des chrétiens, qu'un devoir si saint et si légitime soit négligé ! Les palais des princes sont remplis de courtisans, et les églises, les palais de J.-C. tout désertés et abandonnés. Les rois sont environnés d'officiers et de gardes qui leur font hommage, et on laisse seul J.-C., le Roi des rois. On voit dans la maison des juges une foule d'humbles supplians solliciter des affaires temporelles, et presque personne ne vient auprès de J.-C., le Juge Souverain, pour le supplier, et solliciter l'affaire du salut.

Que remporte-t-on de ses assiduités auprès des grands du monde et des seigneurs de la terre ? On n'en remporte souvent que des rebuts, mais J.-C. ne rebute personne ; sa maison et son cœur sont ouverts à tous : il reçoit même avec bonté les grands pécheurs qui viennent s'humilier devant lui. " Venez à moi," dit-il, " vous tous qui êtes chargés, " et je vous soulagerai." Oh ! mon fils ! que de grâces, que de consolations, et que de force, ne recevriez-vous pas, si vous alliez souvent visiter ce divin Sauveur dans son sacrement d'amour ! Jamais vous ne sortiriez de sa présence sans recevoir quelques faveurs et quelques nouvelles grâces.

Allez tous les jours lui rendre vos respects, si vous le pouvez ; allez-y du moins les Dimanches et les fêtes. Pourriez-vous passer plus utilement ces saints jours, que d'en passer une partie aux pieds de votre Sauveur ? N'est-il pas juste d'aller, au moins

les Dimanches, pleurer devant lui les péchés que vous avez faits pendant la semaine, et de lui demander la grâce de passer plus saintement la semaine suivante ? Vous allez voir vos amis pour vous renouveler dans leur amitié, serais-ce trop d'aller une fois chaque semaine renouveler à J.-C. votre amour et votre attachement pour lui ?

Allez surtout lui rendre vos hommage, et le visiter les jours que vous savez qu'il est grièvement offensé, dans les temps où il y a quelques scandales, quelque assemblées de débauche, de danses, et de libertinage. Serait-il possible que tandis que les mondains se livrent au crime et à la dissolution, J.-C. n'aura point de zélés serviteurs, ni de servantes fidèles, qui le dédommagent des outrages qu'on commet contre lui ? Puisque vous savez qu'il est offensé, représentez-vous qu'il vous dit ces paroles qu'il addressait à ses plus fidèles disciples ; " Eh quoi ! voulez-vous " aussi m'abandonner comme les autres ?" Le Saint-Esprit fait l'éloge du jeune Tobie, qui ne se trouvait jamais dans les divertissemens puérils de la jeunesse, et qui allait au temple adorer son Dieu, pendant que les autres allaient dans les assemblées des impies.

II. Le démon fera ses efforts pour vous éloigner d'une si sainte pratique. Il vous inspirera qu'il faut faire comme les autres, que vous perdez le temps dans ces visites, que vous n'y avez que des distractions et de l'ennui. Ah ! mon fils, prenez garde d'écouter le tentateur.

Ne vous rebutez pas quoique vous sentiez des sécheresse et de l'ennui dans les visites que vous faites à N. S. Persévérez avec courage ; ces visites saintes, qui vous paraissent si insipides et si longues, deviendront dans la suite douces et agréables. Si vous les continuez, vous éprouverez que les heures passées aux pieds de J.-C. ne vous sembleront que des moments et qu'elles seront pour vous une source de bénédictions et de grâces. Si vous n'avez pas le temps de faire de longues visites au St. Sacrement, faites-les courtes, mais effectueuses et ferventes.

Allez surtout à J.-C. lorsque vous avez des chagrins, des embarras, des inquiétudes, des tentations extraordinaires, des affaires difficiles. Vous trouverez auprès de ce divin Sauveur des lumières, de la force, et de la consolation.

Les visites que vous faites à J.-C. doivent être réglées par la prudence ou par l'obéissance. Ce n'est plus une dévotion louable, lorsqu'elle empêche ce que vous devez à votre famille, à vos emplois, ou à vos maîtres. Il n'est pas temps d'être à l'église, quand il faut être au travail, ou à son ménage, ou à l'étude. Votre dévotion doit céder ici a l'obéissance, et aux devoirs de justice et de charité.

CHAPITRE XL.

De quoi il faut s'occuper quand on visite le saint Sacrement de l'autel.

I. Je ne sais, disent plusieurs, de quoi m'occuper,

ni ce que je dois dire à Dieu dans les visites que je fais à J.-C. Eh ! vous avez tant de choses à lui dire ! N'avez-vous point de vertus à demander, de vices à extirper, de péchés à effacer ? Vous n'avez ni humanité, ni patience, ni charité. Vous avez des passions, des habitudes, des attaches aux créatures. Vous avez des infirmités, des embarras, des inquiétudes. Vous avez des parens, des supérieurs peut-être des ennemis. Voilà la matière de vos entretiens avec J.-C., c'est-à dire que dans les visites que vous lui rendez, vous devez prier pour vous, prier pour les autres, et lui rendre vos hommages.

1. Pour vous, exposez-lui les misères de votre cœur, les plaies de votre âme, et vos péchés : dites-lui avec confiance et avec simplicité : " Seigneur ! " si vous voulez, vous pouvez me guérir." Représentez-lui vos habitudes vicieuses, vos tentations, et vos dangers, votre attache aux biens et aux plaisirs qui damnent tant d'ames. " O Jésus ! vous " voyez ma faiblesse, mes attaches, et la corruption " de mon cœur ; soutenez-moi dans votre crainte : " sans votre secours je suis perdu." Faites-lui le sacrifice de vos chagrins et de vos disgrâces, de vos peines et de vos maladies : " Vous êtes, ô mon Sau- " veur, le Dieu de toute consolation ; vous voulez " que je souffre, je me soumets à vos ordres ; votre " adorable volonté soit faite, et non pas la mienne."

Ne manquez pas, jeunes gens, de demander souvent à J.-C. les vertus convenables à votre âge,

l'obéissance, l'humilité, la chasteté, la grâce de conserver l'innocence de votre cœur, la grâce de ne jamais offenser Dieu mortellement, et surtout la grâce de connaître votre vocation. Ce dernier avis est très important.

2. Dans les visites qu'on fait au St. Sacrement, il faut prier aussi pour les autres. Si vous avez une famille, recommandez-la à J.-C. "Ne permettez "pas, ô Jésus, que ces enfans que vous m'avez don-"nés soient vos ennemis. Faites, ô mon Diéu, que "jamais ils ne vous offensent; qu'ils ne soient pas "réprouvés et séparés de vous dans l'éternité."

Si vous avez des ennemis qui vous aient fait tort, qui vous aient maltraité, ou parlé mal de vous, regardez-les dans le cœur de Jésus qui les aime. Priez pour eux, pardonnez-leur de bon cœur pour son amour, et le suppliez de vous pardonnez de même.

Dans ces heureux momens que vous passerez aux pieds de J.-C. addressez-lui vos prières pour la sainte Eglise Romaine, pour N. S. père le Pape, pour les Prélats, pour tous ceux qui travaillent au salut des ames, pour votre Pasteur, pour votre père et votre mère. Souvenez-vous de prier pour le Roi, pour la paix entre les princes chrétiens, pour vos maîtres et pour vos domestiques. Priez surtout pour la conversion de tant de pécheurs qui vivent dans l'aveuglement et dans le crime; n'oubliez pas les défunts.

Au reste, quand on aime J.-C. on trouve assez de sujets pour s'entretenir avec lui. Si néanmoins vous

vous trouvez dans la sécheresse, si votre esprit ne vous fournit rien pour dire à N. S., ne vous rebutez pas, tenez-vous en sa présence avec humilité. Quoique vous ne lui disiez rien, il voit le fond de votre cœur, il sait pourquoi vous êtes là, c'est assez. Les amis, quand ils sont ensemble, ne parlent pas toujours. Si vous ne pouvez parler à J.-C. écoutez du moins dans le fond du cœur ce qu'il veut vous dire; et lorsque, dans la sécheresse de votre esprit, il vous semble que vous ne pouvez lui rien dire, contentez vous de faire la prière du pauvre Publicain : " Seigneur, je suis un grand pécheur, ayez pitié de " moi." Une courte affection, un seul acte souvent répété, est une excellente prière. Les rebuts et les ennuis qu'on trouve dans la visite du St. Sacrement et dans l'oraison, sont ordinairement un artifice du démon, et quelquefois une punition de nos infidélités ; mais quand on les supporte avec humilité, loin d'ôter le mérite de cette action, servent à l'augmenter.

Avant que de finir, demandez à J.-C. sa bénédiction, en disant ces paroles de l'Ecriture : " Je ne " vous quitterai point, Seigneur, que vous ne m'ayez " donné votre bénédiction."

CHAPITRE XLI.

Du respect qu'on doit avoir pour les Prêtres.

I. Lorsque les Juifs se révoltèrent contre les ord-

res du prophète Samuel, ce saint homme gémissant amèrement devant Dieu sur leur aveuglement : " Prophête," lui dit le Seigneur, " ce n'est pas toi " qu'ils ont outragé, mais c'est moi-même qu'ils ont " rejeté !" C'est donc outrager Dieu que de manquer de respect aux Prêtres et aux Pasteurs : c'est à eux que le Seigneur a dit : " Celui qui vous mé- " prise me méprise.

Et pourquoi ? parce que, dit St. Jean Chrysostôme, " les Prêtres appartiennent spécialement à Dieu ; ils sont ses lieutenants et ses ministres." J.-C. est le Pasteur par excellence, le Docteur, l'Evêque, et le Sanctificateur de nos ames ; il est le Souverain Sacrificateur, et le Prêtre Eternel. Les Prêtres participent à cette dignité, et au Sacerdoce de J.-C. ; ils ont le pouvoir de sanctifier les ames par les Sacremens, de remettre les péchés, de chasser les démons, d'offrir le sacrifice et de faire descendre le Roi du Ciel sur l'autel ; pouvoir qui est au-dessus de celui des anges mêmes. Les prêtres ont encore reçu de Dieu le pouvoir d'instruire et d'enseigner les peuples et les rois. " Nous sommes," disait St Paul, " les embassadeurs de J.-C., et c'est Dieu qui ex- " horte et qui parle par notre bouche."

Comprenez-donc quel outrage vous faites à Dieu, lorsque vous méprisez ceux qu'il a lui-même honorés de tant de priviléges.—" Humiliez votre tête devant " les grands du monde," dit l'Ecriture, " mais hu- " miliez votre ame devant un Prêtre."

Cependant quel respect a-t-on aujourd'hui pour eux? Ils sont méprisés et haïs, et souvent, parcequ'ils font leur devoir. Dans les compagnies, dans les familles, dans les libelles, on en parle, on en murmure, on relève comme des crimes leurs moindres imperfections, on empoisonne même quelquefois jusqu'à leurs intentions les plus droites. " Chré-" tiens ingrats!" s'écrie St. Jean Chrysostôme, " est-ce là la reconnaissance des services qu'ils vous " rendent? N'est-ce pas par les mains des Prêtres " que vous recevez la rémission de vos péchés, la " réconciliation avec Dieu? Ne sont-ce pas les " Prêtres qui offrent pour vous le sacrifice, qui " vous donnent le corps et le sang de J.-C., qui vous " instruisent, qui rompent à vos enfans le pain de " la divine parole, qui vous annoncent le Royaume " de Dieu, qui prient pour vous et qui vous ouvrent " le Ciel?"

II. S'il arrivait qu'un prêtre et autres personnes consacrées à Dieu, ne vécussent pas saintement, et menassent une vie mondaine, malheur à eux! ils seront sévèrement jugés et sévèrement punis de Dieu; mais, nonobstant cela, il ne vous est pas permis de les mépriser, vous devez au contraire cacher leurs défauts, et n'en point parler. J.-C. ne nous en a-t-il pas donné l'exemple? Il connaissait les mauvais desseins de Judas, cependant il l'honora toujours; et dans le temps même que ce perfide le trahissait, J.-C. l'embrassa, l'appela du nom d'ami,

et tout cela, dit St. Ambroise, pour marquer le respect que J.-C. avait pour le caractère sacré de Prêtre et d'Apôtre, dont Judas était honoré.

Quoique les prêtres soient hommes comme les autres, ils sont cependant élevés au-dessus des autres par leurs dignité et par le caractère qui les consacrent à Dieu. La vie d'un prêtre et des personnes consacrées à Dieu, doit être toute sainte; mais quand même un prêtre ne serait pas saint, et qu'il serait aussi indigne que Judas, il ne laisse pas d'être toujours un ministre du Seigneur; et si vous touché à son honneur, à ses droits légitimes, à son ministère, ou à sa personne, Dieu est sensiblement offensé. "Quiconque touche à mes prêtres," dit le Seigneur, "il me touche à la prunelle de l'œil." C'est pour cela que Dieu si souvent punit exemplairement le mépris qu'on fait d'eux.

III. Le mépris du Sacerdoce conduit au plus grand libertinage, au mépris de la religion, à l'hérésie, et à l'athéisme. Il n'y a ordinairement que des orgueilleux et des gens vicieux qui méprisent les ministres de Dieu.

La plus horrible punition que Dieu exerce sur ceux qui se moquent de ses ministres, et qui méprisent les Prêtres et les pasteurs, c'est de les abandonner à leur aveuglement et à leur sens réprouvé, et de permettre, par une redoutable effet de sa justice, qu'ils meurent sans sacremens et sans secours. Il est juste qu'ils soient délaissés à la mort, de ceux qu'ils ont méprisés pendant la vie.

Ayez donc toujours un grand respect pour les personnes consacrées à Dieu, et surtout pour vos pasteurs. Vous en avez besoin pendant votre vie; vous en aurez besoin à votre mort. Evitez ce qu'ils vous défendent, faites ce qu'ils vous conseillent, croyez ce qu'ils vous enseignent. Si par malheur un pasteur était suspect dans sa doctrine, s'il n'était pas uni au chef de l'église Romaine, alors il ne mériterait plus votre confiance.

EXEMPLE.

Instruisez-vous, par les exemples suivans, du respect qui est dû aux prêtres et aux personnes sacrées. Marie, sœur de Moïse, ayant murmuré contre son frère, en disant : "qu'avons-nous besoin que Moïse "nous prêche ? n'en savons-nous pas autant que "lui ? Ne dirait-on pas qu'il n'y a que lui qui "sache les vérités et les secrets de Dieu ?" Moïse souffrit avec patience cette insulte, mais Dieu la vengea d'une manière exemplaire. Marie, en punition de sa témérité, fut subitement frappée d'une lèpre dont elle serait morte, si Moïse n'eut prié pour elle.—Dieu en considération de Moïse son fidèle ministre, la guérit, et lui pardonna, mais à condition qu'elle serait séparée du peuple, et comme excommuniée, pendant sept jours, pour pleurer, et faire pénitence de sa faute. Apprenez de cet exemple mémorable ce que méritent ceux qui se moquent si

souvent des prêtres du Seigneur et des ministres de sa paroles.

AUTRE EXEMPLE.

Le Roi Osias fut si puissant, qu'il avait une armée de plus de trois cent soixante et onze mille hommes. Il ne fut pas content de sa prospérité, il voulut encore s'élever jusqu'aux fonctions des prêtres, et offrir l'encens sur l'autel. Le Grand Prêtre Azarias l'en reprit et lui dit : " Prince, il ne vous est pas permis " d'entreprendre ainsi sur l'office et sur le droit des " prêtres qui sont consacrés à ce ministère. Le roi volut lui résister, et le menaça, mais dans le moment Dieu le punit, et le couvrit d'une lèpre honteuse qui lui dura jusqu'à la fin de sa vie. Si Dieu traite ainsi un puissant Roi qui résiste aux Prêtres, comment traitera-t-il les particuliers qui les méprisent.

AUTRE EXEMPLE.

Nous lisons dans l'histoire des Juifs, que Alexandre-le-Grand, un des plus fiers et des plus puissans rois qui aient jamais été, allant contre Jérusalem avec son armée pour en massacrer les prêtre et détruire cette ville, le Grand-Prêtre Jaddus alla au devant de lui, revêtu de tous les ornemens de sa dignité. Aussitôt qu'Alexandre le vit, qu'il sut qu'il était le prêtre du vrai Dieu, il fut pénétré d'un si profond respect, qu'il mit pied à terre, se prosterna devant le prêtre Jaddus, comme s'il l'eut adoré, et

lui accorda tout ce qu'il lui demandait. On fut étonné de voir qu'Alexandre, qui lui-même se faisait adorer comme un Dieu, s'abaissât si profondément devant un homme qu'il avait résolu de faire mourir. Pharménion, son favori, lui en ayant demandé la cause : "A !" s'écria Alexandre, " ce n'est pas Jad-" dus que j'ai adoré, mais c'est le vrai Dieu dont il " est le prêtre : Je reconnais et j'adore le Dieu " Eternel dans la personne de son Ministre, et je lui " rends cet honneur comme à Dieu." Que diront à cet exemple certains grands du monde, qui ont si peu de respect pour l'Eglise, et pour les ministres du Très-Haut.

AUTRE EXEMPLE.

Je rapporterai encore ici d'autres exemples tirés de l'Histoire Ecclésiastique. L'Empereur Constantin disait souvent, que s'il voyait un prêtre, ou une autre personne sacrées, tomber dans une faute, loin de la découvrir, ou d'en parler, il irait lui-même la couvrir de son manteau impérial pour la cacher. Il avait une grande raison de penser ainsi, parce que les libertins se servent des fautes des prêtres pour s'autoriser dans le vice, et en publient ordinairement plus qu'ils n'y en a ; et ces libertins s'en servent pour décrier la religion et l'Eglise de J.-C. qui en est innocente.—C'est en décriant les personnes sacrées et les pasteurs, que l'hérésie fait tant de progrès ; " Dès qu'on s'en prend au pasteur," dit l'Evangile,

"les brebis du troupeau seront bientôt dispersées."

L'Empereur Théodose avait rendu de grands services à la religion, mais ayant eu le malheur de commettre un crime qui scandalisait ses peuples, St. Ambroise, son pasteur et son évêque, l'en reprit publiquement, et lui refusa l'entrée de l'Eglise. L'empereur pour son excuse, allégua que David avait commis un semblable crime, et qu'il en avait obtenu le pardon: "Il est vrai lui dit le saint pasteur, "mais puisque vous l'avez imité dans sa faute, imi-"tez-le aussi dans sa pénitence." Théodose, tout grand prince qu'il etait, se soumit à cette sévère correction de son pasteur.

Après un tel exemple, ne doit-on pas s'étonner de voir des chrétiens et de simples particuliers qui se moquent, lorsqu'un pasteur a la charité de les avertir de leur défauts ou des désordres de leur familles ; et qui osent leur résister en face ? Gardez-vous bien, mon fils, de tomber dans ce dérèglement ; écoutez la voix d'un pasteur, comme la voix de Dieu même. S'il vous reprend, il fait son devoir ; ne regardez ni ses défauts, ni sa naissaince, ni sa personne ; mais regardez son caractère, sa dignité et l'autorité que Dieu lui donne.

CHAPITRE XLII.

Des Jeux et des Divertissemens.

La récréation est nécessaire à ceux qui s'appliquent

à un travail assidu ou à une étude sérieuse ; la récréation, prise dans un jeu honnête et dans un divertissement modéré, est plus convenable aux jeunes gens, et plus proportionnée à leur âge. Le jeu et le divertissement ne sont donc pas contraire à la vertu, mais, pour être innocens, ils doivent avoir les conditions suivantes, qui regardent le temps, la manière, la substance et la fin du jeu.

1. Quant au temps, on y doit garder la modération. Si on emploie trop de temps à se divertir ce n'est plus une récréation, mais une occupation. Or il est indigne de l'honnête homme et du chrétien de se faire une occupation du divertissement et du jeu. Ce ne serait plus relâcher son esprit, mais se dissiper ; et loin qu'une telle récréation rende plus propre au travail, elle affaiblit les forces et nuit à la santé. N'employez jamais à vous divertir le temps que vous devez donner à l'étude, au travail, aux affaires de votre état, ni le temps que vous devez au soin de votre famille, aux Offices de la paroisse, et au service de Dieu ; ce ne serait plus un divertissement, mais un désordre.

N'est-ce pas en effet un grand désordre et un scandale de voir les jeunes gens se divertir, jouer, folâtrer, pendant que les autres sont assemblés pour adorer Dieu dans les conférences de piété, dans les congrégations, et dans les offices publics? de les voir avec un esprit dissipé entrer dans le saint lieu, au milieu d'un Office commencé, venir interrompre et troubler la

piété des fidéles ? Quelle attention et quelle dévotion peuvent-ils avoir dans ces saintes assemblées, en sortant étourdiment du jeu, l'esprit rempli de dés, de boules et de cartes.

II. Quant à la maniére de jouer et de se divertir, il faut éviter deux choses : l'attache et le péché. 1. Il faut se divertir et jouer sans attache. Les jeunes gens se passionent àisément pour le jeu, et cette passion est d'autant plus à craindre que l'affection trop grande au jeu les fait tomber dans l'excès, leur fait perdre le temps, les occupe, les fait penser continuellement au moyens de se divertir. Cette attache les rend incapable d'une occupation utile et sérieuse. Les applique-t-on au travail, ils ont l'esprit au jeu.

2. Jouez-donc sans attache, mais aussi sans péché. Ne vous livrer jamais en jouant, ni au jurement, ni aux contestations, ni aux emportemens de colère ; c'est la marque d'un esprit mal élévé. Evitez la fourberie et le mensonge, et ne trompez personne au jeu. Banissez de vos récreations et de vos divertissemens les paroles libres et à double sens, les airs passionnés et les chansons obscènes, dont tout chrétien a horreur, quand il a la crainte de Dieu.

III. Pour ce qui regarde la substance des divertissemens et des jeux, il faut faire attention à deux choses. 1. Ne jouez jamais qu'à des jeux permis et innocens, et non point à des jeux défendus, à des jeux d'hasard. Regardez comme des divertissemens

pernicieux et défendus certains jeux de main avec des personnes de sexe différent. Les bouffonneries et les badinages indécens qui se glissent dans ces sortes de jeux avec le sexe, ne sont ni chastes ni innocens, et sont souvent très criminels. Une fille qui a de la modestie et de la crainte de Dieu, doit craindre de jouer avec des garçons, même à des jeux innocens. Nous ne lisons point dans l'histoire des siècles que des saintes femmes et des filles chastes se soient fait une habitude de jouer avec des hommes.

Il est plus louable de jouer et de se divertir dans sa famille que dans les assemblées, parce que les assemblées de jeux sont ordinairement dangereuses. Une personne qui a de l'honneur ne se trouve point à jouer dans des assemblée où l'on admet toutes sortes de joueurs. Les assemblées nocturnes où l'on joue en masque, sont des abominations que les lois condamnent, que la religion réprouve, et qui devraient couvrir de confusion ceux qui s'y trouvent, s'il leur restait encore quelque sentiment de christianisme. Un chrétien doit se divertir en chrétien, et non pas en païen.

IV. Quand au motif et à la fin du jeu, on ne doit jouer que pour une fin louable, pour relâcher l'esprit et soutenir sa santé, afin d'être plus en état de travailler, de remplir les devoirs de sa condition, et de servir Dieu : tout autre fin est blâmable. Jouer précisément et uniquement pour le plaisir de se

divertir, c'est sensualité. Jouer par intérêt et pour gagner, c'est avarice et cupidité. Jouer pour se faire estimer, pour passer pour habile joueur, c'est une sotte vanité. Jouer pour faire la débauche, c'est intempérance et scandale. Jouer parce qu'on n'a rien à faire, et seulement pour passer le temps, c'est oisivité et fainéantise. Qu'un homme est à plaindre quand il n'a point d'autre occupation que le divertissement et le jeu ! " Malheur à vous," dit Jésus Christ, " qui riez, qui avez vos plaisirs et votre con-" solation sur la terre."

Si vous jouez de l'argent, que ce soit en petite quantité et seulement pour égayer le jeu, et jamais au préjudice de ce que vous devez aux pauvres et à votre famille. Et quand même vous ne feriez tort à personne, et que vous seriez riche, vous ne devez pas exposer au jeu des sommes considérables.

Oh ! que tous ces avis sont importans, combien de gens sont tombés dans le plus grand malheur pour les avoir négligés ; prenez donc garde, jeune gens, de ne jamais vous livrer au jeu avec attache. Cette passion vous ferait perdre tout sentimens de Dieu, et vous entrainerait dans de grands désordres. Les querelles, les chagrins, les imprécations, les blasphêmes, les larcins, les profanations des saints jours, et les duels mêmes sont les funestes suites des jeux immodérés.

Cette attache effrénée va jusqu'à l'aveuglement le plus profond. Un homme, par ses divertissemens

et ses jeux, désolera sa famille, ruinera sa femme et ses enfans ; et loin d'en être touché, il s'en fait un plaisir. O Dieu ! se faire un divertissement et un plaisir de perdre son ame, son honneur, son temps et ses biens ! est-ce passion et aveuglement ? Non, c'est quelque chose de pis : une fureur, une fascination, un espèce d'ensorcellement, qui possèdent par malice l'esprit des joueurs, et qui leur font regarder comme un divertissement innocent une occupation et un excès que toute homme raisonable regarde comme un crime.

Saint Augustin rapporte qu'un jeune homme qui jouait, s'étant emporté à des juremens et à des blasphêmes horribles, fut subitement emportè par le démon à la vue de ses compagnons.

CHAPITRE XLIII.

Des repas et de l'intempérance.

Imitez les Saints qui prenaient toujours leur nourriture dans la crainte du seigneur. Souvenez-vous que Dieu est présent à vos repas, et qu'il vous observe. Pour prendre ses repas saintement, il faut trois choses : bénir la nourriture qu'on doit prendre, manger et boire avec tempérance, remercier Dieu.

I. Il faut dire la bénédiction de la table. 1. Pour imiter le sauveur qui, en prenant le pain dans la Cène, le bénit avec action de grâces. 2. Pour rendre la

nourriture plus profitable. C'est en vain que vous mangez pour soutenir votre santé, si Dieu ne donne sa bénédiction à votre nourriture. Il y a des personnes qui mangent peu, et se portent bien, d'autres mangent beaucoup, et se portent mal. Dieu bénit les alimens des uns, et ne bénit pas même les alimens des autres.

II. On doit prendre ses repas avec tempérance, et observer les règles suivantes. 1. Autant qu'on le peut, régler l'heure de ses repas, et ne pas manger à toute heure, selon le caprices et la fantasie de son appétit. Les filles surtout ne doivent point s'accoutumer à rechercher à manger des friandises, ni manger à la dérobée et en cachette. Une fille sujette à sa bouche sera bientôt sujette à d'autres vices. La gourmandise et la vanité sont deux écueils du sexe.

2. Il ne faut pas rechercher la délicatesse, mais se contenter de ce qu'on nous présente. S'il n'est pas de notre goût, souvenons-nous du fiel que J.-C. goûta sur la Croix, et faisons à ce Dieu pénitent le sacrifice de notre sensualité.

3. Il ne faut pas trop manger : ce qui ne suffit pas à la gourmandise, peut suffire à la nécessité. L'excès dans la nourriture, affaiblit les forces du corps et celles de l'esprit ; ce qui a fait dire à un ancien " que la gourmandise en a fait plus mourir que " la guerre."

4. Il ne faut pas manger avec trop de précipitation

et d'avidité. Cette voracité, en mangeant, est la marque d'une personne qui a peu d'éducation, et qui est immortifiée. Il faut suspendre l'activité de son appétit, soit pour sa propre santé, soit pour augmenter le mérite de cette action.

III. Pendant les repas, on doit s'occuper à des saintes pensées, et ne pas oublier l'ame, en nourrissant le corps. 1. Il faut de temps en temps élever son cœur à Dieu, et se priver de quelque chose par mortification. Si vous avez de quoi vous rassasier, pensez que vous ne l'avez pas mérité, et qu'il y a beaucoup de gens plus sages que vous qui n'ont pas le nécessaire.

2. Faites part à quelque pauvre voisin, ou à quelque malade, du superflu de votre table, à l'exemple du Roi Saint Louis, qui faisait tous les jours ôter quelques mets de sa table pour l'envoyer aux pauvres.

3. Si vous avez peu, et si vous n'avez pas de quoi vous rassasier, il faut considérer que devant Dieu vous ne méritez que le peu qu'il vous donne, ou plutôt que vous ne méritez rien ; et qu'après avoir péché nous ne méritons que des châtimens.

4. Souvenez-vous dans vos repas du jeûne du Fils, de Dieu, qui passa quarante jours et quarante nuits dans le désert sans aucune nourriture, et qui souffrit une cruelle faim pour votre amour. Souvenez-vous de tant de serviteurs de Dieu, et de servantes de J.-C. qui sont d'une santé plus delicate que vous, et

qui passent néanmoins leur vie dans le jeûne et pénitence. Souvenez-vous de tant de saints et de tant hommes illustres, riches et puissans, qui ont quitté leurs biens et le délices de la vie, et passé leurs jours dans l'abstinence et l'austérité. Souvenez-vous que votre corps est un ennemi qu'il ne faut point flatter ; et que, si vous lui accordez tout ce qu'il demande, il vous perdra. Enfin si vous êtes pauvres, faites au moins nécessité un vertu : rendez votre abstinence méritoire, en le rendant volontaire ; et souffrer votre indigence, dans un esprit de pénitence. Telles sont les pensées dont on peut s'occuper dans ses repas.

IV. Lorsque vous manger en compagnie ou en festin chez autrui, observer ces trois avis que le St. Esprit vous donne dans le 31e chapitre de l'Ecclesiastique. 1. " Ne temoignez pas de l'empressement " et de la joie en voyant la bonne chère. 2. Mangez " et buvez avec moderation, sans précipitation et sans " avidité, crainte de vous rendre odieux. 3. Cessez " à bonne heure et retirez-vous des premiers, pour " faire connaître que vous avez l'éducation et de " l'honneur !" Evitez la médisance dans ces compagnies. S'il y a quelque médisant ou mauvais plaisant, faites-le taire, si vous en avez l'autorité ; au moins ne l'écoutez pas, ou retirez-vous, si la bienséance le permet.

Si vous donnez à manger à autrui chez vous, à vos parens, ou à vos amis, suivez ces règles. I. Ne

le faites pas souvent, parce que ce serait une débauche, plutôt qu'une sainte société. 2. N'y faites pas trop de dépenses, parce que ce serait orgueil ou vanité. 3. Ne forcez personne à boire ou à manger, parce que ce serait indiscretion, intempérance et péché. 4. N'y employez jamais le temps des offices, ne restez pas long-temps à la table, parce que ce serait un scandale. 5. Enfin, n'invitez pas à votre table des débauchés, parce que vous vous perdriez avec eux.

V. Prenez garde (on ne peut trop le répéter), ne vous adonnez pas au vin. Ecoutez ces paroles du St. Esprit ; " Le vin pris sans modération abrège la " vie du corps, ne cause que de l'amertume dans " l'ame, irrite le cœur ; il est la ruine de l'homme, " et fait apostasier les sages ;" c'est-à-dire, que, quand on prend habituellement du vin sans modération, ou perd son honneur et ses biens, on perd le foi et la crainte de Dieu, on perd la grâce, on perd le Ciel, on perd son ame, on perd son Dieu. Il faut être bien aveugle et bien endurci, si ont n'est pas touché de ces vérités.

Jeunes gens, il vous est facile de ne pas prendre l'habitude de l'ivrognerie ; mais si vous contractez cette habitude honteuse, elle deviendra par votre malice un mal presque sans remède. On peut dire qu'un ivrogne a dejà un pied dans l'Enfer. Il peut se convertir, mais par sa malice il ne voudra pas. J.-C. n'a point de plus grands ennemis que les

ivrognes, parce qu'un ivrogne est capable des plus grands crimes, et a ordinairement tous les vices.

Veillez sur vous, mon fils. Rien de plus dangereux que de s'accoutumer à de petits excès de vin; insensiblement on en prend l'habitude, et souvent il arrive qu'on est ivrogne et scandaleux, sans savoir qu'on est tel. Remarquez qu'il y a beaucoup de différence entre l'ivresse et l'ivrognerie; on peut être ivre par accident sans être ivrogne. Le saint homme Loth tomba une fois par surprise dans l'ivresse, sans qu'il fut ivrogne.

Si vous aimez à boire long-temps et beaucoup, si vous êtes fort et puissant à la table, si vous dépensez votre nécessaire à la table et au vin, si vous y employez souvent le temps qui doit être destiné au travail, si vous fréquentez habituellement les tavernes et les cabarets du lieu de votre domicile, si vous buvez fréquemment avec ceux qui n'ont rien à faire qu'à boire et à manger, vous êtes dans la classe des ivrognes, et vous êtes dans un état bien dangéreux.

Ne regardez pas la fréquentation des tavernes de votre lieu ou de votre voisinage comme une chose indifférente. Quand vous fréquentez habituellement le cabaret du lieu de votre résidence, vous faites un péché qui renferme plusieurs circonstances aggravantes; vous désobéissez à vos parens qui vous le défendent et qui en gémissent; vous désobéissez à vos pasteurs et à l'Eglise, qui vous le défendent:

vous désobéissez à Dieu, qui vous le défend, parce que Dieu vous défend l'occasion prochaine du péché, et la désobéissance à vos superieurs. Combien de péchés à la fois, sans compter le scandale que vous donnez à votre famille et au public, sans compter l'injustice que vous faites, d'employez à boire ce que vous devez aux pauvres, à vos créanciers, à l'entretien de votre famille, à l'entretien de vos père et mère, etc.

VI. Les personnes du sexe doivent craindre de s'accoutumer au vin. Il leur est plus pernicieux qu'elles ne pensent, parceque, dit St. Thomas, il irrite leur passions. Une fille ou une veuve qui s'adonne au vin perd sa réputation, sa fortune, et son ame. Une femme sujette à ce vice se perd elle-même, déshonore sa famille, rend son époux malheureux et le ruine.

Les personnes du sexe, adonnées à l'intempérance, sont dans un état bien déplorable, puisqu'elles ont la malice de déguiser ce vice dans leurs confessions, de vivre dans le sacrilége, et de rester ainsi dans un danger prochain de damnation. Leur aveuglement est si profond qu'elles ne voient point et ne veulent point voir le malheureux état de leur conscience. Leur malheur est bien grand, mais il n'est pas sans remède. Pour sortir de cet état, il faut absolument qu'elles déclarent à un confesseur toutes leurs faiblesses, et toutes les suites dans lesquelles le vin les a entraînées. Le confesseur aura pitié d'elles, mais

il est nécessaire qu'elles suivent exactement ses avis. Une des plus dangéreuses et des plus ordinaires tentations du démon, c'est de leur faire croire que le vin est nécessaire à leur santé.

VII. Après le repas, n'oubliez jamais de rendre grâces à Dieu de ses bienfaits. Vous sauriez mauvais gré à un pauvre, s'il ne vous remerciait pas d'une aumône que vous lui devez; pourquoi donc ne remerciez-vous pas le Seigneur de la nourriture qu'il vous donne si libérallement, sans vous la devoir? Profitez de la nourriture pour servir le Seigneur et pour travailler, et n'employez pas les forces que Dieu vous donne, à l'offenser.

EXEMPLE.

L'exemple suivant vous apprendra la différence qu'il y a au lit de la mort entre un riche qui est nourri dans la mollesse et la bonne chère, et les pauvres qui vivent dans l'indigence.

L'Evangile dit qu'un homme riche faisait tous les jours grande chère, tandis que les pauvres mouraient de faim. Il y avait auprès de sa maison un pauvre voisin, homme de bien, nommé Lazare, si pauvre et si abandonné, qu'il eut été content, non pas d'avoir les restes de ce riche, mais seulement les miettes qui tombaient de sa table, faible secours qui lui fut refusé. Sa misère ne toucha point le cœur du riche, qui ne fit donner aucune assistance à ce pauvre malheureux. Ce riche enfin mourut au milieux de ces

delices, et fut dans le moment enseveli dans l'enfer. Lazare mourut aussi, et fut porté au Ciel dans le sein d'Abraham. Le riche au milieux des feux, vit la gloire de Lazare au Ciel dans le sein d'abraham. "Ah!" s'écria-t-il, "père Abraham, ayez pitié de "moi, envoyez-moi Lazare pour me donner quelque "soulagement, dites-lui de tremper seulement son "doigt dans l'eau et d'en laisser tomber une goutte "sur ma langue, car je brûle dans ces flammes." Abraham lui répondit: "Souviens-toi que pendant "ta vie tu as vécu dans les plaisirs et dans la bonne "chère, et que Lazare au contraire a vécu dans les "maux, dans la patience et le jeûne; il est donc "juste que Lazare soit maintenant dans les plaisirs "et les consolations, et que tu sois à présent dans les "tourmens." Voilà la fin des sensuels et des gens de table et de plaisir.

AUTRE EXEMPLE.

On ne peut rien voir de plus tragique et de plus efficace, pour faire voir jusqu'où le vin peut porter un homme, que l'exemple que rapporte Saint Augustin d'un jeune homme nommé Cyrille. Ce jeune homme, accoutumé à fréquenter le cabaret, retournant un jour de ce lieu de débauche, plein de vin, eut l'impudence d'attaquer sa mère, qui était en ceinte, la sollicita à un crime honteux, et voulut même lui faire violence. Cette femme fit des efforts si violens pour se défendre, qu'elle fit une fausse

couche, et mit bas son fruit. Ce malheureux ivrogne voulut encore attenter à la pudeur d'une de ses sœurs, qui aima mieux se laisser poignarder par cet indigne frère que de consentir à un tel crime. Le père étant accouru au bruit, ce fils enragé trempa ses mains dans le sang de celui de qui il avait reçu sa vie, et l'égorgea. Il poignarda encore une de ses sœurs qui voulut prendre la défense de son père. O Ciel que d'horreurs et de crimes !

St. Augustin, qui avait déjà prêché deux fois ce jour là, ayant appris cette triste nouvelle, assembla une troisième fois le peuple, et monta en chair, pour leur faire part des crimes que venait de commettre le détestable Cyrille, et pour donner à ce peuple toute l'horreur que mérite l'ivrognerie, par les horribles attentats auxquels elle peut entraîner l'homme. Tout le monde en effet poussa des soupirs et des cris lamentables, fondant en larmes, lorsqu'on entendit le récit de ces tragiques aventures. Apprenez ici de quoi un ivrogne est capable ; et quoique la débauche ne vous ait jamais entraîné dans des crimes aussi grands que ceux de Cyrille, comprenez du moins combien le vin est dangéreux, puisqu'il peut porter un chrétien à des crimes si exécrables.

AUTRE EXEMPLE.

L'exemple suivant servira tout à la fois d'instruction aux jeunes filles qui ont de l'attrait pour le vin, et de modèle aux femmes qui sont des ivrognesses.

Ste. Monique, mère de St. Augustin, faillit à se perdre par le vin dès sa plus tendre jeunesse. A l'âge d'environ douze ans, elle eut la curiosité d'en goûter par sensualité : souvent même elle épiait les momens pour en prendre en secret. La servante y prit garde, et lui ayant reproché cette honteuse gourmandise, la petite Monique en eut tant de confusion, qu'elle en pleura longtemps. Elle s'en confessa, ce qu'elle n'avait pas encore osé faire, et jamais elle ne retomba en pareille faute. Elle vécut ensuite dans une vertu exemplaire, et devint une grande sainte.

Elle épousa un homme qui était un débauché, et dont elle eut un fils qui fut aussi débauché que son père. Elle souffrit avec douceur et avec patience les duretés de son mari, et apprenait à ses amies qui avaient des maris débauchés à souffrir et à prier pour eux. Elle pleura long-temps les péchés de son époux et de son fils, et après dix-sept années de larmes, de pénitence et de prières, elle les convertit tous deux.

Apprenez de ces avis et de ces exemples :

1. Que les jeunes gens ne doivent pas s'abandonner au vin, ni être sujets à leur bouche : autrement ils risquent de se perdre.

2. Qu'un ivrogne est un pécheur bien malheureux, parcequ'il est aveugle et ne se connait pas, et parcequ'il est volontairement incorrigible, en méprisant tous les avis qu'on lui donne.

3. Que ce n'est pas par les reproches et par les querelles qu'une femme convertira un mari ivrogne, mais par le silence, la patience et la prière, à l'exemple de Sainte Monique.

4. Que dans tous vos repas Dieu vous regarde et vous observe, et que vous devez les prendre avec respect dans la crainte du Seigneur.

CHAPITRE XLIV.

Des Veillées et Assemblées Nocturnes, des Spectacles, des Promenades, etc.

I. Le Saint-Esprit nous avertit "que celui qui "pèche, aime les ténèbres et fuit la lumière," parce que les ténèbres sont plus favorables aux desseins du démon. C'est pour cela que les assemblées et les entrevues de différens sexes, qui se font la nuit, sont les plus pernicieuses à la jeunesse.

Lorsque ces assemblées se font en public, la licence, les discours libres, et souvent l'impudence y règnent avec plus de scandale. Lorsque ces entrevues se font en secret, les attaches et les amitiés criminelles s'y forment bien plus fortement, les familiarités indécentes, les gestes dissolues, les paroles lascives, les airs passionnés, en sont les suites ordinaires, de sorte qu'un jeune homme ou une jeune fille n'en sortent presque jamais aussi innocens qu'ils y sont entrés.

Jeunes gens, si vous craignez Dieu, vous éviterez avec prudence ces sortes d'entrevues, ces veillées nocturnes, ces assemblées des deux sexe. Tandis que vous serez avec les personnes de votre famille, sous les yeux de votre père, de votre mère, ou de vos maîtres, vous serez en assurance ; mais si vous sortez pour aller à quelques rendez-vous, ou dans les veillées, l'ennemi vous y surprendra. C'est dans ces occasions que les jeunes gens perdent ordinairement la crainte de Dieu, et où leur pudeur s'affaiblit. Un jeune homme qui prend l'habitude d'aller dans ces sortes de compagnies, se trouvera bientôt étrangement changé ; il deviendra mutin, indocile, indévot, dissolu. Une fille de même, quelque vertueuse qu'elle paraisse, si elle fréquente ces veillées, elle sera bientôt sans respect pour ses père et mère, arrogante, babillarde, capricieuse, entêtée dans ses vanités, sans piété et sans modestie. Voila l'effet ordinaire des entrevues nocturnes, sans compter les péchés et les désirs dont le cœur y est souvent souillé.

Les pères et mères ne doivent donc point souffrir des entrevues de différent sexe dans leurs maisons, ni permettre à leurs enfans d'y aller. Dès qu'ils s'aperçoivent que leurs enfans ont coutume de s'échapper le soir, et quils sont affectionnés à ces veillées, ils doivent s'en défier, et les empêcher de s'y trouver. Si les pères et mères négligent ce point de leur devoir, ils en répondront à Dieu.

II. Il faut dire à peu près la même chose des promenades avec les personnes de différent sexe, et seul à seul. Saint Jérôme, à qui Dieu avait donné tant de lumières, défendait aux mères de laisser voir à leurs filles de jeunes hommes ajustés et enjoués, e de leur laisser parler ou sourire, de crainte qu'en conversant familièrement avec eux, leurs cœurs innocens ne prissent des impressions dangereuses. Ce Saint Docteur ne craint point de traiter d'ignorans ceux qui trouveront à redire à cette morale.

Sur ce principe, ce grand Saint eût-il permis à une fille chrétienne de se promener le jour ou la nuit, en secret ou en public, avec un jeune homme qui la cajole, et à qui elle permet ces libertés familières, et des paroles de tendresse, qui ne tendent qu'à ébranler et à souiller le cœur ? Qu'eût-il pensé de ces indignes mères, qui voient de tel abus dans leurs enfans, qui les souffrent et qui les approuvent? Peuvent-elles ignorer que tout les pensées, les regards et les désirs qui souillent l'esprit et le cœur des jeunes gens dans ces occasions, retombent sur la conscience des pères, des mères, et des maîtres qui les permettent ? Pour ce qui est des confesseurs et des pasteurs qui ne disent rien sur des semblables désordres, comment se justifieront-ils devant Dieu ?

Dire que c'est la coutume dans les villes de donner le bras et de se promener ainsi avec différent sexe, c'est alléguer l'usage du monde dont les maximes et

les coutumes ne sont pas conformes à l'esprit de J.-C. St. Paul de sa part ne dit-il pas : " Ne vous conformez pas aux coutumes du siècle.

Dire qu'on n'a ni mauvaise pensée, ni mauvaise intention, dans des sortes de promenades, c'est une excuse dont se servent ordinairement ceux-là mêmes qui ont le cœur le plus gâté, et qui souvent ne sont remplis que d'idées impures, sans y faire réflexion et sans les connaître.

Mais quand vous n'auriez ni pensées, ni tentations, vous ne savez pas ce qui se passe dans l'esprit et dans le cœur de la personne qui est avec vous, dont les pensées, si vous en êtes l'occasion par votre faute, peuvent souiller votre âme. Je veux supposer même que vous n'ayez de part et d'autre aucune tentation, ne vous exposez-vous pas à en avoir, et n'est-ce pas un péché que de s'exposer par sa faute à la tentation, en aimant le danger, ou en demeurant dans l'occasion du péché ? Un jeune homme qui a la crainte de Dieu, une fille qui à soin de son ame, ne se trouvent dans ces sortes d'occasions qu'avec de grandes précautions, et avec répugnance.

III. Que dirons-nous des comédies et des spectacles ? Tout ce qu'on peut en dire ici, c'est que ces sortes de divertissemens sont condamné par l'Eglise, par les livres saints, par les maximes des Saints Pères, et par la doctrine de J.-C., qui ne nous prêchent que la mortification, l'assiduité au travail, la prière, l'amour des choses de Dieu, et le détache-

ment des vanités du monde. Or, y a-t-il un lieu où l'esprit soit plus dissipé, le cœur plus dangereusement ébranlé, où l'on perde plus le goût de la prière, des choses de Dieu, et du travail, que dans les spectacles et les comédies ? Ne sont-ce pas là les pompes du monde, auxquelles nous avons renoncé par la Baptême ? N'est-il pas honteux à des Chrétiens qui adorent un Dieu pénitent et crucifié, de se livrer à des divertissemens que les plus sages païens ont condamnés comme indignes d'un esprit raisonnable ?

Quand aux danses et aux bals, nous ne répéterons pas ce que nous en avons dit ci-devant au Chapitre XI de ce Livre : nous ajouterons seulement : 1. Que la danse entre personnes de différent sexe est dangereuse par ces circonstances ; qu'elle est souvent criminelle par les péchés de l'esprit et du cœur, et par les actions extérieures qui s'y commettent.

2. Que ceux qui approuvent la danse, ou n'en connaisent pas le danger ou le mal, ou ne savent pas leur religion. Dieu le défend lorsqu'il nous dit par la bouche du sage : "Ne fréquentez pas une danseuse, et gardez-vous bien de prêter l'oreille à ses paroles et à sa voix, de crainte de périr par ses attraits."

3. Que St. Augustin a dit : " Qu'il y aurais " moins de mal de labourer la terre les saints jours " de Fêtes que d'aller à la dance ;" et Cicéron, le plus savant des orateurs Romains, tout païen qu'il était, a dit : " Que personne ne va à la dance, qu'il ne soit fou ou ivre."

IV. Vous direz peut-être que toutes ces choses sont selon l'usage du monde. Je réponds; 1. Qu'il est vrai, et que c'est pour cela qu'il y a tant de jeune gens qui n'ont ni modestie ni retenue, et que tant d'autres, sous l'apparence d'honnêtes gens, ont un cœur souillé devant Dieu, parce qu'en vivant selon l'esprit du monde ils ne vivent pas selon l'esprit de Dieu; 2. Que l'usage et les coutumes du monde ne vous justifient pas; plus vous le suivez, plus vous exposez votre salut. J.-C. vous avertit que la foule et le grand nombre suivent le chemin de la perdition; vous exposez-donc votre ame, si vous suivez l'exemple de la foule. C'est pour cette raison que J.-C. a maudit le monde, parcequ'on y voit "que scandale, concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie." Vous vous êtes donc trompé, si vous avez cru qu'il était permis de faire tout ce que vous voyez faire dans le monde. Celui, dit le St. Esprit, qui aime le monde, c'est-à-dire, tous les usages et les coutumes du monde, "devient l'ennemi de Dieu." A qui aimez-vous mieux plaire, à Dieu ou au monde? A Dieu, qui veut vous sauver, ou au monde, qui vous perd?

Si vous dites qu'il faut quelques divertissemens aux jeunes gens, j'en conviens; mais il leur faut des divertissemens honnêtes et innocens et non pas des divertissemens dangéreux. "Réjouissez-vous, dit Saint Paul, "mais rejouissez-vous dans "le Seigneur; qu'on voie toujours en vous de

"la modestie, parceque le Seigneur est présent." Imitez les personnes sages, qui savent se divertir agréablement, et toujours innocemment. Comment pouvez-vous trouver du plaisir dans un divertissement et dans une compagnie où votre esprit, votre cœur et votre ame sont souvent souillés, et où vous êtes toujours dans le danger d'offenser Dieu?

Pour conclusion, que vos divertissemens soient courts; si le divertissement vous sert d'occupation, il vous rend coupable. Que vos divertissemens soient saints, sans danger pour vous, et sans scandale pour les autres.

EXEMPLE.

On ne connaît souvent le danger qu'il y a de fréquenter les veillées et les assemblées de différent sexe, que lorsque le mal est devenu presque incurable. Un père en fit une triste expérience dans la personne de son fils. Ce fils, nommé Maurice, agé de 18 ans, était tendrement aimé de son père, parce qu'il était sage et appliqué à son devoir. Il ne prenait ses récréations que dans sa famille, ou avec des compagnons vertueux, du consentement de son père et de sa mère. Son père lui ayant dit un jour qu'il lui permettait d'aller se récréer chez le voisin, où il y avait un bal et une danse: "Mon cher pére, répondit Maurice, "je n'ai point de plus agréable "récréation que d'être en votre compagnie: Et "bien! mon fils, lui dit le père, nous irons donc en-"semble y veiller ce soir."

Le père le conduisit une seconde et une troisième fois dans ces sortes de compagnies. Maurice y prit du goût, commença à les aimer, s'occupait même l'esprit des choses qu'il y avait entendues, et n'était plus si appliqué à son devoir. Il prit dans ces veillées de l'attache pour une fille qui ne lui convenait pas. Le père s'en apperçut, et lui défendit de ne plus retourner à la veillé. Mais l'inclination de Maurice l'emportant sur le respect qu'il devait à son père, il ne laissait pas d'y aller tous les soirs.

L'intrigue de Maurice avec cette fille éclata ; on en parla même d'une manière très-dangéreuse à sa réputation, et le père en eut des reproches de la part des voisins : " Et bien ! mon mari, lui dit sa femme, " vous voyez le fruit de vos complaisances pour votre " fils ; je me suis toujours opposée à ces sortes de " compagnies et de veillées ; je m'en décharge de- " vant Dieu, c'est votre affair. J'ai tort, répondit le " père, je devais suivre vos avis ; c'est par ma faute " que mon fils commence à devenir un libertin, je " vais y mettre ordre." Il fit venir Maurice ; il lui défendit de nouveau d'aller désormais veiller, ni auprès de cette fille, ni ailleurs. Ce fils lui répondit avec hardiesse qu'il continuerait d'y aller, qu'il ne faisait aucun mal, qu'il avait assez d'âge pour se conduire. Le père, qui ne s'attendait pas à une raison si insolente, châtia sur le champ son fils, correction inutile, parce que le père s'y prenait trop tard.

A peine Maurice eut-il reçu la correction de son père, qu'il sortit et s'engagea dans la cavalerie. Quelques mois après, il finit sa vie par une mort tragique, ayant été tué et écrasé sous les pieds de son cheval.

Réfléchissez sur cette exemple, jeunes gens: Maurice est sage tandis qu'il obéit à son père et qu'il reste à la maison; Maurice se dérègle et se perd dès qu'il fréquente les compagnies dangéreuses et les veillés. Profitez vous-mêmes de cet exemple, pères et mères: plus vos enfans et vos domestiques ont d'attraits pour la compagnie, d'inclinations pour sortir, plus vous devez les retenir et veiller sur eux. Craignez que la trop grande liberté que vous leur donnez ne les perde, et n'attire sur eux et sur vous les châtimens de Dieu.

CHAPITRE XLV.

Avis à la jeunesse, au sujet des gens de guerre et de ce qui concerne la profession des armes.

1. Les gens de guerre, officiers et soldats, destinés par leur emploi à veiller à notre garde et à notre sureté, sont véritablement dignes de nos respects, de notre estime et de notre reconnaissance. Quelles obligations ne leur avons-nous pas, puisqu'ils sont toujours prêts à exposer leur vie pour le soutien de l'Etat et pour la défense de la Religion? En les

considérant sous ce point de vue, nous devons les regarder comme des personnes qui nous rendent les service les plus importans, les aimer et leur rendre service.

On doit un respect plus singulier aux gens de guerre dont les mœurs et la conduite sont réglées selon Dieu. On ne peut disconvenir que, dans la profession des armes, il est difficile de se sauver; qu'il y a de fréquentes occasions de se pervertir, et de grands obstacles à la sainteté. Mais aussi, on doit rendre cette justice aux militaires, que, s'il y a parmi eux de grands scélérats sans religion, et grand nombre de libertins qui se livrent à des désordres crians, il y en a aussi plusieurs qui ont de grands sentimens de religion, et qui vivent en véritables chrétiens.

Autant qu'on doit estimer un officier ou un soldat qui servent Dieu en servant leur Prince, autant doit-on avoir horreur de la conduite et de la fréquentation de ceux dont la vie est déréglée. Un jeune homme doit donc éviter la société et la compagnie d'un soldat qui vit dans le désordre et dans le libertinage, de même que la société de tout autre libertin.

Quand aux soldats dont la conduite est régulière et chrétienne, il faut faire attention que leurs occupations et leurs emplois étant différens, on doit craindre de les détourner de leurs exercices, et les fréquenter selon que la bienséance et le service du Roi l'exigent.

Il est bien important de donner ici des avis salutaires aux personnes du sexe. Oh ! qu'elles sont à plaindre dans les lieux où il y a des gens de guerre déréglés ! Il n'est point d'artifice qu'un homme de guerre, s'il est voluptueux et passionné, n'emploie pour gagner, pour surprendre et pour séduire une fille.

Celle qui veut conserver sa réputation et sa pudeur, ne doit point ajouter foi à leur belles paroles, ni craindre leurs menaces.

Les pères et mères doivent ici une attention singulière sur leurs filles. Aussitôt qu'une persone du sexe a été assez volage pour écouter une seule fois avec complaisance un homme de guerre artificieux et passioné, on peut dire qu'elle est presque perdue. Que doit-on penser de celles qui ont de fréquens et de libres entretiens avec eux, et que penser des mères aveugles qui le souffrent à leurs filles ? Une femme, une dame se croiraient coupables de permettre à leur servantes des entrevues et des promenades avec un soldat, tandis qu'elles permettent peut-être à leur fille de s'entretenir de se promener ou de jouer avec un homme de guerre.

II. Au reste, si l'on doit respecter les gens de guerre, ils nous permettront de leur dire qu'ils doivent aussi eux-mêmes se rendre respectables. Quoi de plus méprisable, de plus bas, que de voir des soldats et des officiers qui se piquent de bravoure et de grandeur d'ame, prendre des manière efféminées, et

dégrader la noblesse de leur profession, en folâtrant avec le sexe ! Est-ce donc en jouant, en s'amusant avec une fille, en cajolant une femme, qu'on apprend l'art militaire ? Des soldats énervés par la mollesse, par la débauche et la dissolution, ne sont guère propres à vaincre l'ennemi.

Les gens de guerre doivent se souvenir que le Dieu des armées ne laisse pas le vice impuni ; que les impudicités, les blasphêmes, et les autres crimes qui se commettent dans la profession des armes, attirent tôt ou tard de grands malheurs sur les armées et sur les royaumes ; et qu'au contraire Dieu bénit les entreprises et les armes de ceux qui vivent dans sa crainte. Tandis que les Juifs étaient fidèles à Dieu, ils étaient victorieux et triomphaient de tous leurs ennemis; mais avaient-ils commis certains crimes, ils étaient défaits. Dans les premiers siècles du Christianisme, les Empereur n'avaient point de troupes plus guerrières et plus invincibles que les Légions Chrétiennes, parce que, dans ces heureux temps, les soldats chrétiens vivaient saintement.

La guerre, dit-on, est une école de tous les vices ; mais elle n'est l'école du vice et du libertinage que pour les libertins. Des milliers de chrétiens se sont sanctifiés dans la profession des armes ; tels sont les Maurice, les Géréon, les Victor, les soldats de la Legion Thébaine, et une infinité d'autres guerriers qui ont porté la sainteté et la vertu jusqu'à sceller leur Foi de leur sang par le martyre. Il n'y a poin

de plus mauvais Soldat, qui soit plus lâche, plus haï et plus méprisé, qu'un méchant chrétien. Il n'y a point au contraire de soldat plus aimé de ses officiers, plus respecté de ses camarades, plus fidèle à son Prince, et meilleur guerrier, que celui qui est vertueux et fidèle à Dieu. Un soldat qui craint Dieu, ne craint ni les combats, ni les dangers, ni la mort.

CHAPITRE XLVI.

Avis important aux Ecoliers et aux Etudians.

Les vérités et les maximes qui sont contenues dans e livre peuvent suffire à un Ecolier pour régler chrétiennement sa conduite. Nous ajouterons dans ce chapitre quelques avis particuliers pour lui apprendre à se sanctifier dans ces études.

1. Les premiers devoirs qu'un Ecolier doit avoir à cœur, sont les devoirs envers Dieu, qu'il doit particulièrement craindre, invoquer et servir dans sa jeunesse, regardant Dieu comme son premier maître, comme le père des lumières, comme le principe et la fin de ses études. Si la carrière des sciences paraît dans les commencemens épineuses à un jeune homme, il ne doit pas se rebuter des difficultés qui l'arrêtent. Qu'il implore souvent le secours de l'Esprit-Saint, avec une vive confiance, parce que Dieu ne manque jamais d'aider et d'éclairer un écolier qui vit dans sa crainte, et qui a soin de purifier ses intentions, en lui consacrant son étude.

L'amour qu'un étudiant doit avoir pour Dieu doit l'engager à élever souvent son cœur vers lui et à s'approcher fréquemment des Sacremens, soit pour conserver l'innocence de son ame et se préserver du péché, soit pour se mettre en état de répondre aux desseins que Dieu a sur lui.

Pour témoigner son amour et son zèle à Jesus-Christ, il entendra s'il le peut, tous les jours la sainte Messe; mais qu'il se garde bien d'être dissipé dans le lieu saint, d'imiter les impies, comme certains jeunes étourdis, qui, sans respect pour la Majesté de Dieu, sont à l'église comme sur une place publique. C'est un mauvais présage pour l'avenir, lorsqu'un écolier est dans sa jeunesse sans dévotion et sans piété. Qu'un jeune homme est louable, allant en classe et en retournant, de prendre quelques momens pour aller adorer Jésus-Christ, et lui demander ses lumières, ou d'aller devant une image de la Ste. Vierge, pour implorer son secours ! Que de grâces n'obtiendrai-t-il pas du Ciel, s'il continue dans cette pratique. C'est aux pieds de Jésus-Christ que les plus saint docteurs et les grands maîtres des sciences ont puisé leurs lumières et leurs profonde éducation.

II. Le second devoir d'un écolier qu'on destine aux sciences, c'est une tendre reconnaissance envers ses parens, reconnaissance qui doit le porter à répondre au zèle qu'ils ont pour son avancement. Combien noire est l'ingratitude d'un écolier qui perd son

temps et néglige de seconder les pieux desseins d'un père et d'une mère qui s'inccommodent, qui l'entretiennent à la ville, qui paient des maîtres pour lui procurer l'éducation et un établissement convenable ! Quels sujets de chagrins pour des parens, après s'être épuisés pour un enfant et avoir incommodé leur famille, de voir que tant de dépenses ont abouti à faire un ignorant, un fainéant et un libertin ! Une telle conduite dans un jeune homme lui attirera tôt ou tard les châtimens de Dieu. Comment réparera-t-il d'ailleur les dommages et le tort qu'il a fait à sa famille ?

III. Le troisième devoir d'un écolier, c'est le respect, l'amour et l'obéissance qu'il doit à ses maîtres et à ses régens. 1. Le respect qu'on doit à ceux qui nous enseignent ne permet pas qu'on les raille et qu'on les tourne en ridicule. C'est même manquer d'éducation que de faire des plaisanteries sur leur compte, et manquer de vertu que de mépriser leurs avertissemens. 2. Si un maître doit aimer tendrement ses écoliers, et les regarder comme ses enfans, un écolier doit réciproquement aimer son maître, et le regarder comme son père : il ne doit donc point le contrister, il doit même avoir confiance en son maître, lui exposer ses doutes, lui demander sans crainte l'explication de ce qu'il ne peut comprendre. 3. La crainte de Dieu doit inspirer à un écolier la soumission : quand il résiste à un maître qui se sert avec modération de l'autorité

qu'il a sur lui, il résiste à Dieu même, et il pèche. Qu'il reçoive les avis de son maître avec docilité, et ses corrections avec patience : c'est à soi-même que l'écolier doit s'en prendre si le maître le traite avec sévérité. C'est une bassesse de cœur dans un jeune homme, et c'est vouloir croupir dans ces vices, que de se plaindre à ses parens, lorsqu'il a été justement corrigé : les parens eux-mêmes ne doivent pas écouter de telles plaintes, et doivent se garder de jamais soutenir un enfant contre son maître. Un maître prudent n'est sévère qu'envers ceux qui sont paresseux, indociles et vicieux. On doit présumer que les maîtres et les régens sont assez raisonnable pour ménager la faiblesse d'un enfant, pour ne rien exiger au-delà de sa portée, et pour le corriger avec discrétion et charité.

IV. Le quatriéme devoir d'un étudiant, est un esprit d'honnêteté, de paix et de charité envers les autres écoliers, surtout envers ceux de sa classe. Qu'il évite les piquantes railleries qui peuvent faire peine aux autres,les injures,les bouffonnerie,les polissonneries, qui sont la marque d'un enfant mal élevé. Il doit, par la même raison, prendre garde de ne jamais suivre l'exemple de ceux qui ne font que folâtrer, que s'amuser à des badinages indécens et à contre-temps. Un écolier, qui, par ses folâtres amusemens, ou par malice, distrait un maître et empêche les autres d'écouter et de s'appliquer, fait-il réflection qu'il pèche, que Dieu lui demandera compte du

temps qu'il fait perdre aux autres, des inquiétudes qu'il cause à un maître ? Qu'il est beau de voir des écoliers imiter le saint jeune homme Tobie, dont le Saint-Esprit a fait l'éloge, en disant : "que dans "sa jeunesse, il ne fit jamais rien de bas et de puéril."

Un étudiant qui a de la vertu n'entre jamais dans les ligues, dans les parties et les disputes de ceux qui sont querelleurs, et se donne bien de garde d'avoir aucun sentiment de mépris, d'antipathie contre ceux qui ne sont pas de la même contrée, ou du même pays, parce qu'il sait que devant Dieu nous sommes tous frères, que tous les chrétiens sont enfans de Dieu et frères de J.-C. ; que par conséquent nous devons tous, comme dit Saint Paul, "nous prévenir mutuellement par des marques d'honnêteté," et n'avoir les uns pour les autres "qu'un cœur et qu'une "ame." Ces petits airs de mépris, de fierté, d'arrogance, de bravade, de pétulance, d'effronterie, qu'on voit dans certains écoliers, sont le pronostic ordinaire d'un mauvais génie, et font connaître qu'ils sont mal élevés et bien ignorans sur les devoirs et les maximes de la Religion.

Un écolier qui a de l'éducation et de la vertu, prend garde de ne jamais rien faire ou rien dire qui puissent faire peine aux autres : il leur rend service et a soin de ne se brouiller avec personne. Il ne s'avise pas d'accuser les fautes des autres, ni de faire aux maîtres des rapports sur leurs compte. Quand

un maître lui donne la commission de prendre garde à certains écoliers, et de s'informer de leur conduite, il le fait avec prudence, avec modération, et dans un esprit de charité. Si les autres lui font quelque peine, qu'il le dissimule et qu'il ne dise rien : une bagatelle a souvent de funestes effets, quand on la prend à cœur. Si on l'outrage, il doit le souffrir, le pardonner, se mettre au-dessus des railleries qu'en feront les libertins. Ce n'est pas une gloire de se venger, c'est même devant Dieu une bassesse ; c'est au contraire une grandeur d'ame que de pardonner avec générosité.—Un écolier qui sait que quelques-uns de ses condisciples sont brouillés, loin d'entrer dans leurs querelles, devrait par charité tâcher de les réconcilier. Ce serait encore l'effet d'une louable charité d'aider ceux qui ont moins de science que lui, qui lui demandent son secours, et de leur donner l'intelligence de ce qu'il ne conçoivent pas. Un écolier qui suivra ces avis, sera aimé et respecté : ses exemples de vertu feront impression sur l'esprit des autres.

CHAPITRE XLVII.

Devoirs d'un Ecolier envers soi-même.

En remplissant ses devoirs envers les autres, un écolier ne doit pas oublier ce qu'il doit à soi-même. Ainsi, outre ce qui a été dit ci-devant, il doit s'exercer à la pratique des vertus qui lui sont nécessaires.

I. Qu'il ait un grand attrait pour la chasteté, et un ardent désir d'obtenir cette admirable vertu. Il doit la demander tous les jours à Dieu, par l'intercession de la Sainte Vierge, la singulière protectrice des ames chastes. Qu'il ait en horreur toute pensée impure, et que jamais il ne souille sa langue par l'obscenité des paroles libres. Etant seul ou avec d'autres, étant dans le lit ou au bain, qu'il se comporte toujours avec modestie, parce que le corps du chrétien est le temple du Saint-Esprit. Que surtout il ne fasse jamais lui-même et ne permette jamais à d'autres sur sa personne une action indécente et contre la pudeur. "Vos corps," dit Saint Paul, "ne sont pas à vous : ils sont les membres de Jésus-Christ même." Quel crime ne commettriez-vous pas en les profanant? En cette matière, ce qui ne vous parait être qu'une bagatelle est souvent un crime énorme. Soyez-donc chaste, et fuyez la société de ceux qui ne le sont pas. Un écolier qui fréquente un jeune homme qui n'est pas pur et chaste, ou qui demeure avec lui, doit quitter sa compagnie : il vaudrait mieux habiter parmi les couleuvres et les scorpions.

Il ne doit pas moins se tenir en garde contre les piéges que le démon peut lui tendre du côté des personnes de différent sexe. Que jamais il n'ait la honteuse faiblesse de se familiariser avec aucune, surtout avec celles chez qui il demeure. Moins il voit de danger dans ces familiarités, plus c'est

une marque qu'il a le cœur gâté. En un mot, qu'un écolier se souvienne que celui qui n'est pas chaste étant seul avec d'autres, qu'un écolier qui prend l'habitude de cajoler le sexe, est perdu, ou qu'il est en danger prochain de se perdre. S'il ne se corrige, Dieu se retirera de lui, et l'aveuglera sur sa vocation. Oh ! que tous ces avis sont importans ! Combien de jeunes gens se sont perdus pour les avoir négligés ! Lisez dans ce livre les chapitres qui traitent de la chasteté et des moyens de conserver cette vertu.

II. L'humilité n'est pas moins nécessaire à un écolier pour se sanctifier dans ses études. Si vous étudiez par vanité, pour briller, pour vous procurer de l'estime, des applaudissemens, votre travail et votre étude seront sans récompense devant Dieu : n'ayez point d'autres intentions dans vos études que de faire la volonté de Dieu, et de contribuer à sa gloire. Si vous avez des talens et de l'ouverture d'esprit, ne vous en prévalez pas ; vous les avez reçus de Dieu seul, qui est le maître des sciences ; témoignez-lui votre reconnaissance, et vous humiliez de plus en plus, lui rendant grâces des lumières qu'il vous donne, préférablement à d'autres qui en feraient un meilleur usage que vous. Prenez-garde que cette science ne vous inspire de la fierté et du mépris pour ceux que vous croyez moins savans que vous. La science sans humilité est un poison qui corrompt et qui enfle le cœur ; qui rend l'homme présomptueux, entêté et superbe, et qui conduit enfin à l'erreur et à l'hérésie.

Lorsque vous étudiez les hautes sciences, il est louable, pour acquérir la facilité de vous expliquer sur ces matières, de vous exercer à la dispute ; mais que ce soit avec modération, sans emportement, sans clameur, sans opiniâtreté : vouloir l'emporter toujours sur les autres, c'est orgueil. Or souvenez-vous de cette maxime tirée des livres saints, que celui-là ne sait rien, qui ne sait pas céder et s'humilier. Il est vrai qu'on ne doit jamais céder à l'erreur, et qu'on doit soutenir avec fermeté les points de Foi et les vérités décidées par l'Eglise ; mais on doit toujours les soutenir et les défendre avec humilité et modestie.

En parlant de l'humilité, il n'est pas hors de propos d'avertir que ce serait manquer d'humilité, que ce serait même une sorte de vanité, si un écolier qui est de meilleure famille, ou qui a des parens plus riches, s'oubliait jusqu'à dédaignez ceux qui sont de moindre condition. Si on est d'une plus haute condition, on n'en doit être que plus humble et plus affable envers tous. Un jeune homme est même plus méprisable quand il se laisse devancer en diligence et en vertu par ceux qu'il croit être au-dessous de lui.

III. Un étudiant ne doit pas oublier que la tempérance, la sobriété, la modération dans ses divertissemens et dans ses récréations, sont des vertus nécessaires à tous les chrétiens, mais surtout aux étudians. Les fréquentes et petites parties de débauche com-

mencent ordinairement le dérèglement et la perte d'un écolier, lui ôtènt le goût de l'étude, appesantissent son esprit, dérangent son tempérament et sa santé, lui font manquer les classes et perdre son temps. Disons la même chose des promenades à contre-temps, des jeux de cartes et des jeux publics. Un jeune homme qui aime les cartes et le jeu, abandonne ses livres et ses cahiers, devient paresseux, fainéant, dissipé, et reste dans sa honteuse ignorance.

Pour éviter ces écueils, un écolier ne doit pas être avide d'argent : les parens eux-mêmes sont très-imprudens de lui confier l'argent qu'il faut pour ses pensions et son entretien ; ils feront sagement de les confier à d'autres. Une expérience nous apprend tous les jours qu'un écolier qui a de l'argent en abuse. C'est une occasion de gourmandise et de jeux, à laquelle il ne résiste guère. Les autres écoliers ne manquent pas de lui proposer quelques parties et de l'entraîner ; il donne dans le piége et se perd.

IV. Il n'est rien que J.-C. ait plus recommandé dans l'Evangile que la vigilance ; elle est nécessaire, spécialement à un écolier, pour trois raisons : pour conserver son innocence, pour conserver sa réputation, pour profiter du temps. 1. Il doit veiller sur soi pour conserver l'innocence et la pureté de son cœur : il doit veiller au dehors, il doit veiller au dedans. S'il n'a pas soin d'éviter au dehors les occa-

sions du péché, la société de certains écoliers libertins, impurs, joueurs, négligens à leurs devoirs, dissolus dans leurs manières et dans leurs paroles, il perdra avec eux la crainte de Dieu et sa grâce, contractera des habitudes vicieuses, qu'il portera jusqu'au tombeau. Au dedans, qu'il veille sur les mouvemens de son cœur, sur les pensées de son esprit, sur ses paroles et ses regards. S'il a de secrets penchans au mal, de fréquentes tentations, qu'il découvre sincèrement son intérieur et les plaies de son ame à un bon confesseur, qu'il lui importe de bien choisir.

2. Le Saint-Esprit nous avertit "d'avoir soin de "notre réputation." Un écolier doit donc veiller pour conserver la sienne, et prendre garde d'y donner atteinte par une conduite irrégulière. Il doit surtout s'observer avec vigilance (sans toute-fois être hypocrite) dans le temps qu'il est en vacance chez ses parens, chez lui ou ailleurs. Toute une paroisse a les yeux attachés sur la conduite d'un ècolier qui retourne chez lui, et chacun dit avec liberté ce qu'il en pense. S'il fait paraître de la dissolution, s'il prend de petits airs de fierté et de suffisance, s'il fait des parties de débauche, s'il a peu de respect pour son père et sa mère, s'il traite avec hauteur ses frères et sœurs, s'il ne fréquente pas les sacremens, s'il a coutume de fréquenter les compagnies et veillés dangereuses, et surtout s'il est trop libre avec le sexe, il fera parler: et les discours que le public

tiendra sur son compte lui porteront un jour des coups funestes. Il ne doit pas moins veiller sur lui-même, lorsqu'il est à la ville, ou dans le lieu de ses études et chez ses hôtes.

Qu'il se souvienne que bien des gens, quoiqu'il n'y prenne pas garde observent sa conduite dans les rues, dans les compagnies, à la maison. Si on remarque en lui de la dissipation et du dérèglement, peu de piété et de réserve dans ses manières, la renommée le fera connâître à ceux de qui dépend son établissement, et lui fera perdre sa vocation.

3. Le temps de la jeunesse étant le plus précieux et le plus propre pour cultiver l'esprit et pour se mettre en état de correspondre aux desseins de Dieu, un jeune homme doit veiller sur l'emploi du temps, et craindre d'en perdre un seul moment. S'il perd le temps, quels seront les reproches de sa conscience, lorsque, dans la suite, étant placé dans un bénefice, dans un emploi ou dans une charge, il se verra, par son ignorance, incapable d'en remplir les devoirs ! Quel compte à rendre à Dieu ! Il sera trop tard pour savoir ce qu'on ne sera plus en état d'apprendre. On voudrait alors avoir mieux fait, mais il ne sera plus temps ; et l'on sera d'autant plus malheureux, qu'en connaissant ses égaremens passés, on ne pourra plus retourner sur ses pas. Il est donc bien important à un écolier de ménager précieusement et d'employer utilement le temps de sa jeunesse.

C'est pourquoi un étudiant qui a de la santé, et

qui a du zèle pour son avancement, ne se contente pas du travail qui lui est imposé par ses maîtres : il a encore soin, après un temps modéré donné à ses petites récréations, de s'instruire, tantôt par des lectures de piété qu'il fait tous les jours, tantôt par d'autres lectures utiles dans des livres que des personnes éclairées lui conseilleront. Mais qu'il prende garde de se livrer à la dangereuse curiosité de lire des livres qui traitent d'aventures galantes, ou qui sont contre la Religion et contre l'Eglise. Il n'y a déjà que trop d'autres occasions de se gâter l'esprit et le cœur, sans chercher le poison dans les mauvais livres. On conseille même à un jeune homme qui sort des classes de cultiver sa mémoire en apprenant tout les jours quelque chose par cœur, et le répétans souvent pour le retenir : par exemple, quelques versets du Nouveau Testament, des Epitres de Saint Paul, de l'Imitation de J.-C., ou quelque chose du Concile de Trente, ou du droit Canon et Civil, etc., afin que dans la suite il puisse se servir de a mémoire avec plus de facilité pour la gloire de Dieu, à laquelle seule il doit rapporter son travail et ses études.

Nous n'avons garde d'oublier un avis de grande conséquence, qu'on doit répéter et inculquer aux écoliers, qui est de demander souvent et fermement à Dieu la grâce de connaître leur vocation. On leur conseille de lire à cette fin le chapitre suivant, et de méditer profondément les réflections importantes

qu'il renferme. Oh! qu'heureux est un écolier qui conforme sa conduite aux avis que nous venons de lui prescrire dans ces deux chapitres! Quels progrès ne fera-t-il pas dans les sciences et dans la vertu! S'il néglige ces salutaires avis, il en sentira un jour de cruels remords. Combien de gens, dans un âge avancé, déplorent le temps perdu dans la jeunesse, et éprouvent tristement de quelle importance il est d'en ménager utilement et saintement tous les momens!

V. Quand aux écolières, elle prendront parmi les avis que nous avons donnés aux étudians ce qui leur convient: nous leur dirons seulement ici qu'elles doivent avoir un grand amour pour Dieu, craindra le péché, être dévotes dans le lieu saint, être soumises à leur parens. L'arrogance et l'indocilité dans une jeune fille, qui ne veut être ni reprise, ni corrigé, font connaître qu'elle est d'un mauvais caractère. Une écolière doit aimer toutes ses compagnes, aider celles qui sont moins savantes, ne faire aucun rapport des autres filles, et garder le silence dans l'école. Qu'elle se garde bien de s'amuser à badiner par les rues, qu'elle évite surtout la société des petits garçons, qu'enfin elle ne manque jamais d'offrir à Dieu son étude, et de lui demander ses lumières.

VI. Ceux qui sont chargés d'enseigner la jeunesse les maîtres et les maitresses des écoles ne doivent pas regarder leur emploi avec indifférence. Le zéle doit leur inspirer d'apprendre à leurs disciples la

vertu et la science des Saints, autant que les sciences humaines ; ces jeunes gens qu'ils voient sous leur conduite sont l'espérance du public. Les uns seront dans le clergé ou dans le cloître, les autres dans le barreau, dans le militaire ou dans le commerce ; d'autres enfin seront chefs ou mères de famille, et dans les affaires. Quelle consolation pour ceux qui les auront instruits, de les voir un jour remplir leur devoirs dans les sentimens de la crainte de Dieu qu'on leur aura inspirés, de leur voir recueillir les fruits de piété qu'on aura fait germer dans le cœurs de ces jeunes plantes ! Quoiqu'un enfant paraisse dissipé, les semences de vertu et de religion qu'on a soin de jeter dans son cœur tôt ou tard produisent leurs fruits.

EXEMPLE.

Saint Thomas d'Aquin, ce prodige de science, paraissait dans sa jeunesse avoir l'esprit borné et même stupide ; ses condisciples, par dérision, le comparaient à un bœuf : Oui, leur dit Albert le Grand, son maître, ce sera un bœuf donc les mugissemens et la voix se feront entendre dans tout le monde Chrétien, et qui, par la force de sa doctrine, aidera à soutenir l'Eglise de Dieu. En effet, le jeune Thomas acquit une science si vaste et si profonde, qu'un grand Pape a dit de lui qu'il avait fait autant de miracles que d'articles qu'il avait composés, que les Hérétiques le regardent comme leur fléau, ne crai-

gnant rien tant que la doctrine de St. Thomas; et que les Théologiens Catholiques le regardent comme leur oracle et leur maître. Où et comment ce grand Saint avait-t-il puisé tant de lumières? C'est au pieds du crucifix. C'est par son amour pour Dieu, et par sa tendre dévotion envers J.-C. dans le St. Sacrement de l'Autel.

AUTRE EXEMPLE.

On ne peut lire sans frayeur ce que le fameux Gerson, Chancelier de l'Université de Paris, raconte d'un jeune écolier de condition qui était à Paris. Ce jeune homme, qui jusqu'alors avait eu de la vertu, eut le malheur de faire connaissance et amitié avec un autre écolier, qui le perdit et qui lui apprit le mal. Il croupit longtemps, malgré les avis de son confesseur, dans cette habitude que son compagnon lui avait inspirée, et ne se corrigeait point. Dieu en fit un exemple. Une nuit ce jeune homme fut saisi d'une frayeur subite, et se mit à crier d'une manière si horrible, qu'un grand nombre de personnes y accoururent. On l'interroge, il ne répond rien; on le presse toujours, point de réponse; et il criait toujours horriblement. Enfin, se tournant du côté des assistans avec un regard égaré, il éleva la voix, et dit trois fois d'un ton effrayant: "Malheur à celui "qui m'a perdu! malheur à celui qui m'a perdu! "malheur à celui qui m'a perdu!" et mourut ainsi dans le désespoir et l'impénitence. Oh! combien de

personnes, qui dans leur jeunesse, ayant été perverties par une mauvaise compagnie, maudissent à présent dans l'enfer ceux qui ont été la cause de leur perte ! Apprenez, jeunes étudians, par ce tragique exemple, combien il vous est important de fuir la compagnie d'un jeune homme impur et vicieux. Sa société est trop dangereuse pour vous, et vous sera funeste. " Celui qui aime le danger," dit le Saint-Esprit, " y périra."

CHAPITRE *XLVIII.*

Du choix de sa vocation.

I. Il y a plusieurs vocations auxquelles on peut être appelé de Dieu : l'état ecclésiastique, l'état religieux, le célibat, le mariage, la profession des armes, etc. Il y a dans chaque état des grâces propres pour en remplir les devoirs, et pour s'y sanctifier. Si vous entrez dans l'état que le Seigneur vous à destiné, il vous sera beaucoup plus facile de vous sauver. Si au contraire vous prenez un autre vocation que celle où Dieu vous appelle, tout sera à craindre pour votre salut. Tel se sauve dans le parti des armes, qui se fût damné dans l'état ecclesiastique ; et telle se damne dans la réligion, qui se fût peut-être sauvée dans le monde ; tel aussi se damne dans le mariage, qui se fût sauvé dans le clergé ou dans le cloître. Il est donc d'une grande

conséquence pour vous, jeunes gens, de connaître la vocation et le parti que Dieu vous a marqués.

Pour le connaître, il faut avoir de saintes intentions, examiner ses talens, ses dispositions, son inclination ; faire de fréquentes et de ferventes prières pour demander à Dieu ses lumières ; vivre dans la crainte de Dieu, parceque l'esprit de Dieu ne se communique pas à des jeunes gens qui vivent dans la désordre. Il faut connaître les dangers, les devoirs et les charges de l'état qu'on veut embrasser ; enfin prendre conseil des personnes désintéressées et éclairées, et surtout de son confesseur. Les avis suivans vous seront d'une grande utilité.

II. Ceux qui aspirent à l'état ecclesiastique doivent aimer la prière et l'étude, être sobres et chastes, n'avoir d'autres vues que de servir l'Eglise et de travailler à leur propre sanctification, en travaillent à celle des autres.

Je dis la même chose à peu près de ceux qui aspirent à l'état religieux. Ils doivent aimer la retraite, avoir un esprit docile, un grand désir de leur propre perfection et de leur salut. Un jeune homme qui n'a aucun attrait pour la prière, pour la retraite et pour l'étude, qui a des passions vives et indomptées, qui s'adonne au vin, qui n'a pas horreur de l'impureté, qui a une violente inclinations pour le sexe, ne doit s'engager ni dans le clergé, ni dans le cloître, crainte d'y devenir le scandale des fidèles, l'opprobre de l'église et de la religion.

Une fille qui a dessein de se consacrer à Dieu dans la Religion, pour se tirer des danger du monde, et pour travailler à son salut avec plus de sureté, doit regarder comme une faveur du ciel l'inclination qu'elle a pour le Cloître. Qu'elle examine néanmoins ses dispositions avant que de s'y engager. Toutes celles qui ont du penchant pour le Cloître, n'ont pas toujours les qualitées nécessaires. Il faut dans une fille qui aspire à cette vocation, une bonne santé, une humeur douce et patiente, une esprit droite et docile, et des passions modérées. Celles qui ont une santé faible et chancelante, un génie bizarre et capricieux, qui ont des passions fortes et trop vives, ne sont guère propres à vivre dans une communauté.

Le Célibat, c'est l'état d'un jeune homme, d'une fille ou d'une veuve, qui ne veulent point se marier. Cette état du Célibat, si on le choisit en vue de Dieu, est plus parfait que le mariage : et St. Paul le conseille. "Celui qui n'est pas marié," dit ce grand apôtre, "n'a soin que de ce qui regarde le "Seigneur, pour se conserver pur de corps et d'es-"prit ; ne pense qu'à plaire à Dieu : mais ceux qui "sont mariés, sont occupés des soins du monde, et "obligés de complaire à une femme ou à un mari ; "ainsi leur cœur est partagé." Si vous voulez vivre dans le Célibat, embrassez cet état par vertu, afin d'avoir plus de moyens et de loisir de servir Dieu.

Ceux qui ont des passions immortifiées, et qui

succombent aux tentations, feront mieux de s'engager dans le mariage. C'est tomber dans les piéges de l'ennemi, que de s'éloigner du mariage, quand on a des habitudes fortes, et des inclinations violentes à la volupté. "Il vaut mieux se marier, dit "St. Paul," que de brûler du feu impur."

Les personne qui, par des intentions saintes, veulent vivre dans le Célibat, ne devraient faire aucun vœu de chasteté sans l'avis de leurs Confesseurs. Il serait même à propos de ne faire ce vœu de chasteté que pour un temps, et de le renouveler de temps à autre, plutôt que de le faire perpétuel. "Il "vaux mieux," dit le sage, "ne pas faire un vœu, "que de mal accomplir son vœu. Vous ne péchez "point en ne faisant pas un vœu, mais vous péchez "en accomplissant mal ce que vous avez voué."

Quand au mariage, comme il y a dans cet état beaucoup de dangers et d'obstacles pour le salut, il y a aussi beaucoup de grâces et de secours pour s'y sanctifier, mais pour obtenir de Dieu ces secours, il faut s'engager dans le mariage avec de grandes précautions: c'est pourquoi, jeunes gens, profitez des avis suivans: vous en comprendrez un jour les conséquences.

CHAPITRE XLIX.

Des dispositions au Mariage.

I. Si vous êtes appelé au mariage, vous devez regarder cette engagement comme une chose des

plus importantes de votre vie. Votre bonheur en ce monde et votre salut dépendent des précautions avec lesquelles vous y entrerez, et de la manière dont vous y vivrez. Une chose qui est d'une telle conséquence, demande bien qu'on y pense et qu'on s'y dispose bien sérieusement.

Un mariage heureux est une faveur du ciel, qui ne s'accorde pas à tout le monde. "Une femme vertueuse, dit le Sage, est le partage d'un homme craignant Dieu. Une telle épouse sera donnée à l'homme à cause de ses bonnes œuvres. Les parens peuvent donner des richesses, mais il n'appartient qu'à Dieu de donner une femme prudente." Ces paroles peuvent également s'appliquer aux personnes du sexe. Si un jeune homme qui a vécu dans la piété doit espérer que le ciel le favorisera d'un parti avantageux, de même aussi une fille qui aura passé sa jeunesse dans la crainte de Dieu doit espérer qu'un époux fidèle, un homme de bien, sera la récompense de sa vertu.

Que si, après avoir passé votre jeunesse dans la pratique de la vertu, le Seigneur, pour vous éprouver, permettait que vous épousassiez un méchant homme ou une méchante femme, vous ne seriez pas pour cela privé des consolations du ciel, parceque les croix et les afflictions que vous auriez dans ce mariage, deviendraient pour vous une source de mérite, et de salut, par la patience et la soumission que Dieu vous donnera. Mais si vous passez votre jeunesse

dans le désordre, vous avez tout sujet de craindre qu'un mariage malheureux ne soit le juste châtiment de votre libertinage et un écueil de damnation.

Souvenez-vous donc, jeunes gens qu'il n'y a point de temps où vous deviez plus craindre le péché, et plus ménager les grâces de Dieu, que lorsque vous pensez à vous engager dans le mariage. Les péchés que vous devez surtout éviter sont l'impureté, les péchés secrets et honteux, les familiarités avec les personnes qui ne sont pas de votre sexe, les paroles et les chansons peu chastes. Evitez encore la débauche, l'intempérance, l'orgueil, les courses nocturnes et la désobéissance à vos parens. Ces sortes de péchés éloigneraient de vous les grâces de Dieu, et vous priveraient des secours dont vous aurez besoin pour vous sanctifier dans le mariage.

II. Il ne suffit pas d'avoir mené une vie sainte pour se disposer au mariage, il faut de plus consulter Dieu dans la prière, la retraite, et la fréquentation des Sacremens. Dieu est le maître de la vocation, c'est à lui à vous la faire connaître, et c'est à vous à demander et à mériter cette grâce. Consultez votre confesseur, et suivez ses conseils : prenez les avis de vos pères et mères, ou de vos curateurs, et de ceux qui ont l'autorité sur vous. Gardez-vous bien de prendre aucun engagement, de faire des propositions et des entrevues pour le mariage, sans leur agrément et sans leurs conseils ; vous auriez dans la suite sujet de vous repentir de votre imprudence.

Ne vous fiez pas à vous-même, et prenez garde si l'inclination et l'amitié que vous avez pour une personne viennent de Dieu, ou d'un mauvais principe. Il y a des amitiés saintes, mais il y a aussi des amitiés criminelles, amitiés fragiles et de peu de durée. Le démon inspire souvent de telles amitiés entre les jeunes gens, et les leur ôte quand ils sont mariés. De la vient qu'on voit des personnes qui ne peuvent plus se souffrir, dès qu'elles sont ensemble, et qui ont autant d'aversion l'un pour l'autre aprés le mariage, qu'elles avaient d'inclination et d'amitié avant que d'être mariées.

L'inclination que vous avez pour une personne ne doit pas être une inclination de caprice ni d'entêtement : elle doit être fondée sur la raison. Jeune homme, si vous n'aimez une fille que pour sa beauté, pour ses agrémens et ses manières enjouées, vous êtes un aveugle qui allez vous jeter dans le précipice. Et vous, filles, qui n'aimez un jeune homme que pour ses manières agréables, ses belles paroles, ses cajoleries flatteuses et ses douces promesses, une telle amitié vous coûtera cher un jour.

La beauté, les agrémens, les flatteries passent, mais la personne demeure avec tous ses défauts. Vous verrez un jour dans cette personne que vous estimez tant, des vices que vous ne connaissez pas encore. Un dehors brillant et agréable cache souvent de grands défauts, qui sont dans la suite un sujet de chagrins et de repentirs amers. S'engager de

passer toute sa vie avec une personne qu'on ne connaît qu'à demi, est une entreprise délicate et bien sérieuse. On envisage dans la jeunesse cette engagement comme une agréable société, et quand on est engagé, on sent un joug pesant qui accable. On s'imaginait que dans le mariage tout serait de roses, et on éprouve dans la suite que presque tout y est d'épines. Voilà à quoi doivent s'attendre ordinairement ceux qui se marient par passion et par fantaisie, à passer le reste de leur vie dans la discorde et dans l'inquiétude.

III. L'amitié et l'estime que vous avez pour une personne en vue du sacrement, doivent être fondées sur la vertu, plutôt que sur ses biens. Les richesses, sans la crainte de Dieu, ne font que des mariages malheureux. Les grands biens ne rendent pas l'homme content. Un homme sage ou une femme prudente valent mieux pour vous que tous les trésors de la terre. Il vaut mieux avoir moins de biens, et vivre en paix, et se sauver, que d'en avoir beaucoup et se perdre.

Ainsi pour faire le choix de la personne avec laquelle vous voulez vous allier, examinez plutôt les qualités de son esprit et de son ame, que les qualités de son corps, et celles de sa parenté. Si la fille à qui vous parlez est douce, humble et modeste, chaste et retenue ; si elle aime le travail, la prière, les Sacremens et l'éloignement des compagnies, si elle vit en paix dans sa famille, si elle respecte ses pères et

mères, vous serez heureux d'avoir une telle personne pour votre compagne. Si au contraire cette fille est d'un esprit volage, si elle n'aime que la vanité et le plaisir, si elle est arrogante, parresseuse, babillarde, danseuse, coquette, impérieuse ; si elle souffre toutes sortes de libertés, si elle n'a ni déférence, ni soumission pour son père et pour sa mère, ni charité pour ses frères et sœurs, que ferez-vous avec une telle épouse ? et quelle éducation donnera-t-elle à vos enfans ? Telle que vous la prendrez, bonne ou mauvaise, telle vous la garderez toute votre vie.

Et vous, filles chrétiennes, si le jeune homme qui vous cherche est craignant Dieu ; s'il fréquente les Sacremens ; s'il est sobre et retenue dans les compagnies, s'il n'est pas dissolu en paroles ; s'il est chaste dans ses manières, s'il aime le travail et les occupations de son état, s'il est respectueux envers ses pères et mères ; s'il est d'une humeur douce et pacifique, l'alliance avec un tel mari sera avantageuse et consolante pour vous, et attirera sur votre famille les bénédictions du ciel. Mail s'il est vicieux et libertin ; s'il fait des chagrins à ses parens et à sa famille ; s'il est joueur, brutal, déréglé en paroles et en chansons ; trop libre avec vous dans ses manières, et surtout s'il veut prendre des libertés indécentes et criminelles ; s'il n'aime ni la parole de Dieu, ni les choses saintes ; s'il est fainéant, querelleur, ivrogne ; en un mot, s'il n'est pas bon

chrétien, à quoi vous exposez-vous, en vous engageant avec un tel homme ? Que de larmes et que de repentirs suivront votre mariage ! Et que deviendront vos enfans sous la conduite d'un tel mari ? Il vous promettra de se corriger quand il sera marié, mais promesses frivoles. Le mariage fait changer d'état, mais rarement fait-il changer les sentimens et les mœurs.

IV. La sincérité et la droiture sont inséparables de l'homme et du chrétien ; c'est pourquoi vous ne devez pas fréquenter plusieurs personnes pour le mariage, ni tromper qui que ce soit. Un jeune homme qui voit plusieurs filles, et qui leur fait entendre qu'il veut les épouser, est un imposteur ; il leur fait tort, il est indigne de la société d'une honnête fille. De même, une fille qui amuse et entretient plusieurs jeunes hommes, et qui donne à tout de belles espérances d'un mariage futur, est une dissimulée et une trompeuse, et ne mérite pas l'alliance d'un honnête homme.

C'est un abus de se fréquenter trop longtemps, quand on veut se marier. Lorsqu'on se fréquente plusieurs années sans rien conclure, on s'expose à se déshonorer, à faire parler le public, et souvent on scandalise une Paroisse. Plus long-temps vous serez fréquentée, plus on se dégoûtera de vous. C'est pour cela que les filles qui sont si long-temps recherchées échappe souvent les meilleurs partis, et n'ont ordinairement que le moindre.

V. Mais le plus grands de tous les abus, c'est de se disposer au mariage par le libertinage et par le crime. O mon Dieu ! comment pouvez-vous bênir de telles alliances ? et combien sont-elles abominables à vos yeux ! Faites donc attention, jeunes gens, à cet avis important. Si vous fréquentez une personne pour le mariage, fréquentez-la avec la crainte de Dieu. Ne lui parlez point seul à seule, ni à l'insu de ses parens ; parlez lui le jour, peu de temps et saintement, et presque jamais la nuit, autant qu'il se peut. Souvenez-vous qu'il ne vous est point permis de folâtrer ensembles, ni de souffrir des cajoleries, ni de prendre des libertés dangereuses ou sensuelles. Mais, direz-vous, c'est par amitié ; il est vrai que c'est par amitié ; mais vous vous aveuglez, si vous croyez que ce sont là des marques d'une amitié sainte. Ces sortes de libertés immodestes et peu chastes sont l'effet de la passion, la marque d'une attache qui n'est pas innocente, et une preuve qu'on ne craint point le péché ni la présence de Dieu.

La marque d'une vraie et sainte amitié, c'est d'avoir du respect pour la personne que vous fréquentez, de s'édifier mutuellement, et de prier l'un pour l'autre. Ce n'est pas véritablement aimer une personne, que de la scandaliser. Malheureux que vous êtes ! si vous aimez cette personne, pourquoi la portez-vous au mal ? Pourquoi lui faites vous perdre la grâce de Dieu par des libertés qu'elles vous souffre ? Pourquoi devenez le meurtrier de son

ame ? De pareilles dispositions pour vous marier vous feront un jour verser des larmes, et attireront peut-être sur votre mariage et sur vos enfans les malédictions de Dieu.

Faites, quelques semaines avant vos noces, une confession générale, pour réparer les fautes que vous pourriez avoir faites dans vos confessions passées. N'oubliez pas qu'il faut être en état de grâces pour se marier, et tâcher, autant qu'on le peut, d'avoir la conscience aussi pure pour recevoir la bénédiction nuptiale, que pour recevoir la Communion. Si vous aviez le malheur de vous marier en état de péché mortel, vous profaneriez "un grand Sacrement," et vous feriez un sacrilége, qui en vous privant de la grâce du Sacrement de Mariage, aurait pour vous des suites funestes.

CHAPITRE L.

Dans quelles dispositions on doit célébrer le Mariage, et passer le jour des noces.

I. Prenez garde de ne pas vous marier avec un empêchement de parenté, d'affinité, ou autres empêchemens. Si vous avez quelque doute sur ce point, consultez votre pasteur, ou un confesseur éclairé. Celui qui est marié avec quelque empêchement, qu'on appelle dirimant, n'est point véritablement marié, à moins qu'il ne soit légitimement dispensé.

II. N'ayez que des intentions saintes et légitimes, lorsque vous pensez à vous engager dans le mariage. Eloignez de votre cœur des intentions grossières, basses et impures : autrement l'Esprit de Dieu se retirerait de vous, et vous livrerait à l'esprit de Satan. Ce serait profaner " ce grand Sacrement" que de s'y engager avec de pareilles intentions. Voici les intentions et la fin que vous pouvez vous proposer pour vous marier. 1. De prendre un établissement, pour vous fixer dans un état, et pour vous y sanctifier. 2. De vous tirer des occasions du péché, et des dangers de succomber aux tentations. 3. D'élever dans la crainte du Seigneur les enfans que Dieu vous donnera.

Ecoutez, jeunes hommes, les paroles du jeune Tobie, et apprenez de lui les intentions que vous devez avoir en vous engageant dans le mariage. " Seigneur, disait ce saint jeune homme, vous qui " avez formé Adam, et qui lui avez donné Eve pour " lui servir de compagne et de secours, vous voyez " les intentions de mon cœur ; je prends cette fille, " votre servante, pour être mon épouse, pour me " sanctifier avec elle, et pour élever dans votre " crainte les enfans que vous nous donnerez, afin " qu'ils bénissent votre Nom dans l'éternité."

Et vous, filles chrétiennes, écoutez les paroles de la jeune Sara, épouse de Tobie, et profitez de son exemple ; " Vous savez, ô mon Dieu ! disait-elle, " que je n'ai jamais eu de désir sensuel pour un

" homme, et que j'ai conservé mon ame pure. Je " n'ai jamais pris part dans les jeux et dans les di- " vertissemens de ceux qui s'amusent à folâtrer; " j'ai toujours fui la compagnie des personnes vaines " et légères; si j'ai consenti de prendre un mari, " ce n'est qu'en votre crainte, dans une intention " sainte, et dans l'espérance que vous nous accordez " votre miséricorde et votre protection, en com- " blant de vos bénédictions les jours que nous pas- serons ensemble." Oh! que bénis sont ceux qui se marient avec de si saintes dispositions, et avec des intentions si pures!

III. Priez notre Seigneur Jésus-Christ et sa Sainte Mère, d'assister et de présider en esprit à votre mariage, comme ils assistèrent autrefois en personnes aux noces de Cana. Pour attirer sur votre alliance la protection de Jésus et de Marie, souvenez-vous que la célébration du Mariage doit se faire avec des sentimens de Foi et de Religion. Ne souffrez point qu'il y ait pendant cette sainte cérémonie, des impies, des gens qui ont l'esprit bouffon, et des railleurs des choses saintes. Passez une grande partie du jour de vos noces dans la prière et l'oraison, afin d'attirer sur vous les faveurs du Ciel.

Si vous faites un festin, qu'il soit, comme celui de Tobie, avec des personnes sages; et que tout s'y passe dans la crainte de Dieu : prenez garde qu'il n'y ait chez vous, dans ce jour mémorable, aucune

dissolutions en paroles, en chansons, en débauches; vous avez plus besoin de prières le jour de vos noces que de divertissemens. Il vous est permis de vous y réjouir, mais que ce soit dans le Seigneur.

Si vous évitez et si vous bannissez de vos noce, les dances, vous rendez gloire à Dieu. La danse comme nous l'avons démontré dans ce livre, est un exercise toujours dangereux et souvent criminel. La circonstance des noces ne rend pas la dance moins dangereuse, elle y est même souvent moins innocente, par les libertés qu'on se permet, et par les péchés qui s'y commettent. Les danses qui se font aux noces sont ordinairement un désordre d'autant plus déplorable qu'il est universel. La sainte Eglise de Jésus-Christ n'approuve point de telles réjouissances; on n'a qu'à lire ce que les Conciles et les Saints Pères on dit sur cette matière. Dans le Concile de Laodicée, il est ordonné aux prêtres et aux ecclésiastiques qui se trouveront aux noces de sortir de l'assemblée, et de se retirer aussitôt que les joueurs d'instrumens arriveront pour ouvrir la danse, parcequ'il serait indigne et honteux à des ministres de Jésus-Christ d'autoriser par leur présence de tels abus.

Prenez garde que le jour ou le soir de vos noces, ou à la bénédiction du lit nuptial, il n'y ait aucune ridicule cérémonie, aucune vaine observance, aucune pratique superstitieuse. Pratiques détestables, dont sont quelque fois infatués certains peuples

ignorans. Abus indignes de la Sainteté du Christianisme, et qui sont encore un pitoyable reste du paganisme.

IV. Quelque temps après la célébration de votre mariage, et le plutôt que vous pourrez, priez un confesseur, éclairé et prudent de vous instruire des devoirs de votre état, et des fautes qu'il faut éviter, de crainte que, dans l'ignorance, vous ne tombiez, par passion ou par aveuglement, dans certains péchés, qui, en souillant votre ame, déplairaient à Dieu, et attireraient sur vos enfans quelques malheurs. Souvenez-vous pour cet effet de ces belles paroles que le saint jeune homme Tobie dit à Sara son épouse, dès le premier jour de leur mariage : "Sara ma chère épouse, nous sommes les enfans "des Saints ; gardons-nous bien de vivre ensemble "dans notre mariage, comme les païens qui ne connaissent pas Dieu."

V. Voici un des avis qu'il est à propos de donner aux jeunes gens. Lorsque vous serez en âge de vous marier, si vos pères et mères s'opposent à votre établissement, n'en murmurez pas ; ils le font pour votre propre avantage, dans la crainte que vous ne preniez un mauvais parti, parceque souvent les jeunes gens s'aveuglent, et ne connaissent leur aveuglement que lorsqu'il n'est plus temps. Prendre un parti, plutôt selon le choix de vos parens que selon le vôtre, c'est, dit St. Ambroise, "se marier "selon le Seigneur." Ne faites cependant rien

malgré vous, et ne prenez aucun engagement contre votre inclination.

On ne peut trop répéter aux pères et mères qu'ils doivent bien prendre garde de ne jamais forcer l'inclination d'un enfant, pour l'engager dans le mariage ou dans une vocation. Ils ne doivent pas même, sans raison suffisante, s'opposer à un mariage convenable ; ils répondront à Dieu des péchés auxquels ils exposeraient un enfant, et des scandales qui suivraient d'un pareil refus. Un enfant ne doit pas pour cela se porter à des excès, et agir par caprice. Ainsi, jeunes gens, si vos pères et mères s'opposent à votre dessein, par opiniâtreté, par humeur, par avarice, tâchez d'obtenir leur consentement par votre complaisance, par votre obéissance et votre patience. Priez quelques parens, quelques amis prudens, de parler à votre père ; qu'ils lui fassent comprendre qu'il ne peut en conscience s'opposer sans raison à un mariage légitime, ni vous laisser ainsi sans établissement, dans un état dangereux pour votre salut, ou contraire à votre fortune.

EXEMPLE.

Environ l'an 1115, lorsque le Royaume d'Angleterre était encore Catholique, la Divine Providence appela au mariage, d'une manière singulière et admirable, un jeune gentilhomme de la ville de Londres, nommé Gilbert. Ce jeune Seigneur, inspiré de Dieu, fit le voyage de Jérusalem, accompagné

d'un domestique nommé Richard, dans le dessein de combattre à la guerre contre les infidèles. A peine fut-il arrivé dans la Terre-Sainte, qu'il fut pris avec son domestique par les infidèles, qui l'enchainèrent et le mirent dans les prisons d'un prince des Sarasins, ou grand seigneur du pays. Gilbert demeura un an et demi avec Richard dans cette dure captivité, très-fatigué par les ouvrages pénibles auxquels on l'occupait. It était cependant moins misérable que les autres esclaves, parceque le Prince, qui voyait en lui beaucoup d'éducation et de sagesse, le traitait avec bonté et même avec consideration.

Ce prince Sarrasin avait une fille unique, qui admirait la conduite de Gilbert et qui était charmé de sa vertu. Cette fille depuis quelque temps cherchait l'occasion de lui parler en particulier, et l'ayant un jour trouvé seul elle lui demanda d'où il était. Je suis, répondit Gilbert, de la ville de Londres en Angleterre. De quelle Religion êtes-vous ? lui dit cette fille. Je suis, répondit-il, de la Religion Catholique, Apostolique et Romaine. Quelle est cette Religion, continua cette jeune princesse, et que vous enseigne-t-elle ? Gilbert lui expliqua en peu de paroles les Mystères de notre Religion, et surtout les Mystères de la Vie, de la Passion, de la Mort et de la Résurrection de J.-C., l'assurant qu'on ne pouvait être sauvé sans la foi de Jésus-Christ, que les Prophètes avaient prédit toutes ces choses plus de mille ans avant qu'elles arrivassent.

Cette fille, que Dieu voulait convertir par le ministère de ce jeune gentilhomme, goûtait tant de plaisir et tant de consolation à l'entendre, que depuis ce temps elle épiait les momens et ne manquait aucune occasion de lui parler. Gilbert, de son côté, l'entretenait, avec beaucoup de modestie, toujours des choses de Dieu et du salut. Il lui parlait avec tant de dignité de nos Saints Mystères, des vertus chrétiennes, du plaisir qu'il y a d'être à J.-C., et de le servir, qu'un jour elle lui dit : Vous aimez donc bien ce J.-C. duquel vous me dites de si belles choses ? Oui, répondit le jeune esclave, je l'aime de tout mon cœur, et je l'aime avec tant d'ardeur, que je voudrais embraser tous les cœurs de son amour. Mais, poursuivit-elle, souffririez-vous la mort pour lui ? Gilbert, à cette proposition, crut que cette fille était d'intelligence avec le prince son père, pour le tenter et pour le faire renonçer à J.-C. ; et sur-le-champs il répondit que ce serait avec joie qu'il mourrait pour J.-C., et que la plus grande grâce qu'il pût recevoir en ce monde, était de donner sa vie et son sang pour son Sauveur.

Cette réponse généreuse toucha si vivement le cœur de cette fille, qu'elle prit la résolution d'embrasser une Religion si parfaite. Dans ce moment elle dit a Gilbert : Votre Religion me parait sainte et divine ; les vertus qu'on y pratique, et que je vois en vous, sont si admirables, que je suis résolue de me faire Chrétienne, d'abandonner ma fausse re-

ligion, de quitter même mes parens mes biens et mon pays, pour adorer et servir J.-C. Mais comme je ne connais point de Chrétien que vous, je vous prie de me promettre que vous m'épouserez. Je trouverai le moyen de vous tirer de votre prison, et je me sauverai de la maison du prince mon père, pour aller avec vous dans votre pays. Ce n'est point l'intérêt ni aucune inclination naturelle, ni un motif humain qui me fait parler de la sorte ; vous êtes esclave, et moi je suis princesse, fille d'un des plus grands seigneurs de ce pays. Si je demande votre alliance, ce n'est que pour avoir la consolation d'être instruite dans votre loi, et de vivre avec vous dans la Religion de J.-C. Le prince mon père me destine un parti riche et puissant, mais j'aime mieux me sanctifier avec vous, que d'être placée sur le trône ; et je me croirai la plus heureuse des femmes, si je puis être un jour l'épouse d'un homme aussi vertueux que vous.

Gilbert, qui ne s'attendait point à une pareille proposition, fut si étonné de ce discours, qu'il demeura quelque temps sans répondre une seule parole. Il appréhendait que cette fille ne lui tendit un piége, et qu'elle n'eût un ordre secret de son père pour le surprendre, et peut-être pour le faire mourir ; c'est pourquoi il se contenta de lui répondre en général, qu'elle serait heureuse d'être Chrétienne, qu'elle devait prier le Seigneur de l'éclairer, et d'accomplir sur elle sa sainte volonté. Il se passa

ensuite quelque temps, et Gilbert ayant trouvé une favorable occasion, rompit ses chaines, sortit de sa prison, et se sauva avec Richard son domestique, et avec tous les autres esclaves, sans rien dire à personne.

La fille du prince Sarrasin n'eut pas plutôt appris que Gilbert s'était enfui, qu'elle se retira dans sa chambre pour n'être point vue de personne ; elle s'abandonna à une telle douleur qu'elle était inconsolable; pendant plusieurs jours elle ne fit que pleurer en secret de ce qu'elle n'avait plus personne pour l'instruire de la Religion de Jésus-Christ. Ah, Ciel ! s'écriait-elle en soupirant, ne serais-je donc jamais Catholique ? Faudra-t-il donc que je meure dans ma fausse Religion ? Qu'est devenue Gilbert, ce saint homme qui m'a dit des choses si divines ? Elle se souvint que Gilbert lui avait dit qu'il était de la ville de Londres en Angleterre. Elle s'informa de quel côté était l'Angleterre, et résolut d'y venir chercher Gilbert jusqu'à Londres, afin qu'il l'instruisit dans la Religion Catholique. Après avoir pris secrètement ses mesures, elle sortit au milieu de la nuit du palais de son père, et s'enfuit toute seule, renonçant à toutes ses grandes richesses, et à sa patrie, pour aller chercher J.-C. Elle n'appréhenda point les fatigues et les dangers d'un si pénible voyage, et Dieu permit qu'elle passât par les pays infidèles, et qu'elle traversât plusieurs Royaumes sans accidens. Arrivée sur le bord de la

mer, elle trouva heureusement un vaisseau, où il y avait qnelques merchands et quelques voyageurs qui allaient en Angleterre,—Comme ils entendaient un peu la langue de cette jeune fille, et qu'ils la voyaient seule, ils la laissèrent par charité dans le vaisseau.

Lorsqu'elle fut débarquée en Angleterre, elle quitta ces voyageurs et ces merchands, et arriva dans peu de jours à Londres. Elle allait dans toutes les rues de cette ville, sans pouvoir se faire entendre. Comme elle était habillé à la Sarrasine, et qu'on ne comprenait pas son langage, on la prit pour une folle : de sorte qu'elle servi pendant plusieurs jours de risée et de jouet à la populace et aux enfans, qui se moquaient de cette étrangère. Enfin Dieu permit que Richard, le domestique de Gilbert, la rencontrât sur la place publique, et la reconnût. On ne peut exprimer la joie de cette jeune princesse, lorsqu'elle vit Richard, et qu'elle reconnût que c'était le même qui était dans la prison de son père avec Gilbert. Que faites-vous ici ? lui dit Richard. Je suis venue, répondit-elle, pour me faire instruire de la Religion Catholique. Demeurez-là lui dit Richard, je vais avertir mon maître.

Gilbert ne crut pas d'abord ce que Richard lui dit, ne pouvant se persuader qu'une fille aussi délicate et d'une si grande qualité, eût traversé tant de pays et de provinces pour venir en Angleterre ; mais comme il vit que Richard persistait, et l'assurait de

la vérité, il admira le courage et la foi de cette fille, et ne douta point que le doigt de Diéu ne fût là ; il ne voulut pas, pour de bonnes raisons, la retirer dans sa maison, et dit à Richard de la mener chez une dame de sa connaissance, la priant d'en avoir soin comme de sa propre fille.

Le lendemain Gilbert alla chez cette dame. Dès que la jeune Sarrasine le vit, elle eut le cœur si serré et si transporté de joie, qu'elle se jeta à ses pieds, embrassant ses genoux et les arrosant de ses pleurs. Ne me rebutez pas, lui dit-elle, vous êtes celui que Dieu a destiné pour me convertir et pour me faire Chrétienne. Gilbert fut touché de ces paroles, qui marquait la grande foi de cette étrangère, et fut inspiré de l'épouser, afin qu'ellé pût être instruite à loisir de notre sainte Religion.

Ne sachant néanmoins à quoi se déterminer, parcequ'il avait promis à Dieu de se consacrer à la guerre des Chrétiens contre les Infidèles, il alla consulter son évêque, qu'il trouva avec cinq autres prélats. Gilbert leur ayant raconté le fait et les aventures de cette demoiselle, ils lui dirent que cette vocation venait de Dieu ; et que l'un et l'autre ayant des intentions si saintes et si pures, le Ciel bénirait leur mariage.

Gilbert instruisit cette jeune princesse des mystères et des maximes de la Religion Chrétienne, elle goûta les vérités du Christianisme, et en reçut les instructions avec des dispositions si saintes, que

dans peu de temps elle fut capable de recevoir le Baptême, auquel elle se disposa par la prière et par l'esprit de pénitence. L'Evêque de Londres voulut lui-même la baptiser. Avant que de faire cette auguste cérémonie, il lui demanda, selon la coutume de l'Eglise, si elle voulait être baptisée ; elle répondit avec une sainte ardeur, et avec une effusion de larmes qui attendrit tous les assistans, qu'elle le désirait de tout son cœur ; que c'était pour cela qu'elle était venue, au péril de sa vie, d'un pays si éloigné. L'Evêque la baptisa, et lui donna le nom de Mathilde. Gilbert ensuite l'épousa en présence de l'Evêque, qui leur donna la bénédiction nuptiale.

Le mariage étant célébré, Gilbert se trouva dans des grandes inquiétudes sur ce qu'il devait faire. Il était d'un côté résolu de tenir la promesse qu'il avait faite à Dieu, de retourner à la guerre contre les infidèles, et de l'autre, il n'osait abandonner une épouse qui l'était venu chercher de si loin. Mathilde s'apperçut de son embarras, et lui dit : Qu'avez-vous, monsieur ? Etes-vous donc affligé de ce que j'ai l'honneur d'être votre épouse ? Non, ma chère épouse, lui répondit Gilbert ; le sujet de mon inquiétude, c'est que je dois partir pour aller à la guerre combattre pour Jésus-Christ contre les infidèles ; et je crains que mon départ et mon absence ne vous affligent. Non cher époux, reprit cette vertueuse dame, partez pour une guerre si sainte ; je n'en serait point affligée, puisque c'est la volonté de

Dieu. Je n'ai souhaité d'être avec vous que pour apprendre à vivre pour J.-C. Vous m'avez déclaré étant captif chez mon père, que vous étiez prêt de faire à Jésus-Christ le sacrifice de votre vie ; je suis de même prête à lui faire le sacrifice de votre personne. Quoiqu'il me coûte beaucoup de me séparer de vous, je suis cependant ravie de rendre à Dieu un époux que je n'ai cherché que pour Dieu. Allez-donc, mon cher époux, Dieu bénira vos entreprises ; ne soyez point en peine de moi ; le Seigneur, qui m'a fait miséricorde lorsque j'étais infidèle, me protégera beaucoup plus maintenant que je suis Chrétienne. Ils se séparèrent en versant des larmes, après s'être promis mutuellement le secours de leurs prières.

Gilbert, qui ne pouvait se lasser d'admirer la sainte générosité de son épouse, parti et lui laissa Richard pour avoir soin d'elle. Gilbert demeura trois ans et demi dans cette guerre, et s'en revint. Dieu répandit sa bénédiction sur un mariage si saint ; ils eurent un fils prédestiné, et Mathilde, pendant sa grossesse, eut plusieurs inspirations et de secrets pressentimens que l'enfant qu'elle portait dans son sein serait grand devant Dieu. Elle accoucha l'an 1119, de ce bienheureux enfant, qui fut nommé Thomas. Mathilde ne fut pas trompée ; son fils Thomas fut un grand Saint ; il fut Archevêque de Cantorbéry, reçut la couronne du martyre pour la défense de l'Eglise. On célèbre sa fête le lendemain de celle des Saints Innocens.

Jeunes gens, édifiez-vous par ces exemples, et que ces deux illustres époux soient votre modèle. Lorsque vous pensez à vous marier, ne cherchez que Dieu et votre salut, à l'exemple de Mathilde ; n'ayez que des intentions saintes et des conversations innocentes, à l'exemple de Gilbert, et Dieu bénira votre mariage et votre postérité.

AUTRE EXEMPLE.

"Ce qui commence par la joie, finit souvent par le regret," dit le Sage. C'est ce qu'on vois dans plusieurs mariages dont les suites sont bien amères. Parmi plusieurs exemples que l'expérience montre tous les jours, en voici un arrivé depuis peu de temps.

Un jeune homme et une fille, après plusieur années de fréquentations et d'affiduités, se marirent malgré leur parens. Avant le mariage ils avaient tant d'attache l'un pour l'autre, qu'ils étaient inséparables : il semblait que leur amitié ne devait jamais finir. Mais ils éprouvèrent bientôt que les amitiés d'entêtement et de jeunesse ne sont pas de durée, et que Dieu ne bénit pas de tels mariages. A peine furent ils mariés, que le mari ne pouvait plus souffrir sa femme, et la traitait comme une esclave. La femme prit le meilleur parti, qui était celui de patience et du silence. Ils eurent une fille, nommé Symphorienne. Ce mari brutal ayant donné un

coup de pied à sa femme, elle en mourut au bout de huit jours.

Avant que de mourir, elle appela Symphorienne, qui avait treize ans. Tu vois, ma fille, lui dit-elle, l'état où je suis ; tu vois les cruautés que j'ai éprouvés de ton père : je les ai souffertes en esprit de pénitence, et comme une juste punition de mes désobéissance et des chagrins que j'ai faits à mes père et mère, en me mariant contre leur gré et par caprice. Prends exemple sur moi, et sois plus sage que je n'ai été. Je te laisse sous la conduite de ta chère tante, qui aura soin de ton éducation : ne fais rien sans ses conseils, et prends garde de ne te jamais conduire par ta propre volonté. Aie toujours devant les yeux la crainte de Dieu ; sois humble et chaste : évite les fréquentations et familiarités avec les garçons, c'est ce qui a commencé ma perte. Je te plains ma fille, bientôt tu n'aura plus de mère sur la terre ; mais je prie la Ste. Vierge d'être ta mère, et de te protéger.

N'oublie jamais le respect que tu dois à ton père : il n'est pas capable de te donner l'instruction : je te recommande cependant de lui obéir, et de prier pour sa conversion. Je lui pardonne pour l'amour de J.-C. tous les mauvais traitemens qu'il m'a faits. Cette femme mourut eusuite dans une parfaite résignation à la volonté de Dieu. Symphorienne sa fille profita si bien des avis salutaires de sa mère mourante, qu'elle vécut en sage fille, suivit les con-

seils de sa tante, et se maria saintement avec un parti avantageux.

Son père, après la mort de cette femme, eut tant de regret et de confusion de la mort qu'il lui avait causée par ses duretés, qu'il en tomba malade, et mourut quelques jours après, dans une espèce de transport et de désespoir.

Voilà quelle fut la fin d'un mariage contracté par libertinage et par fantaisie. Ne voit-on pas souvent de pareils événemens dans les paroisses, à la ville et à la campagne, que Dieu permet pour l'instruction des jeunes gens ?

Combien de filles seraient avantageusement établies et heureuses dans le mariage, si elles consultaient Dieu et la volonté de leurs parens ? Combien en voit-on qui perdent leurs ames et leurs fortunes parcequ'elles sont sans pudeur et sans modestie ? Combien de jeunes hommes, qui, en se mariant par un criminel entêtement, attirent sur eux et leur famille la malédiction du Ciel ? Oh ! qu'on est aveugle, qu'on est malheureux, lorsqu'on cherche sa fortune et son établissement par le libertinage et par le crime !

AUTRE EXEMPLE.

L'Ecriture Sainte nous apprend des circonstances bien édifiantes et bien extraordinaires dans le mariage du jeune Tobie. Son père qui s'appelait aussi Tobie,

lui dit un jour : Mon fils, prenez la peine d'aller jusque dans la ville de Ragès, pour demander à Gabélus l'argent qu'il nous doit ; mais comme le voyage est long, cherchez quelque personne sage et craignant Dieu, pour vous conduire. A peine le jeune Tobie fut-il sortie de la maison, qu'il vit venir à sa rencontre un jeune homme qui avait l'aire noble et modeste (c'était l'Ange Raphaël que Dieu lui envoyait pour être son guide, déguisé sous la forme d'un voyageur). Ne sauriez-vous point, lui dit Tobie, le chemin qui conduit à Ragès en Médie ? Sans doute, je le sais, répondit l'Ange ; je connais même les habitans de ces pays là, et je puis vous y rendre service. Le jeune Tobie fit entrer ce jeune étranger dans la maison ; le père le pria de conduire son fils, et lui promit qu'il ne perdrait pas ses peines. L'Ange Raphaël (qu'ils prenaient tous pour un jeune homme) lui répondit : " Je conduirai fidèlement votre fils, et je vous le ramènerai en bonne santé." Allez, mes enfans leur dit le père, en leur donnant sa bénèdiction, je vous souhaite un heureux voyage que le Seigneur pous protège en chemin, et que son Saint Ange vous accompagne !

Après quelques jours de marche, se trouvant près d'une ville, l'Ange dit au jeune Tobie : Vous ne savez peut-être pas que vous avez ici un proche parent, ami de votre père. Ce parent, c'est Raguël : il n'a qu'une fille unique nommé Sara ; elle est très vertueuse, elle a du bien ; le Seigneur l'a destinée

pour être votre épouse, et je sais que votre père y consentira. C'est dans la maison de Raguël que je vais vous conduire, ne manquez pas de lui demander sa fille en mariage.

Au noms de Sara et de Raguël, Tobie, tout épouvanté, dit à l'Ange : Vous ne savez donc pas que cette fille a déjà eu sept maris, et que tous les sept ont été étouffés par le démon, dès la première nuit de leurs noces ; je crains qu'un pareil accident ne m'arrive. Il est vrai, lui dit l'Ange, que le démon a mis à mort les sept mari sde Sara, parcequ'ils le méritaient, et qu'ils étaient indignes de l'alliance de cette sainte fille. Mais rassurez-vous ; le même accident ne vous arrivera point ; le démon n'a pas du pouvoir sur tous les hommes. Ceux qui n'entrent dans le mariage qu'avec des intentions grossières, et qui, sans crainte de Dieu, se comportent d'une manière toute brutale, comme des bêtes sans raison, voilà ceux que Dieu abandonne quelquefois au pouvoir de l'esprit malin. Pour vous, vous n'en userez pas de la sorte ; vous épouserez Sara, et vous ne l'épouserez que selon l'esprit de Dieu, dans des intentions saintes ; et soyez assuré que rien de fâcheux ne vous arrivera, que le démon n'aura aucun pouvoir sur vous, et que Dieu bénira votre alliance. Le jeune Tobie remercia l'Ange, ajouta foi à ses paroles, et lui dit qu'il profiterait de ses sages conseils.

Etant arrivés dans la ville, ils allèrent chez Raguël, qui reçut avec bonté et avec franchise ces

deux voyageurs sans les connaître. Ensuite ayant envisagé le jeune Tobie, il dit tout bas à Anne sa femme : " Ce jeune homme ressemble beaucoup à " Tobie notre cousin." Une louable curiosité le porta à demander à ces deux étrangers d'où ils étaient. Nous sommes, dirent-ils de la tribu de Nephtali, et nous demeurons à Ninive. Puisque vous demeurez à Ninive, leur dit Raguël, vous connaissez peut-être Tobie, mon parent et mon ancien ami ?

L'Ange lui montrant le jenne Tobie : Voilà, lui dit-il, le fils de ce cher parent dont vous parlez. Aussitôt Raguël se jeta au cou de ce jeune homme, et l'embrassant en versant des larmes. Ah ! mon fils, lui dit-il que le Seigneur vous comble de ses bénédictions ! Vous êtes le fils d'un grand homme de bien. Il lui parla si tendrement, qu'Anne sa femme et sa fille Sara en pleurèrent de joie.

Raguël fit préparer un festin. Je ne mangerai et ne boirai point chez vous, lui dit le jeune Tobie, que vous ne m'ayez accordé la grâce que je vais vous demander ; c'est votre fille, que j'ai l'honneur de vous demander en mariage. Raguël fut saisi de frayeur, et pâlit à cette proposition. Il pensa d'abord que, s'il lui donnait sa fille, il arriverait à ce jeune homme le même accident qu'au sept autres maris de Sara. L'ange, qui voyait son embarras, lui dit : Ne craignez rien, Raguël ; le jeune Tobie est celui que le Ciel destine à votre fille : soyez

assuré que rien de fâcheux ne lui arrivera. Les autres maris de votre fille ont été livrés au démon, parcequ'ils étaient des hommes tout charnels ; mais ce jeune homme n'est pas de même, il est craignant Dieu, et n'a que de saintes intentions. Raguël, à ces paroles, mit sa confiance en Dieu, consentit à ce mariage ; et prenant la main du jeune Tobie et celle de Sara sa fille, il leur donna sa bénédiction, en disant : " Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob " soit avec vous ; qu'il vous unisse, qu'il comble " votre alliance de ses grâces célestes !" On écrivit ensuite le contrat de mariage, et on soupa avec une sainte joie, en bénissant Dieu.

Après le souper, on conduisit les jeunes époux dans la chambre nuptiale ; la jeune Sara n'y entra qu'en tremblant, appréhendant toujours qu'il n'arrivât à ce nouvel époux un même accident qu'aux autres : Tobie y entra sans crainte, plein de confiance en Dieu. Quand il fut seul avec sa nouvelle épouse, il la rassura, et lui dit : " Ne craignez point " Sara, le Seigneur sera notre Protecteur et notre " Père; il est juste que nous lui consacrions les pré- " mices de notre mariage ; passons les trois pre- " mières nuits en prières, et ne songeons qu'à nous " unir à Dieu et à purifier notre cœur." Ils passèrent ensuite la nuit en oraisons.

Raguël, de son côté, craignait toujours pour Tobie ; il fit même creuser par précaution une fosse pendant la nuit pour l'enterrer, en cas qu'il fut trouver mort

comme les autres maris de Sara ; de manière que, ne pouvant vaincre son inquiétude, il se leva avant le jour et dit à Anne sa femme : Envoyez une de vos servantes, pour voir si notre gendre est encore vivant. La servante y entra, et revint promptement leur dire qu'ils étaient tous deux vivans et en santé ; aussitôt le père et la mère se prosternent à genoux pour remercier Dieu de ce qu'il agréait et favorisait ainsi le mariage de leur fille, et passèrent le reste de la nuit en prière pour elle et pour son époux.

Le jeune Tobie, après avoir réglé et disposé toutes ses affairs, pria son beau-père Raguël de lui permettre de s'en revenir, et d'emmener Sara son épouse : Raguël y consentit enfin, lui remit sa fille avec beaucoup de domestiques, et de grandes richesses.

Allez, mes enfans, leur dit-il en pleurant et leur faisant ses adieux, allez en paix ; je prie de tout mon cœur l'Ange du Seigneur qu'il vous conduise et vous préserve d'accidens ; que le Ciel bénisse votre alliance et votre postérité. Pour vous, ma fille, nous ne vous verrons peut-être plus ; mais écoutez les derniers avis de Raguël votre père, et d'Anne votre mère. Ils l'embrassèrent tendrement, et lui dirent : « Honorez votre beau-père et votre belle-« mère, respectez votre époux, appliquez vous à « régler votre famille, gouvernez avec sagesse et « avec patience votre maison et vos domestiques, et « vivez sans reproche dans la crainte du Seigneur. »

A ces mots les larmes recommencèrent, on s'embrassa pour la dernière fois. Tobie avec son épouse et son cortège partirent.

Après quelques jours de marche, Tobie prit le devant avec l'Ange Raphaël, afin de consoler son père et sa mère, qui étaient en peine de lui. Il arriva quelques jours avant Sara. On ne peut exprimer la joie de ce bon père, au retour de son fils, et lorsqu'il apprit son heureux mariage. Ce bon viellard était aveugle: et ce qui augmenta sa joie, c'est que son fils Tobie le guérit, et lui ouvrit les yeux par le secours d'un remède que l'Ange lui avait appris; les premières paroles de ce saint homme furent de bénir et de remercier Dieu.

Au bout de sept jours, on vit arriver la jeune Sara, épouse de Tobie, avec tout son équipage et sa suite. On doit juger avec quel empressement et avec quelles marques de tendresse et de cordialité on reçut cette vertueuse et jeune épouse ; et quelle fut la joie de Sara d'entrer dans une maison où elle voyait tant de charité, d'union et de crainte de Dieu : elle bénit le Seigneur de l'avoir appelée à un mariage où elle ne voyait rien que de consolant pour elle.

Tobie le père appela son fils, et lui dit en particulier : Que donnerons-nous à ce jeune homme qui vous a accompagné pendant votre voyage ? (Il parait de l'Ange Raphaël, qu'il ne connaissait pas encore, et qu'il croyait véritablement être un homme)

Ah : mon père reprit le jeune Tobie, tous nos biens ne sont pas suffisans pour reconnaître les grands services qu'il m'a rendus. Je lui dois ma vie, je lui dois mon épouse, vous lui devez la vue, je lui dois mes biens, je lui dois tous. Le père et le fils lui offrirent par reconnaissance la moitié de leurs biens, en lui demandant pardon de lui offrir si peu de chose. L'Ange, sans se faire connaître, leur répondit, adressant la parole à Tobie le père : Je ne vous demande rien, que de bénir le Dieu du Ciel, et de publier ses miséricordes. Ecoutez-moi, je vais vous apprendre ce que vous ne savez pas encore : ne vous repentez pas des choses que vous avez faites pour votre Dieu ; vous voyez à présent, par votre expérience, qu'on ne perd rien au service d'un si grand Maître. C'est moi qui offrais au Seigneur vos prière, vos jeûnes, vos aumônes, votre patience et vos bonnes œuvres. Vous avez été affligé, mais c'est parce que vous étiez serviteur et ami de Dieu, qu'il a fallu que vous fussiez tenté et éprouvé. C'est moi qui ai été envoyé de sa part, pour conduire votre fils ; c'est moi qui ai lié le démon, afin qu'il ne pût lui nuire ; c'est moi qui lui ai procuré la vertueuse Sara pour être son épouse, et pour être votre consolation. Maintenant que j'ai exécuté les ordres du Seigneur, je vais vous dire qui je suis; bénissez-en Dieu : " Je suis l'Ange Raphaël, un des " sept Anges qui sommes toujours présens devant le " trône de Dieu. Il est temps que je retourne vers

" celui qui m'a envoyé. Pour vous, je vous le dis " encore en vous quittant, bénissez le Seigneur le " reste de votre vie, et publiez partout ses miséri- " cordes et ses merveilles." Ce furent la les dernières paroles de l'Ange, qui disparut en un moment. A ces paroles, les deux Tobie, père et fils, furent saisis d'un si grand respect et d'une si profonde admiration, qu'ils furent trois heures entieres prosternés la face contre terre, tout occupés à remercier et à adorer Dieu, sans pouvoir prononcer une seule parole.

Tant de grâces et de faveurs les rendirent plus fidèles à Dieu que jamais. Le Seigneur bénit tellement cette sainte famille, que le saint vieillard Tobie eut, avant que de mourir, la consolation de voir jusqu'à sa troisième génération. Le Ciel répandit ant de bénédiciions sur le mariage du jeune Tobie, son fils avec Sara, que ce fils vécut près de cent ans et laissa une nombreuse postérité dans la paix et dans la crainte de Dieu.

Cette histoire est admirable et instructive dans toutes ses circonstances ; elle vous apprend, 1. Que Dieu protége toujours ceux qui le craignent et qui le servent avec fidélité. 2. Elle apprend aux jeunes gens qui se destinent au mariage, avec quelle intention ils doivent s'y disposer. Est-ce par l'inspiration du bon ou mauvais Ange qu'ils se fréquentent pour le mariage, et qu'ils s'y engagent ? C'est ce qu'ils doivent examiner. S'ils entrent dans le ma-

riage par l'inspiration du Ciel, et avec des intentions saintes, Dieu bénira leur dessein ; mais s'ils se disposent au mariage avec des intentions criminelles, s'ils se fréquentent avec danger ou avec scandale, ou par l'inspiration du mauvais Ange et de l'esprit d'impureté, hélas ! que de malheurs n'ont-ils pas à craindre ! Le démon ne les étouffera pas, comme les sept maris de Sara ; mais Dieu saura bien les punir d'une autre manière, par les accidens, les disgrâces et les chagrins dont leurs mariage sera rempli. 3. Enfin, les pères et mères apprendront par cette histoire qu'ils ne peuvent procurer un établissement plus heureux à leurs enfans, lorsqu'ils les engagent dans le mariage, que de les donner à des gens vertueux ; et que la sagesse et la crainte de Dieu sont les biens les plus précieux qu'ils puissent leur laisser.

FIN.

VEPRES DU DIMANCHE.

PATER NOSTER, ETC ; AVE MARIA, ETC.

Deus in adjutorium meum intende. Domine, ad adjuvandum me festina. Gloria Patri et Filio, etc.

Ant. Dixit Dominus.

Au temps de Pâques, on dit les Psaumes sous la seule antienne Alleluia.

PSAUME 109.

Dixit Dominus Domino meo : sede à dextris meis.

Donec ponam inimicos tuos : scabellum pedum tuorum.

Virgam virtutis tuæ imittet Dominis ex Sion : dominare in medio inimicorum tuorum.

Tecum principium in die virtutis tuæ, in splendoribus sanctorum : ex utero ante luciferum genui te.

Juravit Dominus et non pœnetebit eum : tu es sacerdos in æternum secundùm ordinem Melchisedech.

Dominus à dextris tuis : confregit in die iræ suæ reges.

Judicabit in nationibus, implebit ruinas : conquassabit capita in terrâ multorum.

De torrente in viâ bibet : propterea exaltabit caput. Gloria Patri, etc.

Ant. Dixit Dominus Domino meo : Sede à dextris meis. *Ant.* Fidelia.

PSAUME 110.

Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo : in conilio justorum et congregatione.

Magna opera Domini : exquisita in omnes voluntates ejus.

Confessio et magnificentia opus ejus : et justitia ejus manet in sæculum sæculi.

Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus ; escam dedit timentibus se.

Memor erit in sæculum testamenti sui : virtutem operum suorum annuntiabit populo suo.

Ut det illis hæreditatem gentium : opera manuum ejus, veritas et judicium.

Fidelia omnia mandata ejus ; comfirmata in sæculum sæculi, facta in veritate et æquitate.

Redemptionem misit populo suo : mandavit in æternum testamentum suum.

Sanctum et terribile nomen ejus : initium sapientiæ timor Domini.

Intellectus bonus omnibus facientibus eum : laudatio ejus manet in sæculum sæculi. Gloria Patri. etc.

Ant. Fidelia omnia mandata ejus, confirmata in sæculum sæculi. *Ant.* In mandatis.

PSAUME 111.

Beatus vir qui timet Dominum : in mandatis ejus volet nimis.

Potens in terrâ erit sèmen ejus : generatio rectorum benedicetur.

Gloria et divitiæ in domo ejus : et justitia ejus manet in sæculum sæculi.

Exortum est in tenebris lumen rectis : misericors, et miserator, et justus.

Jucundus homo qui miseratur et commodat, disponet sermones suos in judicio : quia in æternum non commovebitur.

In memoriâ æternâ erit justus : ab auditione malâ non timebit.

Paratum cor ejus sperare in Domino, confirmatum est cor ejus : non commovebitur donec despeciat inimicos suos.

Dispersit, dedit pauperibus : justitia ejus manet in sæculum sæculi, cornu ejus exaltabitur in gloriâ.

Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet : desiderium peccatorum peribit. Gloria Patri, etc.

Ant. In mandatis ejus cupit nimis. *Ant.* Sit nomen Domini.

PSAUME 112.

Laudate, pueri, Dominum : laudate nomen Domini.

Sit nomen Domini benedictum : ex hoc nunc et usque in sæculum.

A solus ortu usque ad occasum : laudabile nomen Domini.

Excelsus super omnes gentes Dominus : et super cœlos gloria ejus.

Quis sicut Dominus Deus noster qui in altis habitat : et humilia respicit in cœlo et in terrâ ?

Suscitans à terrâ inopem : et de stercore erigens pauperem.

Ut collocet eum cum principibus : cum principibus populi sui.

Qui habitare facit sterilem in domo : matrem filiorum lætantum. Gloria Patri, etc.

Ant. Sit nomen Domini benedictum in sæcula.

Ant. Nos qui vivimus.

PSAUME 113.

In exitu Israel de Ægyto. : domus Jacob de populo barbaro.

Facta est Judæa sanctificatio ejus : Israel potestas ejus.

Mare vidit et fugit : Jordanis conversus est retrorsùm.

Montes exultaverunt ut arietes : et colles sicut agni ovium.

Quid est tibi, mare quod fugisti : et tu, Jordanis, quia conversus es retrorsùm ?

Montes exultastis sicut arietes : et coles sicu agni ovium ?

A facie Domini mota est terrâ : à facie Dei Jacob.

Qui convertit petram in stagna aquarum : et rupem in fontes aquarum.

Non nobis Domine, non nobis : sed nomini tuo da gloriam.

Super misericordiâ tuâ et veritate tua : ne quando dicant gentes : Ubi es Deus eorum ?

Deus autem noster in cœlo omnia quæcumque voluit, fecit

Simulachra gentium argentum et aurum : opera manuum ominum.

Os habent et non loquentur : oculoś habent et non videbunt.

Aures habent et non audient : nares labent, et non odorabunt.

Manus habent, et non palpabunt, pedes habənt, et non ambulabunt : non clamabunt in gutture suo.

Similes illis fiant qui faciunt ea : et omnes qui confidunt in eis.

Domus Israel speravit in Domino : adjutor eorum et protector eorum est.

Domus Aaron speravit in Domino : adjutor eorum et protector eorum est.

Qui timent Dominum speraverunt in Domino : adjutor eorum et protector eorum est.

Dominus memor fuit nostri : et benedixit nobis.

Benedixit domui Israel : benedixit domui Aaron.

Benedixit omnibus qui timent Dominum : pusillis cum majoribus.

Adjiciat Dominus super vos ; super vos, et super filios vestros.

Benedicti vos à Domino : qui fecit cœlum et terram.

Cœlum cœli Domino : terram autem dedit filiis hominum.

Non mortui laudabunt te, Domine : neque omnes qui descendunt in infernum.

Sed nos qui vivimus, benedicimus Domino : ex hoc nunc et usque in sæculum.

Gloria Patri, etc.

Ant. Nos qui vivimus, benedicimus Domino.

Au temps de Pâques.

Ant. Alleluia, Alleluia, Alleluia.

CHAPITRE 2, *Cor.* 1.

Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesus Christi. Pater misericordiarum et Deus totius consolationis, qui consolatur nos in omni tribulationis, qui consolatur nos in omni tribulatione nostrâ.

R. Deo gratias.

HYMNE.

Lucis Creator optime,
Lucem dierum profereus,
Primordiis lucis novæ,
Mundi parans originem.
Qui mane junctum vesperi,
Diem vocari præcipis,
Tetrum cahos illabitur,
Audi preces cum fletibus.
Ne mens gravata crimine,
Vitæ sit exul munere,
Dùm nil perenne cogitat,
Seseque culpis illigat.
Cælorum pulset intimum,
Vitale tollat præmium,
Vitemus omne noxium,
Purgemus omne pessimum.
Præsta, Pater piissime,
Patrique compar unice,
Cum Spiritu paraclito,
Regnans per omne sæculum. Amen.

CANTIQUE DE LA VIERGE, *Luc* 1.

Magnificat : anima mea Dominum.

Et exultavit spiritus meus : in Deo salutar meo.

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ ecce-nim ex hoc beatem me dicent omnes generationes.

Quia fecit mihi magnam qui potens est : et sanctum nomen ejus.

Et misericordia ejus a progenie in progenies : timentibus eum.

Fecit potentiam in brachio suo : dispersit superbos mente cordis sui.

Deposuit potentes de sede : et exaltavit humiles.

Esurientes implevit bonis : et divites dimisit inanes.

Suscepit Israel puerum suum : recordatus misericordiæ suæ.

Sicut locutus est ad Patres nostros : Abraham et semini ejus in sæcula.

Gloria Patri, etc.

TABLES

DES CHAPITRES.

PAGES

Exercice spirituel durant la Sainte Messe iii
Exercice pour la Confession..... x
Préparation à la Sainte Communion..... xiii
Actes après la Sainte Communion xv
Chapitre 1er. La Vertu consiste principalement dans la crainte de Dieu ; quelle doit être cette crainte..... 1
Chap. II. De l'Amour de Dieu..... 13
Chap. III. Il faut imiter N. S. dans la jeunesse et pendant toute la vie..... 19
Chap. IV. De l'Amour et de l'Honneur dus à ses Père et Mère..... 27
Chap. V. Suite du même sujet. Respect dû à ses Père et Mère, aux Maitres et Maitresses..... 31
Chap. VI. De l'Humilité et de la Superbe 39
Chap. VII. De l'Obéissance..... 45
Chap. VIII. De quelle manière les jeunes gens doivent recevoir les avis et les corrections..... 49
Chap. IX. De l'Amour du Prochain..... 53
Chap. X. De la Chastété..... 63
Chap. XI. De moyens de Conserver la Chasteté 66

Chap. XII. Autres moyens de conserver la vertu de Chasteté..... 76
Chap. XIII. Sentimens de Saint François de Sales sur les danses et les bals..... 79
Chap. XIV. De la retenue dans ses paroles 85
Chap. XV. De la Médisance et de la Calomnie 88
Suite de Chap. XV. sur le même sujet : de la Médisance et des jugemens téméraires 94
Chap. XVI. Des Querelles, des Injures, des Rapports, des Reproaches et des Railleries..... 100
Chap. XVII. Des Amitiés..... 106
Chap. XVIII. Du Mensonge..... 116
Chap. XIX. De la nécessité d'avoir un bon Confesseur et Guide dans les voies du salut..... 120
Chap. XX. Tous les Fidèles, et surtout les Jeunes Gens, doivent se confesser souvent..... 124
Chap. XXI. Autres avis touchant la Confession 125
Chap. XXII. Avis plus particuliers pour la Confession..... 127
Chap. XXIII. De la Sainte Communion 132
Chap XXIV. Avis pour bien Communier 136
Chap. XXV. Du Lever et du Coucher. De la prière et règlement de la journée. 139
Chap. XXVI. Des dispositions qu'on doit avoir en s'habillant, et de la modestie dans les vêtemens..... 146

Chap. XXVII. De la Dévotion à la Sainte Vierge et à Saint Joseph..... 158
Chap. XXVIII. De la Dévotion à l'Ange Gardien et aux Saints..... 162
Chap. XXIX. De la lecture des bons livres 165
Chap. XXX. Des Conversations..... 171
Chap. XXXI. Du Travail et de l'emploi du temps..... 182
Chap. XXXII. Les Jeunes Gens ne doivent jamais avoir honte de faire le bien..... 186
Chap. XXXIII. Les artifices du démon pour engager les Jeunes Gens dans la tentation 189
Chap. XXXIV. Des fautes qu'on fait dans la tentation..... 191
Chap. XXXV. Quelles maximes le Chrétiens doivent suivre dans la Jeunesse et en tous temps..... 196
Chap. XXXVI. Du Baptême, de sa dignité, et des obligations du Chrétien..... 203
Chap. XXXVII. Du Sacrement de Confirmation, et des dons du Saint-Esprit... 205
Chap. XXXVIII. Du respect qu'on doit avoir dans l'Eglise, de la Messe et de la manière de l'entendre..... 210
Chap. XXXIX. De la dévotion à N. S. J. C., et de la visite du Très Saint-Sacrement..... 216
Chap. XL. De quoi il faut s'occuper quand on visite le Saint-Sacrement..... 219
Chap. XLI. Du respect qu'on doit avoir pour les Prêtres..... 222

Chap. XLII. Des Jeux et des Divertissemens..... 229
Chap. XLIII. Des Repas et de l'Intempérance..... 234
Chap. XLIV. Des Veillées et Assemblées nocturnes, des Spectacles, des Promenades, etc. 245
Chap. XLV. Avis à la jeunesse, au sujet des gens de guerre, et de ce qui concerne la profession des armes..... 253
Chap. XLVI. Avis importans aux ecoliers et aux Etudians 257
Chap. XLVII. Devoirs d'un Ecolier envers soi-même 262
Chap. XLVIII. Du choix de sa vocation 273
Chap. XLIX. Des dispositions au Mariage 276
Chap. L. Dans quelles dispositions on doit célébrer le Mariage, et passer le jour des noces. 284
Vèpres du Dimanche.

14
15

AVERTISSEMENT.

ON TROUVE CHEZ

W. COWAN & FILS,

Libraires, a Quebec, Rue St. Jean,

Tous les differens Livres d'Ecole en usage ici;

AUSSI PAPIER, ENCRE, PLUMES, ET AUTRES FOURNITURES D'ECOLE.

Liste de quelques Livres d'Ecole et de Piété.

Alphabet français,
do. anglais,
Petit Catéchisme,
do. anglais,
Grand Catéchisme,
Grammaire française par L'Homond,
Catholic Spel. Book,
Dictionaire portatif, anglais français, par Nugent,
Grammaire de Lévizac,
Histoire abrégée de l'ancien Testament,
Neuvaine, simple et double,
Instructions de la Jeunesse,
Journée du Chrétien,
Cantiques des missions,
Offices de l'Eglise,
Heures Romaines,
Livre de Vie,
Formulaire,
Grammaire Latine, par L'Homond,
Imitation de J.-C.
Grammaire françase de Lequin,
Vocabulaire français et anglais par Perrin,
Paroissien,
Chemin de la Croix,
Journée Sainte,
Mois de Marie,
Tableau de la Messe,
St. Antoine de Padoue
L'Ange Conducteur,
Nouveau Secrétaire, où Modeles de Lettres,

☞ On fait une déduction considérable sur les prix en faveur de ceux qui achètent en gros.

QUEBEC, 1843.